Tome XIII. N° 2 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 15 Avril 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Caprices du Poète[1]

III

C'est la période de ma vie où j'eusse été le plus déracinable si une force qui a résisté à tout ne m'avait ancré au pays. Combien, trois ans plus tôt, m'avait paru vaine la prédiction de François Coppée : « Dès que pour vous poindra la gloire, vous irez habiter Paris. » Pas une minute ne m'a séduit cette perspective, encore que je reconnaisse que Paris est la seule ville de France qui groupe assez d'intelligences pour consacrer un talent.

Au printemps de 1900, les appels se firent pressants, m'incitant à aller passer au moins quelques jours à la capitale. La première expérience que j'y avais faite, en 1895, ne m'avait laissé qu'une assez pénible impression, tel que d'un monde étrange qui s'emparait de la moindre de vos phrases, la plus innocente, pour lui attribuer un sens détourné, — ou bien qui, dès que vous aviez tourné le dos, remplaçait par des injures les fleurs dont il venait de vous couvrir. Le jugement était quleque peu injuste, et Henry Bataille s'excusa plus tard, dans une amicale lettre qu'il m'écrivit,

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er avril 1923.

d'avoir été la cause, en partie, de ma méfiance. J'aurais dû tenir compte de l'accueil excellent de quelques-uns.

Ceux qui maintenant me faisaient signe, qui m'avaient déjà vu à Orthez, savaient dans quelle suspicion exagérée je tenais le monde des lettres et des arts. Ils voulurent me dissuader et y parvinrent aisément.

Je me décidai donc à faire un court séjour à Paris, puisque, aussi bien, je venais d'être engagé en Belgique, pour une série de conférences que j'avais accepté de donner avec l'outrecuidance dont fit preuve Jean-Jacques Rousseau lorsqu'il s'improvisa chef d'orchestre à seize ans. Je n'avais jamais ouvert la bouche en public.

Je fus tout d'abord reçu par mes chers Fontaine chez qui je ne rencontrai que des amis éprouvés, Samain, Raymond Bonheur, Eugène Carrière et quelques autres intimes de la maison, charmants aussi, tels que Claude Debussy et Odilon Redon. Je revois Claude Debussy. Il était alors à peine célèbre, sinon dans les milieux avertis. Sa mise était d'un pauvre étudiant. Un soir, il accompagna les mélodies que Raymond Bonheur a composées sur quelques-uns de mes poèmes. Et tandis qu'il redressait, en fermant les yeux, sa face camuse, j'étais surpris par cet air, ce maintien, cette physionomie d'aveugle. On ressentait que, dans ce crâne douloureux, disproportionné, bifide, toutes les localisations qui n'appartiennent point à l'ouïe devaient momentanément se résorber. Il causait peu, mais bien, et nous parla d'un poète qui, pour l'accompagner chez Stéphane Mallarmé, avait cru devoir mettre un gant blanc, d'où ressortaient, à la fin de la visite, quatre ongles en deuil. Ce poète se les rongeait. Puisque j'ai nommé Mallarmé, il me semble que Debussy se confond avec le faune dont il a traduit, sur le texte poétique, l'harmonieux après-midi. Quant à Odilon Redon, que m'avait jadis révélé Clavaud, je ne sache point que me soit apparu jamais un homme aussi composite : petit courtier bordelais à barbe grise et qui, à le bien considérer, se transformait tour à tour en charmeur de serpents, en personnage d'Edgard Poe, en lecteur de La Rochefoucauld. Dans l'un de ses contes, Maupassant suppose qu'il reçoit la visite d'un homme qui dit descendre de la lune. Jamais Redon n'invoqua une telle origine, et je crois bien qu'il n'eût pas aimé (il était d'esprit fort bourgeois) qu'on fît cette plaisanterie. Mais il est diffi-

cile de ne point le classer parmi ces originaux malgré eux que la physiognomonie du dix-septième siècle nommait des sélénites. On peut opposer qu'il avait été conçu à la Martinique sous d'éclatants soleils dont son œuvre conserve le rayonnement. Mais il faut renoncer à l'analyse de ce luxuriant génie, en proie à tous les souffles, à toutes les nuances, à tous les germes, qui lui faisaient peindre une merveille sous-marine parce qu'il avait mangé, avant de se mettre au travail, une pince de homard, des moules ou du riz à la créole. Le riz à la créole devenait un madrépore, la moule ouverte une fleur à deux pétales bleus et saumon, et la pince de homard une branche de corail, rouge bien entendu. Inimitable, ne ressemblant à rien ni à personne, s'évadant sans y chercher de ses maîtres Durer et Rodolphe Bresdin, il est lui, Redon, un prince de l'Espace et de l'Océan, un témoin des primitives explosions de la lumière, un collectionneur de flores amphibies, un explorateur qui trouve des filons dans les ténèbres.

Je ne voulus point quitter Paris sans donner quelques instants à mes amis Veillet-Lavallée qui me reçurent à Colombes. Une vraie camaraderie nous unit. Sachant mon atavisme guadeloupéen, et mes goûts pour tout ce qui est colonial, ils multiplièrent pour moi des intentions que facilitait à Mme Veillet le milieu créole où elle vivait et auquel elle appartient. Je me suis toujours complu dans ces îlots qui, en pleine métropole, me donnent à méditer sur le berceau de mon père. Franchise des jeunes gens, simplicité des jeunes filles qui mimaient, en les accompagnant de chants désolés et monotones, les danses des anciennes esclaves. J'en revois une, belle de gravité, dans sa robe bombée couleur de chair d'ananas, aux longues stries noires. Naples aujourd'hui la retient. Chez Veillet, les plats étaient épicés à point, et nous étions servis par une petite Indienne ravissante, couleur d'encre de Chine, ramenée de Guyane, et qui piquait dans ses cheveux nullement crépus des œillets roses. On l'eût beaucoup étonnée en lui affirmant qu'elle était noire. J'ai dit qu'elle était indienne. En France, le préjugé veut que ce qui est noir soit nègre. C'est pourquoi nous sommes peu colonisateurs. Toute la conception que nous avons du reste du monde, c'est le chapeau à sonnettes des habitants du Céleste Empire, et les plumes de perroquet dont se pare Bamboula.

Toujours est-il que cette vierge exotique me marquait une déférence dont j'étais surpris, mais j'eus bientôt l'explication de son attitude lorsque ses maîtres m'avouèrent qu'ils lui avaient fait croire que j'étais un descendant de Toussaint-Louverture, le seul homme célèbre dont elle eût ouï parler. On dut la rapatrier à cause des dangers qu'essayaient de lui faire courir dans la rue, où ils la guettaient, de vieux hommes. Mais qui me touchait au cœur plus que cette jeune fille, c'était une vieille matronne des Antilles qu'on eût dite coiffée de peaux de bananes et qui, décharnée, vêtue d'une robe et d'un châle étincelants, berçait d'une mélopée nostalgique mon filleul Francis Veillet.

Ayant pris mon billet pour Bruxelles, j'accomplis le trajet dans le même wagon qu'un Belge, ce qui n'a rien de surprenant. Il pouvait compter vingt-cinq ans. Il était de mince complexion, porteur d'un front démesuré. Ce front, il l'étreignait parfois d'un geste douloureux entre ses mains arachnéennes. Ou bien ses yeux clairs me fixaient avec une telle intensité qu'il paraissait vouloir me faire un aveu. Mais demandez-moi donc qui je suis, quel est le drame de ma vie? semblait-il implorer. Comme je demeurais muet, il rompit le silence :

— Monsieur, savez-vous que j'en suis à me demander si je suis bien là, dans ce train, en votre honorée présence? Il y a seulement trois ans, je n'étais rien, absolument rien qu'un tout petit employé télégraphiste. Je ne possédais que trois mille francs, je les mis dans le commerce de la dentelle. Au bout de six mois, et sans que je puisse m'expliquer comment la progression s'est faite, j'avais gagné huit cent mille francs et j'occupais deux cents ouvrières. Après six autres mois, ma fortune et mon personnel étaient doublés. Et ainsi de suite. On venait à moi, on me disait : « Nous voulons encore de votre dentelle. » Je répondais : « Pensez-vous? » Je suis, monsieur, à l'heure qu'il est, un industriel formidable. Je ne sais pas comment cela se peut. Je reviens de Venise, Madrid, Paris. Je rapporte deux millions de commandes, on me répète : « Nous voulons encore de votre dentelle. » S'il vous plaît, fumez-vous?

Un peu après la frontière, monte un couple frais émoulu. Le jeune homme était tellement fier d'avoir une femme qu'il ne cessait de se montrer exubérant envers elle. Il éclatait de santé, de désir de se répandre en mille conver-

sations. On rencontre ce type de Tartarin assez fréquemment en Belgique. Il me parla chasse. Je compris qu'il appelait le gibier d'eau, canards et sarcelles, « du fretin ».

Thomas Braün m'attendait sur le quai de la gare, Thomas si franc, si fort, si persuasif, et dont les dents de terre-neuve semblent faites pour happer les gens et les retirer de l'eau. Parfait poète et ami plein d'indulgence, et qui disait un jour d'un de ses confrères du barreau, un peu bohème, qu'il avait invité à ses chasses : « Il fait partie du paysage d'automne. » Cette charité délicieuse s'étayait, s'appuie encore sur un grand fonds de piété, se retrouve en toute circonstance, en toute chose, dans la vaste demeure où je fus reçu par son père Alexandre qui, vraiment, a du chic. Il est rare de rencontrer, hors de France et d'Angleterre, des hommes qui rappellent Mun et Lyautey. Autour de la table, il y avait tant d'enfants que je n'en sais plus le nombre, et ils allaient du plus blond au plus brun, selon l'âge. L'une des sœurs de Thomas qui est entrée en religion — aussi bien une autre sœur et un frère l'y ont suivie — m'intéressa en me contant certains faits et gestes de Verlaine qui était venu s'asseoir un jour à leur foyer. Il voyageait sans valise, et, lui avoua-t-il, vêtu de quatre ou cinq chemises superposées, de telle façon que la plus sale tînt le dessus par hygiène. Ce qui me fut confirmé par Max Elskamp qui, en un soir que les rhumatismes et l'absinthe gênaient les mouvements du vieux maître, l'avait aidé à se déshabiller et à se coucher. Cet acte marque toute l'évangélique simplicité de Max Elskamp que je tiens pour l'un des plus purs poètes de ces trente dernières années. S'il avait été fille, nul doute qu'il ne fût entré aux Sœurs de la Charité, dont son œuvre revêt la blancheur et la vertu. Nous le retrouverons bientôt à Anvers, mais il faut que j'en vienne à ma première conférence.

Le matin même du jour qu'elle devait avoir lieu, je m'éveille avec une extinction de voix, accident que je n'avais jamais éprouvé, qui jamais ne s'est renouvelé. Impossible d'articuler un seul mot. Je fais comprendre, par signes, à Thomas Braün qui entre dans ma chambre, que je suis complètement aphone. Le voilà consterné. Il pose sur mon lit tous les journaux de Bruxelles annonçant à grand fracas ma conférence pour quatre heures de l'après-midi. Il n'est encore que neuf heures. Des bleus me parviennent.

Des Parisiens m'annoncent qu'ils se sont déplacés pour venir m'entendre, parmi eux André Gide. Cent fois j'essaie de lancer dans un suprême effort un vers de Hérédia ou de Mallarmé qui puisse exorciser le mauvais génie qui me tient à la gorge. Inutile. Blanche Rousseau et Maubel, que depuis deux ans je désire vivement connaître, me font savoir qu'ils seront au premier rang de mes auditeurs. Tout cela m'exaspère de plus en plus. Il est deux heures. Une commission d'étudiants m'adresse, à l'avance, des félicitations. Une femme célèbre m'envoie des fleurs « pour que je les respire et que ma causerie s'en ressente ». Onze heures sonnent. A ce moment, dans une tension mortelle de mes muscles, dans un va-tout désespéré, dans un appel barrésien à ma volonté, j'arrive à proférer la voyelle A, je suis sauvé. E suit. Puis I, O, U. Je reprends la série de ces bienheureux sons, et si fort que Thomas, effrayé, accourt pour connaître la cause de ces vociférations. Je saute à bas de mon lit, et je crayonne sur une feuille ceci :

« Je ne peux émettre que les cinq voyelles, m'étant rendu compte que l'*i* grec n'en est pas une. Je les envoie très fort, mais pas une consonne ne m'est possible. Cependant je ferai ma conférence avec ces simples moyens. Je la ferai, comment, je ne le sais, mais je la ferai. Donnez-moi une preuve d'amitié en me laissant tranquille et seul, dans ma chambre, jusqu'à trois heures et demie. A trois heures et demie, que la voiture soit devant la porte pour que nous nous rendions toi et moi à la salle de conférence. »

Mon hôte me regarda d'un air soucieux, ne fit aucune réflexion, et s'en fut pour ne plus revenir qu'au moment convenu. La première personne que je reconnais, en arrivant, c'est André Gide. Thomas Braün lui explique l'incident et que, durant le trajet que nous venons d'effectuer en voiture, je n'ai pas prononcé une seule syllabe. Prenant son fausset le plus aigu, Gide s'écrie :

— De l'aconit ! Ce qu'il lui faut, c'est de la teinture d'aconit !

Un énorme rassemblement se forme autour de nous dans le vestibule. On répète : « Aconit ! Aconit ! » On recherche un médecin dans l'entourage. Il n'en est point, mais un vétérinaire. Vingt dames le circonviennent, et lui arrachent vingt ordonnances. Il signe tout ce que l'on veut, à bâtons rompus. Il ne s'est point passé dix minutes que les porteuses

de fioles sont toutes de retour. La charmante Marie Closset m'offre la sienne dans une gerbe de freesias. La nouvelle continue de circuler que je suis devenu muet. Je ne débouche aucun flacon, et je prononce ma conférence devant six cents personnes, sans une hésitation, et avec un timbre de voix si éclatant qu'il eût rendu jaloux le fils de Pasiphaé. Je parlai *de la simplicité en littérature*, démontrant par des citations puisées dans les livres les plus éloignés de l'art, d'agriculture, d'horticulture, d'apiculture, ou d'école ménagère, que telles et telles pages qui y étaient contenues égalaient en beauté les plus célèbres passages de Théocrite et de Virgile ; que la poésie n'étant que la sincère exposition de certains phénomènes naturels, on les pouvait tout aussi bien rencontrer dans l'almanach rustique ou le catalogue floral que dans l'anthologie. Cette thèse obtint quelque succès auprès du public panaché qui m'écoutait à Bruxelles, mais à Anvers, où je la soutins aussi, un ingénieur des ponts et chaussées se dressa furieux, brandissant un gourdin dont il m'eût peut-être assommé, si le doux franciscain Max Elskamp ne fût intervenu pour lui dire qu'il faut, avec les poètes, user de la même indulgence qu'on montre avec les tout petits.

Max Elskamp ! J'ai dit quelle place je lui réserve dans la poésie et dans mon cœur. Ce fut si singulier, cette visite ! J'arrive devant une riche maison, ni belle ni laide, qui portait le numéro 138 du boulevard Léopold. On ne pouvait rien induire de sa façade, sinon, et c'est la vérité, qu'elle figurait l'ordre, le confort, l'honnêteté, d'un intérieur commercial... Commercial, dans ce grand sens antique où les imposants vaisseaux ouvraient leurs ailes vers les Indes. Le père de Max Eslkamp était, en effet, négociant. C'est lui qui me reçut avec une affabilité parfaite , me fit monter par de somptueux appartements jusqu'au sixième étage, m'introduisit dans la cellule de son fils. Aussitôt, avec un sourire plein de grave bonté, il se retira. J'avais devant moi un jeune homme que je savais me comprendre et m'aimer à travers mes poèmes, comme à travers les siens je l'aimais et le comprenais. Mais ce jeune homme, de cinq ans plus âgé que moi, *venait d'ailleurs* ; je veux dire : de terres inconnues à ma race. Cette figure géométrique, aux yeux bridés, ce corps anguleux et fin, ces pieds rejoints ainsi que des nageoires caudales, je ne les avais jusque-là observés que

dans les gravures représentant ces peuplades vêtues d'épaisses toisons et vivant parmi les eiders et les phoques sur la banquise. Elskamp parlait fort bien notre langue, à voix basse. La pièce exiguë où il travaillait s'ornait de quelques palmes desséchées, de quelques armes exotiques lui rappelant les longs voyages qu'il avait accomplis sur mer, par goût, sur de périlleux voiliers, où tel le dernier des matelots, il manœuvrait, mangeait mal, couchait au hamac. Du brumeux Anvers, il avait gagné la Sicile aux vins d'or, et de là passant les détroits, il avait rayonné sur d'étranges contrées dont il contait les mœurs. Auprès de ces panoplies, étaient piquées au mur de nombreuses cartes célestes, et des tables toutes remplies de signes utiles à cette astronomie qui était sa passion, et dont il s'occupait, non en amateur, mais en savant. A côté de la presse à bras, qu'il avait établie lui-même, et où il tirait, sur de rares papiers, les chefs-d'œuvre simplifiés de ses dessins sur bois et de sa typographie, brillait, oblique et mystérieux, son télescope.

« De même, Jammes, me disait-il, que vous affectionnez les fleurs que vous voyez revenir à des époques fixes, j'aime les étoiles dont j'attends le retour durant que le cycle de ma vie n'est point encore refermé. Celle que vous pouvez observer là, sur ce plan sidéral, ma sœur et moi la croiserons sans doute encore, ma pauvre sœur malade, mais il est écrit que mon père ne l'apercevra plus, même s'il devenait centenaire. Elle s'effacera, ce soir, à notre horizon, telle qu'une renoncule qui cesse de briller. »

Qui ne ressemblait point à Max Elskamp, encore qu'il habitât la même ville, c'était Camille Lemonnier. Il avait une dentition et une chevelure de chien labrit, son jappement aussi, et ce jappement s'adressait au procureur du roi qui venait de le poursuivre à cause du caractère pornographique de son dernier roman. Il protestait de si véhémente manière, en me mimant sa comparution devant les juges que, rajustant sa pipe entre deux phrases, dans l'étau de ses canines, il en broya le bout d'ambre. Furieux, il la lança malencontreusement sur une forte lampe rouge qui servait de poêle et que venait de regarnir et de remonter une servante pantagruélique. Le verre se fendit, qui n'était point du vase de Sully Prudhomme.

Au moment que j'allais partir pour Bruges, on vint me soumettre l'album d'autographes qui faisait l'orgueil

du Cercle littéraire. On y lisait ce distique de Stéphane Mallarmé :

Je ne saurais louer qu'en vers
Mon passage au cercle d'Anvers.

Arthur Daxhelet vint au-devant de moi à la gare de Bruges. C'était un professeur réservé, et charmant, qui savait et comprenait beaucoup. Il avait vu du monde, contait mille anecdotes touchant Rodenbach, Verhaeren, Verlaine. Ce dernier lui avait causé une grande honte, voici à quelle occasion. Comme Daxhelet le soutenait, parce qu'il clochait fortement d'une jambe au cours d'une promenade à travers Bruges, il déclara brusquement vouloir s'élever jusqu'au sommet du beffroi. Son guide lui représente que l'ascension en est fort pénible, que les marches de l'escalier n'en finissent plus, que pour un rhumatisant comme lui cette gymnastique peut être mortelle. Le poète ne veut rien entendre, et, grommelant, geignant, se lamentant, il gravit, ce qui était déjà fort dur, la moitié de la rampe. Là, il s'assied et déclare que nulle force humaine ne le saurait contraindre, soit à poursuivre la montée, soit à opérer la descente. Daxhelet dut s'immobiliser deux heures sous une averse de jurons, d'imprécations et d'incohérentes apostrophes. Après quoi, et avec mille précautions, il le décide à quitter son perchoir, et à venir chez lui prendre un apéritif en compagnie de quelques personnes qui les attendent. Mais ce n'est encore jusqu'ici que la moitié de l'affront qu'il fit essuyer à Daxhelet. Et voici le reste. Parmi les invités de Daxhelet se trouvaient plusieurs prêtres qui n'avaient cessé de couvrir de fleurs le poète depuis son entrée au salon et d'user d'éloges dithyrambiques à l'endroit de la partie religieuse de son œuvre. Il ne leur avait répondu que par de sourds grognements. Et, maintenant, installé dans un fauteuil, fumant sa pipe et buvant du bitter, il provoquait une grande gêne par le silence que son mutisme imposait aux autres. Après un fort long moment, se renfrognant davantage encore, l'œil allumé, il s'écrie en désignant de son fourneau culotté l'un de ceux qui l'avaient le plus encensé :

— Daxhelet ! Cet ecclésiastique m'embête !

Je visitai les églises, les musées. Je me promenai dans cette carillonnante cité, découpée comme une ombre chinoise.

Je longeai les canaux où les cygnes ont l'air de butors. Je vis un groupe de cloches qui semblaient revenir de Rome. C'était des béguines. La fumée de l'encens était si épaisse dans leur chapelle, à la suite de quelque salut, qu'on l'eût coupée au couteau. L'une d'elles entra dans sa petite maison, sur la place qui leur est affectée. Elle me permit de jeter un regard dans sa chambrette. Je n'y vis que le strict nécessaire, mais propre et reluisant. Elle ressemblait à une pomme rouge et ridée, et souriait à son crucifix, à sa Vierge, à son oiseau, à ses fleurs artificielles.

Me sentant plus ou moins enchifrené, je demandai à Daxhelet la permission de le quitter pour aller me coucher de bonne heure à l'hôtel qu'il m'avait désigné comme « le plus calme de la ville ». Que devait être le calme dans ce royaume où les sonneries même aggravent cette léthargie que Rodenbach a si bien décrite? Néanmoins, je demande la chambre la plus distante de la rue. On me la donne, et je me mets au lit avec la délicieuse sensation que le monde extérieur a disparu. Je passe près de huit heures sans dormir, au chaud, dans cet état de bien-être. Vers minuit, j'allais céder au sommeil, tel un baigneur qui entre peu à peu dans une eau tiède, quand un petit grincement me parvient et me désengourdit. J'en éprouve de l'ennui. Cela va se taire, me dis-je. Bruges-la-Morte ne peut mentir à son beau nom, surtout la nuit. Le grincement s'accentue, bientôt suivi d'un deuxième, d'un troisième, d'un quatrième grincement, d'un tas de grincements, accompagnés d'une rumeur sournoise et grossissante. On dirait d'une foule. J'ai peut-être la fièvre, mais non. Je commence de m'irriter. Voilà près de deux heures que cet imbécile bruit de bouchon qu'on taille, et ce vacarme étouffé m'empêchent de fermer l'œil. Je sonne. Pas de réponse. Je sonne à nouveau. Un veilleur se décide à monter. « Qu'est-ce que c'est que tout ce tintamarre? » lui demandé-je. Il s'esquive après m'avoir déclaré : « Ce n'est rien, cela finira bientôt. » A trois heures, le tumulte est devenu assourdissant, que dominent toujours les grincements sataniques. Si c'était un incendie, le garçon m'en eût prévenu. L'hôtel serait-il hanté? J'appuie sur le bouton du timbre jusqu'à ce que le diable revienne. Furieux, je lui crie : « Apportez-moi ma note ! car je vous avertis que je fiche le camp tout de suite, en pleine nuit, n'importe où. Je suis enrhumé comme un chien, mais il vaut mieux coucher

sous un pont que dans votre sale boîte ! » Le larbin s'exécute. Je le règle. Je descends moi-même ma valise, et que vois-je en traversant une vaste cour intérieure? un tas de petites démones bleues ou roses, qui valsent avec des démons en habit noir, et sans autre accompagnement que celui d'un accordéon assourdi par le rythme grincheux des pompes à bière qui coulent à flots. Je fais quelque trois cents mètres dans la rue, et parviens à me faire ouvrir un hôtel qui m'a l'air bien tranquille. Je compte ma mésaventure au portier qui m'explique : « S'il vous plaît. Les bals sont interdits dans la ville de Bruges. Alors, on les tient la nuit. »

Le peu que je visitai de la Hollande me donna un sentiment bien autre de grandeur que la Belgique, si j'excepte Anvers le merveilleux. Amsterdam me prit tout à fait. J'ai exprimé sa majesté dans un poème du *Deuil des primevères*. De même que Marseille est la porte de l'Orient, Amsterdam est la porte du Septentrion, mais ces deux villes se comprennent l'une l'autre. Amsterdam reluit comme un coffre d'ancien navigateur où seraient contenus les trésors des *Mille et une Nuits*. Des aras, semblables à des tulipes géantes, perchent dans l'ombre des tableaux de ses salons solennels où trônent de larges femmes rubicondes. Isaac Laquedem passe dans la rue, se multiplie comme la Mère Gigogne ; de son manteau rouge et bleu sortent mille juifs et juivaillons, vêtus le plus curieusement du monde, qui fourmillent sur le marché au bric-à-brac. Bonnets de loutre, képis, gibus, bonnets de coton, sarraus, tabliers, tuniques, plastrons d'escrimeur, dolmans de hussard, culottes de zouave, bottes marines, guêtres de laine, sabots, caoutchoucs, tout leur est bon pour se vêtir. Mais on ne peut qu'être ému par ces vieilles faces où les rides s'inscrivent comme les caractères du Vieux Testament, ces paupières rouges, ces cheveux et ces barbes pareils aux toiles d'araignée du grenier de Pharaon, ces enfants dont les yeux brillent ainsi que des deniers, ces femmes superbes et calmes comme des vases patinés par le temps.

En repassant par Bruxelles, j'eus la joie d'embrasser encore Thomas et mon grand ami Émile van Mons, père de sa fiancée. Van Mons, déjà vieux, ressemblait à un Baudelaire tout auréolé d'une neige céleste, — et sa fille à un ange qui joue de la viole, d'une viole qui s'est brisée, hélas !

Dans le milieu d'avril de cette année 1900, m'étant arrêté à Paris avant de regagner Orthez, Dieu me donna l'une des meilleures joies de ma vie : je fis la connaissance de Paul Claudel. C'était Marcel Schwob qui, le premier, dans une lettre, me l'avait révélé. « Ce poète, m'écrivait-il, est le seul, avec vous, qui m'émeut. » A la vérité, j'avais eu entre les mains, quelques années auparavant, un exemplaire de *Tête d'or*. N'ayant pas compris ce drame, qui me reste fermé, je l'avais rejeté. Mais, flânant dans ce Bordeaux où je revenais épier, dans la brume déchirée par les sirènes du fleuve, le profil grave et pur de ma petite Béatrice, je découvris, en parcourant une revue à l'étalage d'un libraire, la prose intitulée *le Cocotier*. En la lisant, je fus éclairé d'une lumière, si nette, si verte et si rose, que je me crus transporté dans l'île de Robinson Crusoé, ou dans un jardin, à l'aurore du monde. Je demeure à jamais ébloui de cette feuille tropicale dont j'allai aussitôt faire part à mon fidèle Charles Lacoste qui, autant que moi, l'admira. Quelle ne fut donc pas mon agréable surprise en rentrant à Orthez, deux jours après cette aubaine, d'y trouver un message de Claudel, daté de Han-Keou, et me marquant ce qu'il avait éprouvé après une lecture qu'il avait faite de quelques pages de moi ! Je fus très heureux de connaître son opinion sur mon compte. Nous correspondîmes dès lors, non pas souvent, mais avec l'un pour l'autre une estime où l'affection peu à peu se mêlait fortement.

C'est donc à mon retour de Belgique, en 1900, que Marcel Schwob me fit savoir, chez André Gide, que Paul Claudel, sur le point de regagner la Chine, me sachant là, voulait absolument me connaître et me priait, pour le surlendemain, à déjeuner. Comme je tenais moi-même à remercier Claudel de son invitation, que j'acceptais, je me rendis chez lui le jour suivant, accompagné d'André Gide qui saisissait l'occasion que je lui donnais d'approcher un instant l'insaisissable consul. Nous grimpons au raide petit escalier de pierre d'une vieille maison très balzacienne, au 37 du quai d'Anjou.

On nous fait entrer. Nous traversons un salon exotique où j'aperçois une toute jeune femme d'un grand charme, l'une des sœurs de Claudel. Nous pénétrons dans une pièce dont la pauvreté, voulue sans doute, jure avec les autres appartements. « *Quia respexit humilitatem ancilla sua : Ecce*

enim ex hoc beatam medicent generationes. » Un lit, trois chaises dépenaillées, une mauvaise commode où sont posés un chapelet de deux sous, un paroissien de cuisinière et *l'Appel au soldat* de Maurice Barrès. Nous nous asseyons, Gide et moi, dans une attente assez curieuse. Voici Claudel.

De sa voix brusque et saccadée, et après que je lui eus présenté mon compagnon :

— Jammes, je n'ajoute rien à ce que je vous ai écrit. Vous savez, n'est-ce pas, ce que je pense de votre amitié, de votre œuvre.

A peine, depuis qu'il est entré, avons-nous pu jeter un regard sur cet homme de mon âge. L'examen est, au premier abord, décevant. Une figure sans sourire, ingrate, assez replète et rose, éclairée par des *yeux qui écoutent;* un profil de petit taureau bouclé au front ; une courte moustache ; une bouche large et mince, assez dédaigneuse ; et cette mâchoire qui rumine la pensée en de longs soliloques interrompus par des pauses qui laissent les auditeurs en suspens. Il est poli, mais sans plus, avec Gide qui lui demande :

— Monsieur Paul Claudel, vous avez, n'est-ce pas, en Chine, un nombreux domestique?

— Beaucoup trop. J'ai treize serviteurs. Un pour mes souliers, un pour mes chemises, un pour le service de table, et cætera... Que je n'oublie point celui qui est spécialement affecté à la vidange !

— Je ne voudrais pas abuser, monsieur Paul Claudel, mais il est une question passionnante... Cette belle foi catholique... ce don du Ciel...

— C'est de Rimbaud que je la tiens. Avant d'avoir lu Rimbaud, j'avais cru que le monde était une mécanique démontable à volonté, une espèce de machine à battre le grain.

Il énonce cela avec une incroyable vitesse, à la manière dont les enfants, quand ils le savent, récitent leur catéchisme. Et l'on comprend que ses réponses, définitives pour lui, n'attendent point de réplique.

Quant à la pensée d'André Gide, elle décrit des lacets comme le barbet du docteur Faust :

— Ne serait-il pas indiscret, Paul Claudel, de vous poser encore une question? Cette forme prosodique, si personnelle à vous...

— Le vers possède une aspiration et une expiration dont

il faut saisir la coupure, ce qui est une opération fort délicate.

— Cher monsieur Claudel, oserai-je vous présenter une audacieuse requête... Je porte le plus vif intérêt à une excellente revue, *l'Ermitage*... Ce serait vraiment une joie, un insigne honneur, ah !...

— Parfaitement. J'ai là un drame entier, *l'Échange*, que *la Revue de Paris* vient de me retourner, je ne sais pas pourquoi.

Il a l'air très surpris qu'une pièce de ce genre ait pu échapper à quiconque. Il remet, avec la plus belle simplicité, son manuscrit à Gide.

A ce moment je le vois mieux. La lumière accentue l'usure de cette jaquette de bureaucrate, qui semble faite pour que s'y adaptent des manches de lustrine. Je distingue une chaîne de montre en soie noire comme en porterait un séminariste, une de ces cravates dites ficelles ; puis cette autorité tranchante des lèvres aiguisées, l'améthyste épiscopale des yeux chargés d'orages, et, enfin, entre les oreilles un peu trop lourdes, ce front roman qui s'élève et s'élance avec une indicible pureté.

Le lendemain nous trouva réunis, Paul Claudel, Marcel Schwob et moi, au restaurant Lapérouse. Un très beau déjeuner avait été commandé par notre hôte dont la tenue, depuis la veille, avait pris un autre ton. Je veux dire plus neuf, car, d'esprit, elle était la même. On ressentait que, pour un empire, cet échappé du monde civilisé n'eût renoncé à ce chapeau haut de forme, à cette jaquette, à ce col qui devait lui servir de discipline, à ce pantalon de notaire, à ces bottines à boutons, à cette correction qui faisait l'orgueil des mamans sous Louis-Philippe. Il nous dit venir des Affaires étrangères. Il retira d'une serviette volumineuse deux exemplaires de *la Connaissance de l'Est* qu'il avait revêtus d'autographes, et nous les offrit. « J'aurais dû sans doute, nous dit-il, obtenir au préalable, du ministre, l'autorisation de publier ce livre. » C'était l'esprit de soumission qui parlait en lui, dans cette phrase à peine croyable. Il mangea, but et causa solidement. Lorsqu'il parlait de Dieu, il le faisait avec véhémence et comme s'il eût voulu, à l'avance, prévenir le moindre mot contre sa foi. J'avoue que je comprenais peu alors la qualité de son âme, ignorant d'ailleurs qu'il revînt d'une retraite chez les bénédictins.

Mais je ressentais que le cœur de cet homme robuste et sain, ce cœur si beau à déchiffrer, était de feu, de ce feu dont le prophète Isaïe purifia ses lèvres. Il sut être aimable, nous parler avec tact de nos livres, se montrer presque tendre avec son ancien condisciple Marcel Schwob. Celui-ci, toujours de cette pâleur d'ouate d'un malade constamment péoré, buvait, je m'en rends compte aujourd'hui, comme une eau de grâce, les paroles qui lui offraient la certitude d'une éternelle et bienheureuse vie. Il ne faudrait pas croire que Claudel ait abusé d'apologétique ce jour-là. Il nous entretint surtout de la Chine qui existait encore avec ses bonzes, ses dragons, ses cerfs-volants, son art fantastique et ses mets étranges : ailerons de requin, racines de nénuphars, canards confits dans la laque, tout ce que l'on ne retrouve plus que sur d'antiques écrans ou en de vieilles petites éditions. Le repas terminé, lorsque nous fûmes dans la rue, et Schwob nous ayant quittés, Claudel, avec une étrange solennité, me chargea d'une mission délicate.

Nous nous quittâmes sur le trottoir. Je regagnai Orthez et lui la Chine, pays qui doivent être un peu parents, m'affirmait-il.

Francis Jammes.

(A suivre.)

Les Acadiens

Les Français ont laissé dire, quelques-uns ont même répété, naïvement, qu'ils n'étaient pas colonisateurs. Les preuves du contraire abondent dans le passé, et dans le présent. Ils n'ont pas su garder leurs colonies, voilà qui est vrai ; ils n'ont eu la riposte ni assez prompte, ni assez rude, quand une nation rivale envoyait des navires visiter nos établissements coloniaux et, sous divers prétextes, s'emparer d'un fortin, capturer une flottille de pêche ou ruiner des moissons qu'elle jugeait insolentes. Mais que nos marins aient eu le goût de la découverte, l'esprit d'inventer une route, la belle chance d'apercevoir les premiers une île ou un continent, et que les gaillards de chez nous et leurs femmes se soient hâtés d'accourir, qu'on les ait vus s'accoutumer aux trente-six climats du monde, et, d'un pays sauvage, faire une petite France nouvelle, paysanne, joyeuse et bonne enfant, c'est ce que les Anglais, — des connaisseurs, — ont avoué de plusieurs façons qui ne furent pas excellentes, à propos de l'Acadie et des Acadiens.

Je crains que vous ne vous rappeliez pas parfaitement où est située l'Acadie. Vous avez lu *Évangéline*, et vous ne sauriez peut-être pas quel paquebot prendre pour aller chez notre sœur, à Grand-Pré? Eh bien ! si vous avez présente l'image de l'immense fleuve Saint-Laurent, qui s'élargit et

se courbe pour déverser ses eaux sur l'île d'Anticosti et jusque sur Terre-Neuve, vous savez que cette corne d'abondance a de solides parois. La paroi de droite, jusqu'à une certaine distance, et l'extrémité de cette région, le bout du versoir, appartiennent au Canada, le reste étant américain. Ce sont, *grosso modo*, ces provinces maritimes, île Saint-Jean, île du Cap Breton, Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick, qui portent, dans l'histoire, le nom d'Acadie, mot d'origine algonquine, à ce qu'on croit, et qui signifiait : « lieu fertile ».

Depuis le milieu du seizième siècle, les Bretons et les Basques avaient envie d'établir par là un prieuré de leur façon. Ils s'y sentaient chez eux, parce qu'ils avaient découvert le pays, si bien qu'à la fin du siècle, ils délogeaient de l'île Ramée, comme n'y ayant droit, le commodore Charles Leigh. Puis, en 1604, le 7 avril, ayant obtenu un privilège du roi Henri IV, le sieur de Monts, avec Champlain, géographe du roi, le sieur de Pontrincourt, et « 120 engagés divers », part du Havre de Grâce, en deux navires et deux pataches, pour aller coloniser le pays d'Acadie, « tous désireux de participer à la gloire d'une si belle et généreuse entreprise ». Nos gens s'établirent d'abord trop au nord, et, l'hiver qui suivit ayant été fort rude, se trouvèrent réduits, par la maladie et la mort, au nombre de 45, quand les neiges fondirent. Les survivants descendirent donc vers le sud, au printemps de 1606, et, ayant trouvé, près d'une baie qu'ils appelèrent « française », une rade de « huit lieues de circuit », des terres remplies de force chênes, fresnes, et autres bois », ils nommèrent le lieu, « pour sa beauté, *le Port-Royal* ».

Le sieur de Pontrincourt, qui était brave, riche en enfants, pauvre en deniers, s'en revient alors, à bord du *Jonas*, pour voir le roi de France, trouve près de lui l'accueil qu'il espérait, fait confirmer ses pouvoirs et le droit qu'il a, dans les terres nouvelles, « d'établir le nom chrétien et français », et groupe une belle équipe de futurs colons, qui veulent s'embarquer avec lui, charpentiers, menuisiers, maçons, serruriers, et laboureurs surtout. Il emmène aussi l'apothicaire de Marie de Médicis, Louis Hébert, qui a vendu ses maisons de Paris pour tenter la belle aventure, et un autre Parisien encore, un avocat au Parlement, Marc Lescarbot, savant homme, qui lit le grec et l'hébreu, cultive le bout rimé, aime à chanter au dessert, et écrira l'*Histoire de la Nouvelle-France*.

Je suppose qu'en voyant Lescarbot prendre des notes sur le pont, pendant la traversée, les vignerons et les charrueurs de Touraine, habitués aux manières des cours, expliquaient avec complaisance, aux compagnons plus frustes d'Armorique et de Poitou : « C'est un trouvère, que messire de Pontrincourt emmène avec nous, pour charmer les longs soirs. »

Dès le lendemain du débarquement en Amérique, le 28 juillet 1606, Pontrincourt rassemble et guide son monde aux alentours de Port-Royal, où sont « des prairies presque continuellement, jusqu'à plus de 21 lieues, et, ayant bouté en terre le soc d'une charrue, commence le labourage. Quinze jours après, on avait ensemencé le sol acadien de notre blé français, « tant froment que seigle », et de nos fèves et fèvettes, et de notre chanvre, et de notre orge. Merveille et joie : toutes les graines levèrent, et poussèrent même si plantureusement, dit toujours Lescarbot,« que le seigle était aussi grand que le plus grand homme qui se puisse voir, et craignions que cette hauteur ne l'empêche de grener ».

En même temps, les sauvages sortaient des bois, et s'approchaient. Ils furent bien reçus, s'entendirent promptement avec les Français, et se mirent à leur apporter du poisson, de la venaison et des peaux d'ours et de renards. « Ce peuple aime les Français », dirent aussitôt les colons. Et ils ne se trompaient guère. Qu'ils étaient bien de France, nos protégés d'Henri IV ! Travailleurs, inventifs, pas assez sur leurs gardes, capables de voyages mais plus portés à la culture, enthousiastes pour avoir vu un setier de blé normand fleurir en terre américaine, ils se réunissaient, l'hiver, pour se chauffer et passer la veillée ensemble. De peur que la mélancolie ne frappât quelqu'un d'eux, ils chantaient des chansons ; ils buvaient un coup ; Champlain, par plaisanterie, les sachant très férus d'inégalité et avides de décorations, établissait entre eux « l'ordre du bon temps ». Dès que la neige avait fondu, on allait reconnaître, au delà des bois, les terres où se plairait le froment, où les ménages nouveaux pourraient bâtir une maison en troncs d'arbres. Avec le temps, ces premiers colons fondèrent des villages, çà et là, et quels noms ils choisirent, tout pleins de leur âme : Beauséjour, Bel-Air, Joli-Cœur, Cocagne, Tintamare, Paradis ! Et, à côté de la maison, chacun, vous pouvez le croire, clôturait et plantait son jardin !

Malheureusement, les Anglais tenaient certains points du continent. Oh ! bien loin de Port-Royal ! A une distance où il était facile de ne pas se faire de visites inutiles, à plus forte raison de visites fâcheuses ! Mais, en ce temps-là, les Anglais, paraît-il, ne pouvaient supporter que la France grandît, ou même qu'elle vécût. Dès le mois de juillet 1613, un Gallois, un aventurier du nom d'Argall, ayant appris par des Indiens l'existence d'un poste français en Acadie, part de la Virginie, arrive devant Port-Royal, avec un navire armé de quatorze canons, et détruit, vole et massacre tant qu'il peut. Il reste quelques colons, mais jetés à l'aventure. La mère patrie ne soutint guère une cause qui était la sienne pourtant. Pouvait-elle mieux? Si nous connaissions mieux l'histoire, nous saurions les raisons, tandis que nous sommes trop souvent réduits aux simples regrets. Il faut que Richelieu apparaisse et gouverne pour que l'affront soit vengé. Ayant battu les Anglais à la Rochelle, il exige la restitution de Port-Royal « usurpé ». Une frégate, l'*Espérance en Dieu*, quitte Auray dans l'été de 1632 ; lord Stirling remet la forteresse à l'amiral de Razilly ; la garnison et les colons d'Angleterre s'en retournent, à l'exception de quelques-uns, qui veulent demeurer parmi les Français, et qui devinrent les chefs de quelques familles acadiennes.

J'ai lu tout cela, — et avec d'innombrables détails, — dans la grande histoire de l'Acadie qu'un professeur agrégé au lycée Louis-le-Grand, à Paris, M. Émile Lauvrière, vient de publier, en deux gros volumes, sous le tire de *la Tragédie d'un peuple*. C'est bien une tragédie, en effet. Déjà, Henri d'Arles, Canadien, avait employé le terme pour raconter cette période. Jusqu'en 1707, on ne compte pas moins de dix attaques menées, contre nos colons de l'Acadie, par les Anglais, en temps de paix comme en temps de guerre ! Nos pauvres gens tâchaient de durer. C'étaient des chrétiens, et de solides hommes, et des femmes énergiques. Malgré les massacres, la natalité était si abondante que le nombre croissait, de ces colons qui n'avaient pour eux tous, étant issus des compagnons de la marjolaine amenés par Pontrincourt, que cent noms de famille, tout au plus : Thibaudeau, Poirier, Cormier, Lejeune, Leblanc, Roy, Belliveau, Robichaux, Landry, etc. Les Anglais et Écossais, alentour, dans les espaces d'Amérique, se multipliaient moins vite. Le gouverneur Warren écrivait donc au duc de

Newcastle, en 1745, qu' « il serait avantageux de déporter les Acadiens résidant à Annapolis ».

Le pis, c'est qu'ils le firent. On attendit une dizaine d'années, le temps de mûrir le projet, en le niant. Depuis le traité d'Utrecht, depuis le 11 avril 1713, l'Acadie avait été cédée à la Grande-Bretagne. Celle-ci était maîtresse de la terre et de la mer. Il y eut quelques galops d'essai. Puis le 28 juin 1755, le gouverneur Lawrence donne l'ordre de chasser du pays tous les Acadiens, après avoir tiré d'eux « tout le rendement possible ». On avait décidé de distribuer à des soldats, à des colons anglais, les terres défrichées par les paysans de France, à des protestants le bien des catholiques. Le 28 juillet, quatre-vingts délégués des Acadiens, convoqués à Halifax, sous prétexte de s'expliquer devant les membres d'une commission anglaise, sont retenus prisonniers. Ailleurs, les soldats arrivent en chantant, déclarent qu'ils viennent faire une partie de pêche, se font loger, deux par deux, trois par trois, dans les maisons du village et, en pleine nuit, à une heure convenue, se lèvent, s'emparent des armes de leurs hôtes. Au mois d'août, l'ordre est lancé de détruire les maisons des Acadiens, de faire prisonniers les hommes, et de les conduire sur les navires, sloops et goélettes, qui attendent le long des rivages. Quelques-uns s'enfuient dans les bois pendant que brûlent les maisons. La plupart, arrêtés, s'avancent entre les gardes armés ; ils prient ; ils chantent des cantiques, et, sur leur passage, les femmes et les enfants s'agenouillent.

Des milliers d'Acadiens sont ainsi « mis en sûreté ». Le tour des femmes et des enfants vient peu après, au printemps de 1756. Des affiches sont collées sur les murs, annonçant que « 20 000 familles pourraient commodément s'établir dans les cantons de Chignectou, de Cobequid, des Mines, de Pigiguit et d'Annapolis », que ces nouveaux colons seront exemptés d'impôts pendant dix ans ; on leur promet, en outre, des semences et des armes, et la liberté de conscience, pourvu qu'ils ne soient pas catholiques. Quant aux pauvres Acadiens, on les déporte, répartis par groupes entre treize colonies de la Grande-Bretagne ; on les jette, dénués de tout, dans le Connecticut, en Pensylvanie, dans la Caroline du sud, à la Guyane, à Saint-Domingue, à Saint-Pierre et Miquelon, quelquefois dans un port d'Angleterre, où ils finissent par mourir de misère. Les enfants avaient été

souvent séparés des mères, et celles-ci de leurs maris. On vit de ces morceaux de familles poussés jusque sur les rivages de France, à Belle-Isle en mer, à Saint-Malo, à Boulogne, au Havre, à Rochefort. Tout cela se faisait sans règle, quand on avait le temps, et cette dispersion violente n'était pas achevée en 1762. Les victimes, dans leur langue paysanne et ancienne, l'ont nommée « le grand dérangement ».

Or, il arriva que l'amour fut plus fort que la haine. Dans les bois, dans les huttes rebâties aux plus désertes vallées de l'Acadie, des enfants naissaient. Les oubliés reparurent. En 1771, le gouvernement de la Nouvelle-Écosse constatait, avec stupéfaction, qu'il avait sous ses ordres 1 249 Acadiens, et il n'avait pu compter tous les petits îlots de population française ; en 1790, les Acadiens étaient plus de 8 000 ; en 1815, plus de 25 000.

Aujourd'hui, n'est-ce pas une merveille? dans ces contrées où ils furent tant persécutés, leur nombre s'élève à 200 000. Si l'on ajoute les habitants de même race qui vivent dans le reste du Canada, à Terre-Neuve, à la Louisiane, et dans plusieurs États des États-Unis, c'est un demi-million de descendants qui sont issus, en dix générations, de cinquante Françaises venues en Amérique au temps du roi Henri. On n'a guère parlé d'eux jusqu'ici que pour les plaindre. Ils sont cultivateurs, pêcheurs, employés, artisans. Mais ces Normands, ces Tourangeaux, ces Rochelais, ces Basques, ces Bretons ont conscience d'avoir vaincu l'épreuve par la patience et d'être sortis de la période de malechance. Ils sont catholiques, laborieux, d'humeur indépendante, hospitalière et gaie ; si vous alliez leur faire visite, vous entendriez les chansons que chantaient les voisins de Pierre de Ronsard, vous verriez des gens « à leur aise », et qui, comme autrefois, « soutiennent les pauvres, et se les passent comme du pain bénit ». Sujets loyaux d'une puissance qui les a méconnus, ils n'aspirent qu'à une chose : à demeurer Acadiens, ayant le même *credo* et la même langue que leurs pères. Il leur faut des hommes qui les représentent dans les diverses magistratures, et, pour que ces hommes aient la parfaite intelligence de leur rôle, ils demandent des écoles avec des instituteurs de leur race et sachant le français. M. Lauvrière, à la dernière page de son ouvrage tout plein de documents, tout plein de sympathie pour le peuple

acadien, cite quelques phrases bien touchantes d'un appel rédigé par une société de Saint-Thomas-d'Aquin, fondée dans l'été de 1921, et qui se propose « de créer des bourses pour l'éducation des jeunes Acadiens bien doués, dans des collèges vraiment français ». Comment ne pas éprouver de la fierté, des regrets en même temps, un vif désir d'aider des braves gens qui s'adressent, en somme, à plusieurs d'entre nous, quand on lit ces deux phrases, où sont exposées les ambitions de là-bas, si droites et si pures : « Il nous faut des hommes très instruits..., qui puissent combattre dans les Parlements, plaider devant les tribunaux, conduire le peuple, guider ses efforts, grouper les énergies... Avec l'appui moral et pécuniaire de tous nos amis, nous comptons bientôt voir plusieurs prêtres, médecins, avocats, et autres gens de profession sortir des collèges et universités, pour marcher à la défense de notre race, de notre religion et de nos droits »? L'auteur ajoute : « Dès cette année, trois boursiers acadiens sont au collège Saint-Joseph de Memramcouk, deux dans des collèges de la province de Québec, un au grand séminaire de Québec. Espérons que le comité France-Acadie pourra bientôt choisir, parmi ces jeunes gens, un boursier de France. »

Un boursier de France ! Vous qui me lisez, si vous le rencontrez, un jour, celui-là, saluez en lui l'hommage le plus émouvant à l'âme de la patrie, le témoignage vivant du souvenir que trois siècles, ni la distance, ni la misère, ni la calomnie n'ont effacé.

René Bazin,
de l'Académie française.

La Brière[1]

V

Le chaland piqua dans les roseaux.

Aoustin s'arc-bouta sur ses jambes, roidit ses muscles, semblait commander à tout à la fois, à la perche qui ployait sous lui, au bateau engravé dans le buteau, au buteau qui lui envasait l'épaule, à la piarde chargée de faire flotter cette planche.

Les veines lui sortaient du front. Ses yeux, rivés au nez du chaland, semblaient vouloir l'emporter à la force du regard ; mais ils n'emportaient rien, et le chaland pivotait plus qu'autre chose...

Après un moment, par pitié de le voir s'user à tant de peine, M. Ulric lui conseilla de se reposer — car il n'était pas bien sûr non plus que le bateau n'allait pas chavirer. Mais le vieux n'écoutait rien, se démenait, se disloquait, cherchait sa prise, son roulis. A la longue, comme il manœuvrait dans la ligne basse, un équilibre lui permit le jeu combiné de ses deux membres. Par un miracle, le bateau se redressa tant bien que mal, avança légèrement. On fit quelques mètres. On gagna le milieu de la piarde... Et puis, ce fut le bout de l'effort.

(1) Copyright 1923 by Bernard Grasset. — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril 1923.

Haletant, couvert de sueur, Aoustin s'assit, et resta là, sans un mot, à regarder l'eau sombrement.

L'immobilité succéda dans le bateau à tant d'agitation. De temps en temps seulement, M. Ulric étendait le bras, cueillait un nénuphar. Dans sa main s'épanouissait un gros bouquet blanc, qu'il désirait emporter.

Tout autour d'eux était désert et silence, comme en ces lieux de sable et de vase d'où la mer s'est retirée à son reflux. La vie, aurait-on dit, avait été aspirée ailleurs. Aoustin paraissait épuisé. On n'entendait que, çà et là, le froissement d'un roseau, ou le gargouillement de la bulle du poisson venue crever à la surface. Et peut-être encore, aussi, très loin, comme le bruit d'une faux...

Leurs oreilles ne se trompaient pas. Il y avait en effet, dans la jungle des bordures du nord un homme occupé à couper dans les roseaux, et c'était le bruit chantant de la pierre dont il repassait le fil de son outil qui se répercutait sur les eaux d'alentour.

Cet homme prenait du mal, car les roseaux étaient durs, mêlés d'iris et de colchiques. En lignes profondes, il poussait le tranchant de son large dard, qui ne laissait au sol subsister que pieds blancs comme porrée. De temps à autre, d'un œil passé entre les jours de son champ de verdure, il regardait au large, arrêté dans la piarde, ce chaland, qui ne pêchait ni ne chassait, et, à chacun de ses tours, en faisant halte une seconde pour se délasser, il se demandait ce que ce bateau pouvait bien faire ainsi.

Cet homme, c'était Jaquin. Depuis le matin, il travaillait là d'ardeur, se trouvant certes mieux dans ses grands verts roseaux que dans le moulin du meunier Gilles, d'où il y avait quelques semaines seulement qu'il était de retour. C'était dans ce moulin, qui tourne sur la hauteur du côté de Crossac, qu'il s'était enfui, après sa nuit passée sous les flammes de la butte aux Pierres, qu'il avait passé tous ces longs derniers mois, ensachant la farine et étrillant le grison. La vie lui avait été dure chez ce moulageur, où, courbé sur un métier qui n'était pas de Mayun, il avait toujours devant ses yeux le souvenir du traitement que les siens lui avaient fait subir, où, lorsque malgré tout, peu à peu, les événemens s'étaient éloignés, un autre jugement l'était venu condamner à pleurer là tout seul de se sentir si loin de son pays, auquel il n'osait revenir.

Parfois, le soir, quand le moulin allait son train, il se mettait à la lucarne, d'où la vue embrassait l'étendue des tourbières, et là, comme du haut d'un nuage, il regardait au loin les prairies, les nappes d'eau, toutes les îles dans la ceinture des chalandières. Il reconnaissait Fédrun à ses lumières, mais n'éprouvait nulle envie de dérober un chaland pour s'y rendre en fraude, croyant toujours voir là-bas un jet de feu jaillir d'une touffe de tamaris et frissonnant jusqu'aux moelles à l'odeur de poudre qui de ce souvenir lui remontait, mêlée à d'ignominieux relents de vase putride.

La vue, tous les soirs, des petites lampes de Mayun, des rousines de son village, finissait par le faire tomber de langueur. Le désir du retour le travaillait comme une maladie. Il en perdait le manger. Il ne faisait que penser à sa place à l'abreuvoir. Il se disait qu'il ne la reverrait jamais. Et sans doute, ne l'aurait-il jamais revue, serait-il resté là-bas à se faire blanchir les cheveux, sans la chose qui avait décidé de son départ, et à laquelle aujourd'hui encore, il ne songeait qu'en frémissant, cette rencontre, un soir qu'il se rendait avec son cheval porter une provision de grain au meunier de l'île Oliveau !... Il avait passé la Mariandais, il traversait le désert des Grandes-Prées, lorsqu'un des sacs qu'il n'avait pu charger seul, tant il était lourd, tomba du dos du cheval sur le chemin. Bien embarrassé, voilà qu'il aperçut, au pied d'une croix, un homme agenouillé qui paraissait en prière. Il alla à lui et lui toucha l'épaule. — « Dites donc, mon ami, voulez-vous me donner la main pour relever un de mes sacs qui vient de choir à terre ? » L'homme tourna la tête, sans répondre, se leva, s'en vint près du sac, et le chargea tout seul sur la bête. — « Ah ! çà ! mon ami, vous n'êtes pas manchot ! Je vous remercie. » Mais l'homme, l'ayant toisé, rejeta le bras en arrière, et lui détacha en pleine face un revers de main, qui horreur ! n'était point de chair et d'os ! — « Le jour est aux vivants, lui dit ce personnage, et la nuit est aux morts... »

Perdu d'épouvante, il n'avait pu aller plus avant, il avait fait virer son cheval, l'avait ramené au moulin, et au matin : adieu, meunier !

Son vieil oncle l'avait reçu dans la joie. Il avait retrouvé sa chaise, son travail, sa bourdaine, et senti tout de suite, à sa façon de plier les tiges, de dresser l'armature des bour-

riches, de serrer l'ouvrage entre ses genoux, que quelque chose était parti de lui...

Telle est à Mayun la tournure des esprits que les gens qui le rencontraient ne se retournaient même pas. Le châtiment avait lavé jusqu'au souvenir de la faute. Ses camarades de village l'abordaient de main franche, et les filles elles-mêmes, ces fines mouches, ne détournaient point leurs regards...

Le travail désormais ne lui tourmentait plus l'esprit. Son cœur ardait à toutes les besognes. Ce n'était pas une petite affaire que de remplumer leur vieux chaume, qui se pourrissait depuis plus de dix ans ; et, dès les premières paroles de l'oncle, il était aussitôt parti faucher dans les roseaux. Quelques heures lui avaient suffi pour abattre le nécessaire. Maintenant il avait fini, il bottelait, il chargeait sur son blin...

La journée s'achevait sous le plus beau des couchants. Une pluie de feu se déversait du ciel, où de longs nuages en forme d'îles paraissaient brûler sur leurs bords. Toute la Brière ressemblait à un champ de violettes. Lui-même avait les mains toutes cramoisies de ce soleil ; et il rentrait, poussant sous la perche son blin chargé à pleins bords de sa verte moisson. Il regardait le feu couler à la surface des eaux, et, quant aux hommes qui étaient restés si longtemps dans la piarde, on ne les voyait plus. Le chaland avait disparu...

*
* *

Pendant tout le temps qu'il avait mis sa force à combattre l'offense des événements, Aoustin n'avait pas eu loisir de prendre connaissance de l'état d'esprit du pays, ni surtout d'y participer. Une première note de la chose, dès qu'il reprit son service, lui fut donnée par l'ordre formel qui lui vint du syndicat de ne consentir aux étrangers que l'accès des chemins vicinaux. Puis ses compatriotes, partout où il allait, étaient loin de paraître avoir reçu quittance de leur mauvaise condition ! La girouette des esprits était au danger perpétuel. Le moindre événement engendrait une rumeur, la moindre rumeur éclairait tout le pays, comme la palpitation de l'épars, quand, de sa gerbe de feu, elle entr'ouvre les deux rives du ciel. Les frontières avaient beau demeurer les mêmes, les grandes prairies baigner toujours

dans la mouillure des mêmes buées, les petites touffes de tamaris avoir leur air d'innocence dans les prés communs du côté de la mer, le calme de toutes ces approches n'avait plus figure honnête, n'était qu'un manteau dont s'enveloppaient les desseins de l'étranger. — « Si cinq ou six sous, lui disait-on, pour passer de ta main dans ma poche ne mettent pas longtemps, des millions et des millions, pour faire leur chemin, demandent des années... Mais ils n'en arivent pas moins !... » Et si quelques-uns trouvaient un renfort dans la pensée que les lettres faisaient la veillée chez le notaire, un autre lui dit un jour, dont il resta bouche bée : « A quoi bon, les lettres, quand elles nous auront engagés dans un procès que nous perdrons et qui nous ruinera ! »

Il n'en revenait pas d'abord d'entendre ces choses, et répondait par son mauvais regard noir à coin blanc. Sainte Justice lui démangeait ; il avait envie de taper sur les courages. Mais peu à peu ça le gagnait aussi, et à sa tâche il s'évertuait et s'enrageait. Il y allait de tout son feu, comme le chien de ferme, quand il saute par-dessus la haie et attaque le passant. Partout il se trouvait, sur les buttes, à surveiller l'extinction du noir, compter les bateaux qui l'emportaient, dans toutes les maisons où les entrées de roseaux et le débarquer des pêches lui fournissaient plus de chiffres que n'en tenait son calepin. Et le soir, rentré de ses courses, le soleil anuité, il retournait à son chaland s'exercer dans la grande curée qui s'en va en droite ligne du chef de l'île à la Chaussée-Neuve ; et là, entre les prairies obscures, sur ce long ruban désert où il y voyait assez, il se mettait à remuer l'eau, tant que ce n'était qu'un combat... et des jurements, des rébellions... Il ne cédait pas. Un tison de persévérance lui brûlait tout le corps. Il s'était fait conditionner un anneau rapportable au moyen d'un pas de vis, et où sa perche passée trouvait son point d'appui. De progrès en progrès, il atteignait la curie des Sauziers, puis le copis des Sauziers, puis le copis d'Ardent, et de curée en copis, par l'effort de sa bête et la miséricorde du Grand Berger, avait la joie un soir de pousser son chemin jusqu'à la Butte-aux-Pierres.

Ce fut une belle nuit. Il la passa toute, couché dans le fond de son bateau, sous les étoiles, à garder comme une sentinelle le sommeil de l'antique patronne. Cette Butte-aux-Pierres lui trottait en tête, depuis ce qu'on lui avait

raconté de l'incendie. L'homme et le feu pouvaient avoir des retours. Il fallait y avoir l'œil. Seulement, à l'aurore, quand il se réveilla, après un somme, il était tout en sang, par les sangsues qui, grimpant le long du chaland, étaient venues s'attacher à sa peau.

Son foyer se reconstituait. Il n'y manquait ni le grand pain de douze livres dans la cagette, ni deux ou trois grosses anguilles achetées aux pêcheurs, et qui prenaient leur goût dans la fumée. Il réussissait tout de même à les apprêter, ce qu'il n'aurait pu faire sans sainte Justice. Il commençait par adoucir l'animal en lui frappant la tête contre la pierre. Puis, sur son genou, pressant la tête sous son mortas comme dans un étau de menuiserie, il n'avait plus qu'à trancher la gorge, relever la peau, taillader la chair, y jeter du sel, repouiller la bête, et l'accrocher au clou.

Julie venait de temps en temps lui donner un coup de main, le dimanche, lui attacher ses brodequins et refaire son lit. Tous les jours, elle envoyait Cendron lui emmener ses oies au marais. L'enfant les poussait dans le chérau, laissait tomber une mesure d'avoine, les oies se gorgeaient, puis, avec un grand tapage, s'envolaient par-dessus les saules...

Mais ce que ne pouvait Julie, c'était de l'aider à se construire un chaland, en remplacement de son vieux qui s'était délabré. Obligé de s'en remettre à la pratique du charpentier, lui qui, toujours, par la raison qu'il était seul à savoir épauler sa bordée, s'était bâti les siens. Même chose pour ses cabanes : incapable de les réparer, pas même de recharger la toiture. Il y en avait trop de ces métiers qu'il ne retrouvait plus sur ses genoux, trop de ces gestes rompus, pour qu'il gardât l'assurance d'avoir vaincu la fatalité. La joie qui l'avait soulevé un moment n'avait pas résidé ; le goût de l'avenir, bien des fois, ne lui était rendu que par le travail implacable de ses songes, l'odeur de la noire fumée de son cœur, l'éternelle vision de sa vengeance...

Une fin d'après-midi qu'il se trouvait sur le tronçon de la route de Fédrun à Pendille, en compagnie du maire, de plusieurs agents voyers, de tout un groupe de vieux sauvages, et assistait au débat sur place de cette chose inouïe pour le pays, la pose du télégraphe dans l'île de Saint-Joachim ; comme il était là, rongeant son frein, pendant que tout le monde tapageait à la fois, et que les hirondelles

jetaient en passant leurs longs cris, il vit, — chose extraordinaire qui n'arrivait pas deux fois par an, — venir sur le chemin une carriole. Cette carriole était surmontée du dôme vert que lui faisait une bâche tendue sur des arceaux, et ramenée si bas sur le devant qu'elle ne laissait voir que la moitié de la figure du conducteur, Ribeyron, l'unique voiturier du pays, lequel, en approchant du groupe, au lieu de conserver le pas, toucha son cheval et partit au trot, comme s'il avait des raisons de passer vite.

Aoustin eut une singulière impression quand son regard se croisa avec le sien, et il ne put s'empêcher de demeurer en arrière des autres, à regarder ce véhicule qui s'éloignait et entrait dans Fédrun...

*
* *

C'était bien un événement en effet que ce véhicule, car, dans le chemin, aussitôt qu'il parut, tous les seuils se peuplèrent de ménagères.

Au Chat-Fourré, où il s'arrêta, une figure enveloppée d'un mouchoir se pencha par l'ouverture — un baluchon suivit — et la femme, à la descente du marchepied, descendit en un tour si rapide que les voisins tout juste eurent le temps d'entendre cliqueter le loquet de la maison. Mais déjà la Capable, dont les yeux, comme de juste, s'étaient trouvés à leur poste, révélait à tous les échos que la Théotiste était de retour, maigre, méconnaissable et enlaidie à faire peur...

L'Aoustine travaillait alors près de son chien dans la grande chambre obscure. Depuis longtemps, on ne la voyait plus ailleurs. C'était dans cette ombre qu'elle passait sa vie à murmurer des prières. L'accident d'Aoustin, le spectacle surtout, quand il avait été blessé, de ce pauvre corps couché sur un grabat d'agonie, avaient ému en elle plus d'une fibre qu'elle croyait morte. A sa rentrée de l'hôpital, elle avait attendu. Elle espérait qu'il lui reviendrait, après avoir touché de si près la mort. L'homme ne finit-il pas toujours par rentrer aux lieux où il a vécu? Mais il n'avait pas voulu retrouver son chemin. Il était retourné à sa mauvaise solitude. Et elle, une fois de plus, avait dû offrir à Dieu sa réception. — L'emprisonnement de Théotiste avait cruellement fait saigner son amour maternel. Peut-

être même avait-elle moins vu le forfait dont Théotiste portait l'accusation, que l'évident abandon de Dieu, qui n'était pas certes venu pour la sauver. Le Jésus qui s'était abaissé vers elle dans les roseaux reniait aujourd'hui sa protégée, la livrait à l'enchaîne des démons; et elle ne doutait pas que ce délaissement n'eût commencé dans cette abominable nuit de sang, dont elle était rentrée le matin avec tous les signes d'un égarement criminel. Elle était malheureuse et priait...

A la vue de Théotiste, — car elle ne s'attendait pas à ce retour, — elle se leva brusquement et porta la main à son cœur. Elle tremblait, et ouvrant de grands yeux pleins de trouble, sans pouvoir articuler un seul mot, regardait sa fille, qui se tenait immobile contre la porte, dans sa robe de poussière et de cendre.

Théotiste ne valait guère mieux. Elle ne savait si elle devait s'avancer pour embrasser sa mère. Pas une parole entre elles n'était prononcée, pendant que le chien, se levant du foyer, rampait vers la jeune fille avec un grand air de soumission etde douceur.

Enfin, sans dérider ses lèvres de leur pli douloureux, en se tournant comme une automate, l'Aoustine alla vers la maie, se chargea d'un pain, et mit sur la table une bouteille, une assiette qui contenait quelques restes froids. Et, levant encore une fois ses mêmes yeux profonds, sa voix avait peine à sortir :

— Demande pardon à Dieu, dit-elle.

— Dieu m'a pardonné, répondit Théotiste, doucement, faiblement, sans songer à s'approcher des mets qui lui étaient servis. Je ne suis pas aussi coupable que vous le croyez! Et, de la vérité de ces paroles, elle semblait prendre à témoin le sein de la terre.

— Je le voudrais bien, Théotiste ! répondit Nathalie, d'un ton pénétré en regardant le ciel.

— Oh ! s'écria alors la jeune fille dont la poitrine haletait d'émotion, vous avez toujours votre affreux soupçon !... Vous vous demandez toujours ce que j'ai pu faire dans le marais, cette nuit où mon père a reçu son coup de fusil... eh bien... mais je vous l'ai dit !

— Théotiste !

— Mais puisque je vous l'ai dit et redit, ma mère... comment j'avais passé la nuit chez Estelle !

Chez Estelle ! Cette histoire extraordinaire et embrouillée n'avait jamais pu trouver sa place à côté de l'Évangile dans la tête de Nathalie, et son visage en ce moment se montra si divisé, si altéré du frissonnement du doute, que Théotiste alla s'effondrer sur une chaise, dans un muet désespoir...

— Ne crois point, ma fille, que j'ai cessé de t'aimer comme mon enfant... Tu es mon enfant... tu es mon enfant par le jugement de Dieu... oui, oui... Quand tu n'as plus été là, poursuivit-elle en retenant un sanglot, j'ai traîné mes pauvres pieds, je faillais à la besogne, je pensais à toi, je pensais à ma pauvre petite fille... tous les matins, je la débarbouillais...

Elle remua le couteau, elle remua le pain.

— C'est ton baluchon, ça?... c'est le linge que tu avais... là-bas?

Théotiste fit signe que oui.

— Donne... donne... il faut consumer tout ça !...

Elle s'en alla en emportant le paquet ; et bientôt, une forte odeur de brûlé remplit toute la chaumière, tandis que Théotiste, sur sa chaise, était toujours immobile, les bras pendants et le corps sans force.

Tout le reste de la soirée fut silencieux. Nathalie allait et venait avec sa chandelle. Théotiste changea de robe, pour se débarrasser d'un miasme de prison qui l'écœurait. Elle aussi allait comme un fantôme. Elle erra dans le grenier, dans la mansarde. Ses yeux égarés semblaient chercher toute chose. Puis, quand la nuit fut venue, que sa mère fut couchée, incapable quant à elle de se résoudre à demander le sommeil, elle se retrouva, presque sans le vouloir, devant la petite fenêtre sur le courtil, où elle avait si souvent autrefois connu les joies et les peines de l'amour...

L'ayant ouverte doucement, elle aspira cet air qui était maintenant ce qu'il y avait de plus pur dans son sort, et son regard, tout débordant de son cœur, se suspendit dans un immense désir, aux petites feuilles des peupliers si calmes là-haut sur les grands fonds du soir...

« O mon Dieu, ayez pitié de moi ! puisque c'est la crainte... la crainte de la malédiction... la peur de mourir, qui m'a poussée où je suis ! »

Tout était silence. Les feuillages des arbres commençaient à briller. Son âme aurait voulu se perdre dans l'infini de ce rayon nocturne. Une paix, descendant sur elle, effleurait

son front. C'était une musique que son âme seule entendait.

Avec passion, fermant ses yeux, elle respirait cette caresse de l'ombre... Ah ! ce n'était plus maintenant qu'elle disait à Jaquin : « Il faut attendre qu'il nous ait oubliés ! » — Après ce qu'elle avait souffert, elle ne craignait plus rien de ce qui l'avait fait trembler, pas même la mort !... Mais, tout de même, quand elle vit au loin, dans le noir des platières, se mettre à scintiller la grande curée du nord, son âme se gonfla de sanglots, et elle pleura, pleura là sans s'arrêter, toute une partie de la nuit...

Alors commença pour elle une manière de vivre qui n'était pas loin de ressembler à celle de la maison d'arrêt. Pendant de longues semaines elle n'osa pas sortir, pas même traverser le chemin. Elle n'allait plus à la fontaine qu'à la nuit épaisse. Comme il fallait cependant gagner des sous, elle obtint de la fabrique de fleurs de travailler à domicile, de sorte que toute la journée, elle s'absorbait dans la confection de bouquets d'orangers pour les mariées. Le soir venu, qu'elle n'y voyait plus, elle ne changeait point de place, mais restait là, tout épuisée du sentiment de sa douloureuse existence.

Avec le temps, elle essaya de reprendre quelques habitudes. Une fois, elle se risqua jusqu'à l'épicerie, mais elle se trouva aussitôt, au milieu des femmes qu'elle rencontra, comme ces moineaux qui, pour un brin de laine qu'ils traînent attaché à leur patte, se font pourfendre à coups de bec par leurs semblables.

Sa mère, plus par douleur que par réprobation, lui parlait à peine, se contentait de pousser des soupirs, n'échangeait avec elle que les indigentes paroles qui nomment les objets.

Elle ne voyait plus le moyen de sortir de ce cercle d'abandon et de mépris. Seul la soutenait le souvenir de Jaquin. Quel qu'eût été le cruel prix de son amour, comme en dépit de la voix intérieure qui lui remontrait le scandale de sa fidélité à cet homme après son mauvais coup, elle l'aimait toujours avec la même force, et elle était décidée à l'épouser, se moquant bien maintenant de toutes les imprécations du monde. Il n'avait qu'à venir la chercher. Elle habiterait Mayun, serait une femme de Mayun, tresserait, comme il disait, des corbillons...

Cependant les soirs se succédaient, le temps passait, et

il ne venait pas. Sans doute ignorait-il son retour. Elle-même n'osait se rendre à Mayun. Elle lui écrivit. Elle n'eut pas de réponse...

Une fois, qu'elle gravissait la butte de Breum pour un lot de farine à prendre chez le meunier, toute transpercée de tristesse par les rayons du beau soleil de ce jour, voyant dans une prairie basse les moutons de Julie Chantal qui paissaient, elle eut l'idée que sans doute Marie devait être là. Obéissant alors à une impulsion de son cœur, elle s'avança par le sentier. Dans le pré, en effet, Marie était assise, le dos contre son buisson, occupée à un travail d'aiguille. Théotiste la regarda, hésita, et vers la jeune fille fit quelques pas, timidement.

Marie leva la tête, reconnut la fille d'Aoustin, et rougit.

« Est-ce que je peux m'approcher? » semblait demander Théotiste, le long de la haie sauvage, « ou bien, toi aussi, vas-tu me repousser comme les autres? »

Marie fit un geste : elle ramena sur ses genoux le pan de sa robe qui traînait sur l'herbe, et Théotiste, aussitôt, fut près d'elle.

Maintenant, serrée contre la petite cadette, elle pleurait en silence, secouée jusqu'au fond d'elle-même, recevant dans ses mains l'inépuisable mesure de son âme meurtrie et battue. Ces larmes, c'était tout ce qu'elle avait à dire...

Marie ne lui parlait pas davantage. Elle la considérait avec une compassion infinie. Elle la caressait. A la fin, elle lui mit dans la main quelque chose, en lui disant : « Garde cela... »

C'était l'anneau du bonheur.

— J'en ai moins besoin que toi !...

Mais Théotiste n'accorda à l'objet qu'une attention distraite. Son désir aspirait à quelque présent plus précieux :

— O Marie, dit-elle, si tu veux !... si tu voulais !... Embrasse-moi !

Désormais, quelque temps avant la retombée du soleil, il arrivait à Théotiste de repousser ses ciseaux, et de s'en aller par le sentier de Breum dans la prairie où elle retrouvait sa seule consolatrice. Même, un de ces jour-là qu'elles étaient ensemble, M. Ulric se montra au bout de la pâture... De sorte qu'à la veillée, chez Julie Chantal, il fut question de Théotiste.

— C'est une pauvre fille perdue... tu feras peut-être bien, Marie... Enfin, je suppose qu'elle ne te donne pas de mauvais conseils?

— Oh! non! fit Marie.

Mais elles se turent aussitôt, car Aoustin entrait. C'était l'heure de la soupe.

— De quoi parliez-vous? demanda-t-il.

Ce diable d'homme!

*
* *

La terre est toute blanche, elle a vieilli cette nuit. La petite herbe de Brière, la landèche, cette chevelure de furie, et l'étoile d'argent de l'oreille d'ours dégouttellent de rosée. C'est le premier frimas, qui coïncide avec les vignes rouges sur les coteaux, tandis que se répercutent, dans l'air sonore de ce matin d'automne, les cahots et les abois de chiens, les beuglements, les grelots de carriole, et la rumeur de plus de deux mille hommes noirs arrivant pour le grand piétinement. Les blins, par flottilles, à la voile, à la perche, les chalands dans les curées, chargés de monde, chacun comme d'une noce embarquée dans le même bateau, dégorgent leur peuple sur les platières. Par les chéraux, entre les bosses des buttes, les charrettes à bœufs rampent comme des tortues. Tout cela, sous le rayon, sous le trèfle rouge du soleil levant, arrive en toute hâte, aborde par les roseaux, par les coulines, par les piardes, décachant les hérons, les judelles, tous les oiseaux nichés, qui s'épouvantent, s'envolent et tourbillonnent.

C'est la grande date. Le sol de tourbe est élastique. Les flammes du soleil flamboient sur les eaux. L'air est pur, dégagé pour longtemps, avec seulement le grand nuage des panaches de Trignac, qui fume là-bas comme une flotte de guerre.

Cette foule ne rit ni ne chante, cette année. On n'entend qu'un brouhaha de caquets, de voix qui se huchent à distance, et se répondent comme le cri des courbejeaux en pleine mer. Cela grouille sur les platières du nord, sur celles de l'ouest, sur celles de l'est. Ceux de Saint-Lyphard, de Saint-André s'éparpillent sur la butte de terre, sur la butte aux Crânes; ceux de l'autre rive, de Crossac, Sainte-Reine, jettent leur dévolu sur la Boulaie; et quant aux hommes

des îles, ils s'en vont droit au centre, à tirer sur ce Brutant exploité, qui reste le trésor de la tourbière.

La foule avance, se débande. Des groupes oscillent, hésitants.

Des fourmillements instables se fixent. Des grappes, des bataillons pressés attaquent le terrain. Le salet part en œuvre. Tranche et tranche, coupe et coupe, fais promptement, la première minute vaut la dernière, quand on a huit jours pour finir, et l'autorité derrière soi. Six siècles de libre tourbage sont là qui créent l'appel du geste dans ces corps et ces bras que contraint la loi d'aujourd'hui. On se jette sur le trésor. Hommes barbus, aux yeux qui fourchent, femmes aux chevilles calleuses, dans leur droguet de tourbe, sous la pointe du mouchoir, jeunes filles aux beaux yeux brillants dans le fond de la cornette, par équipes, par famille, par tribus, s'attachent à cinquante pieds carrés, bouleversent ce sol à la petite herbe, creusent, fouillent, transportent les pelées de gazon. Ou si le dessous ne vaut rien, donne motte en charpie, bouillie de motte ou mortas, on abandonne la place, on recommence ailleurs. Partout la terre est enlevée. La tranchée se creuse en voie de chemin de fer. Et là dedans, pêle-mêle, ahannent hommes et femmes, car il y a plus d'une de ces râblées, de ces bourgeoises de quarante ans, dont l'anneau de noce se perd dans la chair de leur doigt, et qui, mieux que quiconque, savent enfoncer le salet sous le poids de leurs larges reins. Tout du long de cette lande, dans la noire substance, s'élargit le sillon d'extraction. Le salet coupe. La tranche, dans l'horizontale, achève de tailler, détache la motte, lourde, humide, que les bras moins robustes transportent sur la platière. Les jeunes garçons poussent les brouettes, apprêtent les cages ; car hormis les centenaires, il ne reste personne dans les hameaux ; toute la fourmilière briéronne est sur le tas, jusqu'aux plus petits, que les mères ont apportés, et qui pleurent, couchés par terre dans des paniers de récolte, parmi les grands chiens fauves, aux yeux vairons, aux fesses de poils clairs, qui viennent les flairer...

— Alors, Aoustin, tu ne coupes pas tes mottes?

— Plus tard, plus tard !...

— Elles ne sècheront point...

— J'en serai quitte pour les brûler plus humides...

Et le vieux passe, tournant le dos, s'en va le grand pas,

sa main de bois collée contre sa jambe, son petit bâton sous l'aisselle. Les autres années, il bavardait sur le bord des randes. Cette fois, il ne s'arrête nulle part.

— Dépêchez-vous de les mettre en grange! crie-t-il, en agitant sa canne et s'éloignant, à ceux-là qu'il voit déjà enfouis jusqu'à la ceinture, vos salets se rouilleront! vos salets se rouilleront!

Parti le matin pas trop mal gai, dans sa verdurette de ce beau lever de soleil — c'était le jour de ses prérogatives les plus solennelles — il a même lancé à Julie, venue lui lacer ses brodequins, la plaisanterie qu'il se croyait toujours, parmi ces gens-là, en Haïti, au milieu de la négraille et des tas de campêche. Voici que tout a changé, qu'il se croirait bien plutôt au milieu de légions de démons se trémoussant dans des trous d'enfer! Il entend crisser les salets, haleter les poitrines dans les fosses; il voit débouler les pellées de gazon, s'amonceler le fin noir en chaîne de talus. — Et pas un mot maintenant! — Chacun à sa part de butin, chacun avec son pied lourd et son feu en la tête!... Diligence et passion abattent leur but. Jamais elles ne furent telles. Jamais les vieux droits n'ont revécu dans tant de sueur silencieuse...

Il n'y a que lui, qui s'en va là, déchargé comme un âne boiteux, avec sa main brisée, et son fardeau caché, entre les épaules!...

— Donne ça ici... ce n'est pas à toi! Nous en avons besoin!.. criait la Capable, en tirant sur la brouette chargée que Théotiste poussait devant elle.

— Le père Algan me l'a prêtée, répondit doucement Théotiste, en continuant son chemin.

Théotiste était venue comme les autres. Il avait bien fallu. C'était la question de leur chauffage de l'hiver. Sur le terrain, elle accomplissait sa besogne sans lever la tête, sans regarder personne, travaillant humblement. Incapable de couper elle-même, elle s'était arrangée avec le père Algan, qui lui laissait, en échange du portage de la récolte, le vingt-cinq du cent des mottes qu'il retirait. En outre, les cages se trouvant, comme toujours, en nombre insuffisant, il lui avait permis de prendre sa brouette, dont elle se servait, ignorant qu'il l'eût promise aussi à la Briéronne, laquelle travaillait en commun avec la Capable. La vieille ennemie

de Théotiste avait enfin trouvé l'occasion qu'elle guettait. Pour des raisons nouvelles, l'hostilité de cette femme s'était encore accrue. C'était elle qui avait dénoncé Théotiste. Mais cette dénonciation n'avait pas porté les fruits qu'elle escomptait, quelqu'un ayant écrit une lettre à l'Instruction du tribunal — on disait le locataire de Julie — qui révélait que la personne sur le témoignage de laquelle reposait l'inculpation s'était donné un jour un coup de serpe à la jambe dans le but d'accuser une voisine d'avoir voulu la tuer. Rien n'était plus vrai. Et cette délation avait mis le comble à sa haine.

— Espèce de pie mal apprise!... Effrontée!... Vas-tu faire la loi ici? criait-elle, cramoisie de rage, en attrapant la poignée, férocement.

La brouette bascula, les mottes dégringolèrent.

— Prenez-la, dit Théotiste en se reculant, vous êtes une mauvaise femme.

Du coup, la Capable lâcha tout, et, vraie torche de colère, s'avança de tout près sur celle qu'elle exécrait, se mit à l'agonir, l'appelant traînée, échappée de prison, criminelle. lui criant que sa place était à croupir à la maison de force, et l'accablant sous son débit d'injures — des cris à faire croire partout qu'on s'assassinait sur le Bru!

— Vous n'avez jamais été qu'une jalouse! lui riposta Théotiste.

Ce fut à l'adversaire un coup de coude en pleine poitrine, là où se cache la vérité de chacun. Car ç'avait bien été, dans le cœur de la Capable, la jalousie, le premier brandon de cette haine à mort, la jalousie, tout au début, par où la chose avait commencé, de ce grand manteau sombre de cheveux à la frange dorée par un soleil, que Théotiste, chaque matin, peignait devant sa porte, à la confusion de la petite mèche de fouet, qui était tout ce qu'on pouvait, soi, enrouler sous sa résille.

— Jalouse!... Jalouse! s'écria la Capable, blessée et rugissante, jalouse de quoi?... De qui?... De ton beau galant?... De ton beau galant qui ne veut plus de toi?

Théotiste se redressa, frappée à son tour, regarda sa rivale bien en face, d'un feu sombre, d'une telle manière, que la Capable sentant qu'elle avait touché juste, enfonça le poignard :

— Qui ne veut plus de toi!... Qui ne veut plus de toi!...

Crois-tu donc que c'est de ta grande goule que ce gars-là avait envie ! J'aimerais mieux, si c'était vrai, qu'une mouche verte me vole sur l'œil !... Faire sa promise de la fille d'Aoustin ! Peste ! le roi n'aurait pas été son cousin !... Seulement, maintenant, pas si bête !... Une femme qui a été en prison ! vois-tu, ça sonne mal pour en faire sa mariée !... Et puis, tu peux lui demander... tu peux y aller voir... tiens, il est là-bas, sur la butte au Trésor !... huche-le, huche-le !... Traînée, va ! lui jeta-t-elle, méprisante, par-dessus l'épaule, en se retirant peu à peu, comme le père Algan arrivait, pour tâcher de mettre la paix.

— Traînée !

Théotiste ne répondit pas. Un feu violent dévorait ses joues creuses. Une étrange flamme lui sortait des yeux. Fixement, elle semblait regarder au loin les blanches mouettes du ciel que le vent rabattait sur l'estuaire. Puis elle étendit ses mains, comme si la vision lui manquait, et s'éloigna d'un pas de somnambule, en trébuchant parmi les déblais.

Le reste de la journée, elle travailla à l'écart. Le lendemain, on ne la revit plus.

La coupe se poursuivait. C'était le grouillement silencieux, obstiné, d'une colonie d'insectes acharnés à faire disparaître un cadavre. Les mottes s'échafaudaient, s'élevaient par monceaux, couvraient les buttes, déferlaient. C'étaient des murailles, des villes, des babylones de mottes. Plus de gazons, plus de rosées. Le sol défoncé offrait un feutre spongieux, où s'enfonçaient les pieds dans une eau visqueuse. Et la même eau de ténèbres, dégorgée du marc des tourbes, saturée de l'acide des décompositions séculaires, épaisse et lourde comme un drap de la mort, noyait le fond des fosses aux formes funèbres, qui s'ouvraient de tous côtés, béantes blessures de la Brière, destinées à ne se refermer jamais...

Aoustin marchait, pataugeait. Qu'il regardât devant lui, qu'il se retournât, ce n'était que l'obsession de la motte à brûler, rocau plus dur que la pierre noire du volcan, motte du Bru hérissée de ses racines, d'avortes, fourrure d'ours de la Chairdâne, charpie de la motte pellue !... La motte était partout ! Il lui marchait sur le poil. Elle lui montait aux jambes. Il en avait en lui. Il n'avait que la motte dans l'esprit. La motte ! Il ne voyait plus qu'elle, comme,

au bout de son poignet, son jouet du diable ; et son autre main aussi, qui le trahissait, qui le laissait là, après soixante-cinq ans, ruiné de sa force et de son savoir ! S'il s'était fait des cheveux blancs pour son chaland, si ç'avait été le cauchemar de ses nuits, ce qu'il éprouvait maintenant, sur le terrain de la grande pauvresse, était bien d'une autre monture ! Et cela, il ne l'avait pas prévu ! Il n'avait pas su lever les yeux vers la condamnation qui l'attendait à ce coin du ciel : « Tu n'ouvriras plus jamais de fosse, le jour de la grande fête de ton métier de naissance ! »

Et rien à bâtir là contre ! C'était, cette fois, le signal de tout le délabrement, charpente et moellon. La malice n'y avait point de doigts ! Tribord et bâbord se valent, quand le bâtiment sombre. On arrachait le petit au sein de sa mère. Le petit allait maintenant se consumer dans sa vieille peau !... Tu es né là dedans ; tu étais un homme tout entier, plaisir et douleur, pour ouvrir une ronde, élargir un sillon, enfoncer le salet sans dévier, pousser la tranche dans l'horizontale, tailler la motte comme au moule, la détacher, grasse au toucher, fraîche à la sente, toute vive, malheur ! de la petite flamme que tu vois déjà courir et se bleuter comme le souviens-toi des champs. Tu étais un homme pour crier ta provision dans les rues des villes, monter tes sacs aux étages, recevoir dans ta main de singe le rond d'argent du citadin. Tu étais un homme, tu n'es plus qu'un pèche-pain ! car qu'est-ce que la motte que tu n'as pas coupée, quel goût a-t-elle? quelle flamme a-t-elle? quel langage a-t-elle? Les cierges sont éteints.

Et il marchait, marchait sans repos, du matin au soir, son petit bâton sous son aisselle, jurant et crachant aux fils de la vierge, car c'était l'époque de ces maudits cotons volants. Du Bru dans le Blanc, arpentant les buttes, celles du Motet, de la Gravière, du Valet, du Bonhomme ; il allait comme Ashavérus ; successivement à l'Angle, à Crévy, à la Noë-Cohar, où il se contentait d'un coup d'œil, d'un chiffre sur son calepin, et, parfois, quand il n'y avait personne, s'arrêtant pour prendre dans sa main — c'était plus fort que lui — un peu de cette motte dans laquelle il avait été bercé, et où il enfonçait son pouce, tristement...

L'automne est douce cette année. Dans les piardes, elle a encore broui quelques feuilles, cassé quelques roseaux.

Elle a doré les bois des lointains coteaux, jeté ses buées bleuâtres sur le rideau des peupliers. La coupe est finie, on bâtit.

Les hommes, sur des échelles, construisent les édifices. Au pied grouillent les mouchoirs. Les platières se couvrent du noir hérissement des dômes, des cubes, des pylônes. Quelques-uns, comme ces neuves bâtisses couronnées d'un bouquet de fleurs à la feuille d'argent, arborent à leur faîte des palmes de verdure, symbole de la dignité du mulon dans la vie des hommes.

Le bruit se fond chaque jour dans la tristesse d'octobre. On n'entend plus que le roulement sourd des mottes jetées dans les charrettes.

L'apaisement s'est fait, et un contentement règne aussi, parce qu'à vrai dire, cette année, il n'y a pas eu de contrôle de la récolte. Aoustin s'est borné à passer, sans marquer grand'chose. Et d'ailleurs on ne le voit plus. A moins que ce ne soit lui, là-bas, très loin, ce point noir, sur la Butte-aux-Pierres, toujours à la même place, immobile, comme ces oiseaux en mer qui ont élu domicile sur une balise.

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT.

(La fin au prochain numéro.)

Les explorations littéraires d'Henri Brémond

Les grandes œuvres n'ont pas toujours un grand titre ; surtout celles où l'érudition a pris autant de part que le génie personnel. Mais un grand titre bien choisi révèle toujours une grande idée. C'est le cas pour le monument déjà considérable que M. Henri Brémond a entrepris d'élever à toute une partie du passé de la France (1). La conception en paraît toute simple, mais après coup. Il fallait encore s'en aviser. Une tâche semblable, entreprise au vingtième siècle, n'est que plus originale, d'avoir été si longtemps retardée. Elle doit être aussi plus efficace, d'avoir attendu l'époque où les grandes synthèses historiques ne se passent point de recherches infinies et minutieuses. Elle bénéficie pourtant des travaux fragmentaires qu'a tentés le siècle dernier. Mais son ampleur même ne ferait pas comprendre son audace. Celle-ci réside dans le sujet seul, qui mérite réflexion.

Et ici il faut bien évoquer toute une querelle, que je n'ose trancher en droit, mais que l'exemple de M. Brémond permet de trancher en fait... *Histoire littéraire du sentiment religieux*... La religion est donc matière à littérature? Ou, autrement dit, les œuvres religieuses peuvent donc ressortir à cet art qui n'est pas leur fin propre, et dont on ne les rend pas justiciables

(1) *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours* (Bloud et Gay, édit.), six tomes parus de 1914 à 1922, quatre tomes annoncés.

d'habitude? Voilà qu'il s'agit tout simplement d'abolir le divorce reconnu entre l'activité de jeu, l'exercice désintéressé, qu'est l'art en son essence, et le souci d'exprimer une foi qui est une vie ! Qu'on ne dise pas que c'est là une question de théorie pure ; il y a longtemps que les œuvres de Bossuet ou de François de Sales sont considérées comme appartenant au domaine des lettres ! Cela est vrai pour de très grands noms, de très grandes œuvres, du reste noyées au milieu des œuvres que j'appellerais laïques, si ce mot ne fleurait aujourd'hui un parfum dégoûtant. Mais avouons d'autre part que, à valeur égale, l'histoire littéraire a toujours préféré jusqu'ici les œuvres laïques aux œuvres religieuses : soit par respect pour ces dernières, soit par indifférence de principe. Je n'entends pas ici par œuvres religieuses, les œuvres de polémique séculière ou d'apologétique indirecte que purent écrire des publicistes ou des romanciers, les Veuillot ou les Huysmans, mais bien les écrits de piété, d'hagiographie ou de mystique, qui peuvent offrir autant de qualités intrinsèques que ceux des moralistes ou des philosophes ; mais qu'on ignore systématiquement.

A cela je vois plusieurs raisons, inégales en dignité. D'abord, le but modeste et restreint que se proposent les auteurs de la seconde espèce. Si l'on veut un exemple contemporain, il est facile de comprendre pourquoi un critique comme le P. de Tonquédec ne court pas la même carrière que M. Thibaudet, si l'on veut, et n'attend pas la même notoriété. — Ensuite, l'éloignement remarquable que la foule sent aujourd'hui pour tout ce qui n'est pas le « divertissement ». Faut-il parler net? Je n'en suis pas scandalisé. Je vois bien que cette laïcisation du goût est chose relativement moderne, et sans doute postérieure à la Révolution ; mais j'en démêle une cause plus générale que les progrès de l'incroyance ou de la frivolité. Je crois que le nouveau siècle ne résiste pas à ce que les sociologues appellent élégamment la spécialisation croissante de toutes les activités, leur différenciation fatale. La vie de plus en plus affairée, l'ignorance mutuelle des humains, de plus en plus épaisse, voilà qui empêche un sujet pris au hasard d'être cet homme complet que jadis on eut pour idéal. Voué exclusivement à une science, à une industrie, à un emploi mécanique, le lecteur moderne s'adresse, pour trouver l'art, à celui qu'il en croit le fournisseur spécialiste. Inversement, la plupart des écrivains non littéraires, les philosophes, historiens, vulgarisateurs, se soucient de l'art aussi peu que pos-

sible. On ne leur en tient pas rigueur ; on les en loue plutôt.

Enfin il est sûr que, dans notre pays, le catholicisme a sinon engendré, du moins toléré un art indépendant de lui : *in dubiis libertas*. Bien des gens ont remarqué que, à l'égard du roman par exemple, les pays catholiques semblaient ignorer le catholicisme. Je vous renvoie là-dessus à des pages connues de Jules Lemaître sur Veuillot, et à un article de M. André Bellessort dans ses *Etudes et figures*. « La littérature des catholiques, dit ce dernier, sera la plus libre, la plus audacieuse, parce que le catholicisme, sous l'unique réserve de l'hérésie, a mis à sa portée toute son expérience de la vie et de l'âme humaine. Les recoins impurs de cette âme, ce sont les docteurs de la foi et les casuistes qui nous les ont ouverts et qui nous en ont révélé la valeur dramatique, plus ou beaucoup mieux que les païens... » Au lieu qu'en pays protestant, les lettres, pénétrées plus apparemment de morale, ont risqué — l'histoire le prouve — d'être plus timides et incomplètes. C'est évidemment la religion romaine qui a, sinon reconnu, au moins respecté de fait l'indépendance de l'art... ; par suite, la démarcation entre la littérature sacrée et la profane nous a toujours été sensible. Mais il serait fâcheux qu'elle parût irréductible, et au détriment de la première. Car les lettres se condamneraient à ne connaître que d'une moitié — aux yeux du croyant, la moitié inférieure — de la vie humaine, qu'il s'agisse de la vie sensible, sociale, intellectuelle. Et leur histoire risquerait aussi de considérer, par la fiction la plus injuste, les seules œuvres où l'homme a craint de se montrer tout entier. Pis encore : le catholicisme est, pour reprendre une belle formule, outre une religion, une civilisation, et dont notre pays a été l'éminent mainteneur ; or, cette civilisation même n'aurait pas eu dans l'art son interprète. Je crois bien au fond qu'il en est ainsi. Il serait un peu vain de le déplorer. On ne refait pas l'histoire, qui nous montre depuis le moyen âge, quoi qu'un vain peuple pense, un pays chrétien paré d'une littérature païenne. Encore faut-il connaître l'envers chrétien de ce décor. C'est M. Brémond qui, le premier, nous le dévoile entièrement.

*
* *

Je dis le premier, sans hésitation. A cause de son propos même, qui est non pas d'un pieux apologiste, mais d'un historien de l'art, des mœurs et des idées. Il est pareil aux

Newman et aux Sainte-Beuve, dont il a exposé la méthode avec clarté et amour (1). C'est une méthode morale ou religieuse, en même temps que littéraire. « Érudition, plaisirs du goût, joies de l'esprit, ils ne se refusent rien de ce qui borne l'ambition des autres, mais... c'est la religion elle-même, son influence profonde, son histoire, son progrès ou ses éclipses qui les intéresse. Leur objet direct est de pénétrer le secret religieux des âmes... *Ces poètes chrétiens, ces prédicateurs, ces auteurs dévots, quelle était leur vie intime, leur prière vraie, quelle était enfin leur expérience personnelle des réalités dont ils parlent, voilà ce qu'on voudrait avant tout connaître.* »

Avec un pareil dessein, le travail s'éclaire d'un seul coup. Une idée de ce genre vaut un plan de synthèse. Aussi l'histoire de M. Brémond diffère-t-elle profondément de presque toutes celles qui l'avoisinent. M. Georges Goyau, dont l'œuvre n'est pas moins remarquable, s'attache de préférence aux grandes actions sociales et politiques. M. Raoul Allier, du bord protestant, s'interdit forcément l'étude interne des héros spécifiquement catholiques. M. Rébelliau et ses disciples (V. le tome VII de l'*Histoire* de Lavisse), M. Strowski enfin, se rapprocheraient plus volontiers de M. Brémond ; mais leur œuvre reste fragmentaire ; de même les écrits de M. Maurice Souriau, dont on ne saurait trop louer la valeur d'historien. Mais comme psychologue, M. Brémond est incomparable. Ce sont des âmes qu'il ressuscite ; le plus admirable des romans historiques n'égale pas sa chronique des saintetés. Car les saints dont il s'occupe n'ont rien des figures de vitrail ni des légendes dorées ; il nous les rend voisins, prochains, fraternels ; il les critique quand il les aime ; il les chérit quand par hasard il les réprouve ; il les humanise, mais ne les avilit jamais. Il n'y a pas de morts plus vivants que ses héros, qui pour la plupart, sans lui, laissaient un nom sans souvenir.

C'était là une grande iniquité. Leur biographe la constate quelque part, non sans un sourire de tendresse (2). L'histoire posthume des saints les plus évidents, que dis-je ! des saints avoués par l'Église, est hélas ! chose humaine. Les dévotions les plus louables, les plus célèbres, se perdent avec le temps ;

(1) Tome I. Avant-propos.
(2) Tome II, p. 194.

car les intercesseurs des mortels auprès de Dieu se succèdent et se remplacent. Le grand public, dès la fin du dix-huitième siècle, ignorait Mme Acarie, qu'on avait placée sur les autels. Le curé d'Ars, dans trois cents ans, sera peut-être oublié. Cela est propre à la vie de l'Église, qui fleurit sans cesse comme un arbre saisonnier. Autre chose : les historiens qui s'appliquent à ces sujets y apportent peut-être moins de compétence et de largeur qu'à des tâches plus temporelles. « Ce qui manque à Sainte-Beuve écrivant *Port-Royal*, c'est de connaître d'autres réformes, d'autres abbayes, d'autres directeurs, d'autres pénitents, d'autres théologiens que ceux qu'il y rencontre. Il ne connaît qu'un des trente quartiers de la cité de Dieu, il conclut trop aisément du particulier au général, du janséniste au chrétien » (1). L'historien du sentiment religieux doit donc réunir les qualités de l'érudit profane et de l'homme d'Église. Osons dire que c'est un prodige de les voir assemblées ainsi chez M. l'abbé Henri Brémond.

Ajoutons que la vie religieuse, quand elle est complète, s'achevant et couronnant par la vie mystique, le domaine est pratiquement interdit au chercheur vulgaire. Le mysticisme, en dépit des expériences individuelles que les psychologues ont consignées dans leurs livres, échappe à la psychologie normale. Il ne peut être question de le manier avec les grosses pattes des psychiatres ni avec la superbe des docteurs ; on ne peut espérer initier le lecteur à sa connaissance par des procédés purement didactiques et intellectuels. Il faut au contraire, qu'il soit croyant ou non, lui faire comprendre l'inconnu par le connu, développer les germes qu'il possède en puissance, comme il a ceux de la poésie (2). « Je n'ai, disait William James, le sentiment vif d'aucune relation personnelle avec Dieu... Le divin se réduit pour moi à des concepts abstraits... Cependant, il y a chez moi quelque chose qui s'éveille, qui répond, lorsque d'autres voix me parlent de cette expérience. » On voit quelle peine, délicate et terrible, doit prendre l'historien pour éveiller ces obscures sympathies et faire entendre ce qui est au-dessus de l'entendement. Quel romancier, disais-je, quel dramaturge a besoin d'un tel don de suggestion et d'évocation? L'histoire du

(1) Tome IV, p. 8.
(2) Tome VI, p. II.

sens religieux, menée avec précision et adresse, vaudra, je pense, une sorte d'apologétique. Elle familiarisera le public avec des activités de l'esprit et du cœur qu'il sent d'habitude trop étrangères pour ne les pas dédaigner un peu. Et c'est ainsi que l'œuvre de M. Brémond comptera dans une époque où le rationalisme pur a dû être remis à sa place, qui est assez belle. Il n'est plus permis de traiter par la science des névroses et des hystéries, comme ce fut obligatoire il y a trente ans, les données que rien ne soumet *a priori* à cette science. La psychologie pure reprend ses droits, qui sont plus étendus que Charcot ni Freud ne l'imaginent. On les lui a déniés, faute d'une expérience sérieuse. Cette expérience, la voici faite, sur un vaste terrain. La fréquentation de tous les dévots laïcs, de tous les prêtres, de tous les ascètes que M. Brémond nous ranime, montre en eux des gens sains et lucides, d'une activité indomptable ; la légende du tableau clinique, hâtivement répandue par de faux savants, s'évanouit la première.

Au reste, il était trop absurde d'imaginer la foi et la piété profondes d'une nation comme la France, gouvernée par quelques intrigants et quelques détraqués. Les textes, les statistiques montrent assez que les écrits de dévotion, et même ceux de mystique, ont remporté dans les siècles passés des succès incomparables. Je ne citerai pas l'ouvrage de saint François de Sales qui fit la fortune de tant de libraires. L'*Introduction à la vie dévote* a été plus lue que les romans de Zola ; il est vrai que l'évêque de Genève n'a jamais été déféré à la Salpêtrière par les docteurs Janet, Legué ou autres. Mais songez que des livres comme le *Chrétien intérieur* de Jean de Bernières (1) eut trente mille exemplaires, soit cent mille lecteurs en un quart de siècle. Les disciples innombrables du P. Guilloré (2), le plus sévère, le moins sentimental des mystiques, empêchaient le bon M. Nicole de dormir. Tout cela en dit long sur les aptitudes religieuses de la « nation raisonnable », au siècle de Le Nôtre et de Boileau.

* * *

M. Brémond n'avait donc pas tout son terrain à défricher, mais du moins la plus grande partie. Il ne pouvait ainsi s'y

(1) Tome VI, p. 230.
(2) Tome V, p. 369.

aventurer, avec des profanes à sa suite, qu'avec toutes les précautions du monde. La délimitation du sujet, à elle seule, valait bien d'autres difficultés. Il l'a borné dans le temps, en commençant à la fin des guerres de religion. Ses aperçus rétrospectifs sur le seizième siècle montrent qu'il y aurait pourtant bien des vues à réformer à l'égard de ce temps-là. Mais la vie religieuse y était forcément plus engagée qu'à aucune autre époque dans la polémique et la politique. Du reste, la contre-réforme connaît sa phase la plus brillante, la plus pittoresque, au moment du « salésisme » et de ce que M. Brémond a nommé d'un nom qui restera l' « humanisme dévot ». Bref, le dessein de l'auteur, que six volumes n'ont pas encore épuisé, était d'abord de connaître la vie religieuse du grand siècle. Plus exactement, de la reconstituer d'après les sources littéraires, et elles seules : poésies, essais moraux et de dévotions, biographies, sermons ; sans aller jusqu'à l'érudition pure, au dépouillement d'archives. Il voulait aussi *éclairer, mesurer l'une par l'autre, l'action des écrivains et celle des saints;* pour lui, les grands auteurs ne vivent pas seuls, mais la communauté chrétienne, qui se devine derrière les *minores*, voire les *minimi*, lesquels sont appelés ainsi au regard de la gloire plutôt que du talent personnel. Juste ou non, l'oubli où est tel ou tel personnage ne fait rien à l'affaire. « La postérité a choisi comme elle l'a voulu. Nous ne la querellons pas, dit l'historien, nous ne demandons pas qu'on canonise Marie de Valence ou que l'on réimprime le P. Yves de Paris. Approuverait-on l'historien de notre littérature qui négligerait Guez de Balzac, la plus grande force littéraire de son temps, et qu'on ne lit plus? Et tout de même, libre à nous de préférer une page des *Elévations sur les mystères* aux cent volumes du P. Binet, mais nous ne devons pas ignorer que ce jésuite a exercé sur le sentiment religieux de son siècle une influence beaucoup plus étendue et plus efficace que ne le fut celle de Bossuet. » Ainsi donc, éloignée des réhabilitations à toute force comme du respect des hiérarchies banales, cette histoire doit procéder d'une notion qui manque, avouons-le, à nos manuels littéraires ; la notion du fait.

A côté de l'histoire en quelque sorte théorique, qui considère la valeur propre des hommes et des ouvrages, il faut parfois écrire l'histoire pragmatique et statistique, souvent bien surprenante, où le succès fait loi. Aux yeux de cette

histoire-là, il faut certes mettre Thomas Corneille avant Pierre et les *Amadis* bien plus haut que *la Princesse de Clèves*. Toute seule, elle serait odieuse et absurde ; mais par rapport à l'autre, elle forme un indispensable revers. Au reste, pour ne pas se laisser décevoir par le fait brut, il faut avoir du goût critique. Là-dessus, on peut accorder confiance à M. Brémond. Ses petites diversions profanes, ses remarques esthétiques, qui jamais ne se taisent, en font foi. Son art de citer, de souligner est incomparable. Il cause avec ses héros comme avec ses lecteurs, pourvu d'une faculté exceptionnelle de ne rien voir devant lui que de vivant. Qu'on se rassure donc. Ce n'est pas de lui qu'il faut craindre qu'il découvre soudain l'Amérique ou Baruch, ni qu'il prenne telle carmélite dont il s'occupe, pour le plus grand prosateur de son temps. Cela n'arrive qu'aux érudits naïfs, ou entêtés de leurs fiches. Mais cette réserve à part, il exhume et ressuscite en chemin un nombre admirable de beautés qui sont vraiment de notre patrimoine littéraire, et qu'on ne retrouve pas dans sa propre *Anthologie* (1). Il en cite même qu'il reprend ensuite, par excès de sincérité ; jamais l'indulgence, l'affection, le respect, la piété même ne prévalent, chez lui, contre la critique (2). Il est de tous les historiens celui qui sait le mieux lire, le mieux aimer, mais le moins mentir aux autres et à soi. Quand Desmarets de Saint-Sorlin lui évoque un Déroulède converti, un Rostand mystique, voire même quand il estime devoir juger un texte respectable avec le ton de Jérôme Coignard, il n'y manque pas. Il sait qu'il y a deux grands péchés : le mensonge, et le respect humain, qui consiste à croire la piété ridicule. Jamais il ne souffre qu'elle soit ainsi, et d'en être complice. Cela est bien français (3).

*
* *

Il ne faut pas une longue promenade à travers ces volumes pour apercevoir ce que valent les faits et les modes d'esprit qu'ils retracent, pour l'histoire de notre pays. La première

(1) *Anthologie des écrivains catholiques du dix-septième siècle* (prosateurs), par H. Brémond et Ch. Grolleau (Crès, éditeur).

(2) V. sur un passage de Jeanne de Matel, t. VI, p. 305.

(3) Il faut lire dans le tome VI tout le chapitre touchant Saint-Sorlin. Il n'est rien de plus sérieux et de plus drôle à la fois, de plus solide et de plus étincelant.

découverte de M. Brémond fut l'annexion de l'*humanisme* au sentiment catholique du Beau et du Bien. Il ne s'agissait pas de démontrer, après Montaigne, que certains des humanistes ont écrit plus théologalement qu'on ne croit. Il n'y a plus guère que des gens peu lettrés, et animés de moins d'adresse que de zèle, pour croire encore que la Renaissance a commis un crime et rompu la tradition normale du christianisme... On ne peut nourrir ce préjugé qu'en ignorant ce que fut au vrai le Moyen-âge, et les diverses Renaissances, incomplètes, je l'admets, qui jalonnèrent son histoire. D'autre part, il est évident que la Réforme protestante eut pour ennemis ensemble les deux humanismes, le chrétien et le naturaliste. Cela fait déjà songer. L'humanisme chrétien est donc essentiellement catholique. « Plus et mieux que Térence, il entend bien que rien d'humain ne lui soit étranger, et cela parce que dans tout ce qui est humain il reconnaît l'image de Dieu, et un frère dans chaque homme... Plus haut que Shakespeare il s'écrie, lui aussi : *How beauteous mankind is!* et cela parce que l'humanité a été rachetée par un Dieu fait homme... Comme théologie, il accepte purement et simplement celle de l'Église. Le prenait-on pour une secte? Il n'est qu'un esprit. Sans négliger aucune des vérités essentielles du christianisme, il met de préférence en lumière celles qui paraissent les plus consolantes... Ainsi il ne croit pas que le dogme central, c'est le péché originel, mais la Rédemption... Helléniste distingué, grand écrivain, Calvin nous humilie et nous accable ; il désespère de nous : il n'est donc pas humaniste (1). »

Un degré de plus, et vous trouvez l'*humanisme dévot*, école de sainteté personnelle, qui applique aux besoins de la vie intérieure, met à la portée des plus simples fidèles, les principes et l'esprit de l'humanisme chrétien. Aussi se traduit-il dans des romans édifiants, mais plus hardis et gaillards qu'on ne pense, dans des sermons truculents, dans des biographies de saints heureux, plutôt que de sombres ascètes, dans des poésies ornées. Il y a bien du faux goût, de la mièvrerie, dans la littérature qu'il inspire, mais aussi de la fraîcheur et de la vivacité. « Ce sont des enfants, dit M. Brémond de ces auteurs dévots qui peuplent l'époque de Henri IV ; ils ont le cœur pur, l'imagination en fête. Laissons-

(1) Tome I, p. 11.

les chanter (1). » C'était l'époque où, pour semonce aux Réformés, on écrivait un poème de ce genre-ci :

On dit qu'une naïade, au temps que dedans l'eau
Pénétrait le pouvoir de l'amoureux flambeau,
Voyant Hermaphrodite au gracieux visage
De la flamme d'amour alluma son courage...
Ainsi semble à mes yeux que l'Eglise amoureuse
Appelle l'hérésie, etc...;

où l'on chantait la vierge « sainte Diane de nos bois » à peu près sur le mode jadis usité par les moines carolingiens. Je ne vois pas pourquoi en huit siècles, ce ton fût devenu blasphématoire et scandaleux. Or, cette forme fleurie de la piété, ne croyez pas qu'elle fût un héritage caduc du seizième siècle. Le P. Le Moyne, un de ses plus illustres tenants, écrivait après la Fronde. Son traité de la *Dévotion aisée* est de 1652, chose horrible, de neuf ans postérieur à celui de la *Fréquente communion* ! Il n'en est pas moins vrai que cette religion tournée vers l'optimisme, et dont nous retrouverons les champions, a peut-être amené, par réaction, non le jansénisme doctrinal, qui est un semi-calvinisme, mais l'esprit janséniste.

Encore faut-il parler du public des croyants, qui, même en dévotion, subit aisément les modes. Car, au même moment que triomphait chez lui l'influence salésienne de l'humanisme dévot, les cloîtres se peuplaient déjà de mystiques étonnants, dont les ascèses n'avaient d'égal que les activités. Parmi eux les introducteurs, homme et femme, du Carmel de France, Mme Acarie, Jean de Quintanadoine, et sainte Chantal, fondatrice de la Visitation, laquelle, on le sait, enjamba le corps de son fils pour rejoindre le monastère où l'avait dirigée le doux, le fleuri, l'humaniste François de Sales (2). Il n'y a point de contraste là dedans. Ce sont les deux faces du christianisme orthodoxe. François de Sales lui-même après avoir résisté, est entraîné sur les traces de sa pénitente ; il s'élève de plus en plus haut, au-dessus de la zone familière « des fleurs et des abeilles ». « Toute la doctrine de ce bienheureux Père, a dit sainte Chantal, tendait au parfait dénûment de soi-même. » On en verra

(1) Tome I, p. 221.
(2) Tome II, p. 537.

la preuve dans son *Traité de l'amour de Dieu.* Nous voilà donc bien loin de ce pseudo-paganisme souriant qu'il a répandu sur le monde catholique, afin d'amener les fidèles, par les voies les plus douces, à l'ascétique perfection.

C'est vers le même temps que florissent en vertus contemplatives les Carmes qu'un sublime aveugle, Jean du Moulin, dit de Saint-Samson, réforma et dirigea vers le mysticisme. Il meurt en 1636, l'année même du *Cid.* Semblablement, les abbayes bénédictines rétablissent alors leur prestige sur tous les points du royaume. C'est l'œuvre de femmes, généralement fort jeunes, fort bien nées, qui pouvaient briller dans le siècle. Qu'il s'agisse de Marie de Beauvillier ou de Marguerite d'Arbouse, de la réformatrice de Montmartre ou de celle du Val-de-Grâce, on voit partout que s'allume une aurore mystique, dont les historiens ordinaires ne soupçonnent guère l'éclat à l'époque du *Parnasse satyrique* ou du *Francion.* C'en est fait des abus et des scandales du seizième siècle ; c'en est même fait, pour un temps, de l'intolérance. Grossièretés et brutalités s'atténuent ou s'effacent de toutes parts. Il semble que la France unifiée et pacifiée ordonne, au spirituel comme elle fit au temporel, sa suprême civilisation. La même époque voit surgir la réforme du clergé séculier, jusque-là inégal, en dignité et puissance, au sacerdoce régulier. Là se portèrent tous les efforts de l'*Oratoire* dont Bérulle, l'illustre fondateur, se proposait de renouveler, sanctifier « l'état de prêtrise » à la fois par les dévotions, si je puis dire, les plus intellectuelles et l'étude approfondie des sciences et des belles-lettres (1). Issu de l'humanisme dévot, mais conduisant à Malebranche, non sans propension au sérieux janséniste ni quelque rivalité violente contre les Jésuites, l'Oratoire n'est pas loin de résumer toute une part de l'esprit classique ; à coup sûr, il a contribué à le former, sur le plan religieux comme Descartes sur le plan laïque. Il est aussi, à parler expressément, l'*école française* proprement dite ; il représente la gloire spécifique du clergé de ce pays, pour qui la tradition « sulpicienne » n'a pas eu depuis lors moins de lustre que la tradition « sorbonnique » aux siècles précédents. Cela est connu, mais on l'étudie généralement de l'extérieur ; on considère les Oratoriens dans leurs célébrités temporelles, dans leurs rapports avec les Jésuites, avec les

(1) Tome III, p. 156.

philosophes, avec la politique, avec Port-Royal. A M. Brémond revient le mérite original d'avoir pénétré au fond de leur doctrine, tenants et aboutissants compris, d'avoir marqué les modes de piété, de mysticisme, d'ascèse même qui en dérivèrent, les dévotions, les intercessions qui leur furent chères, bref, leur vie intérieure. Et cela de telle façon que le premier laïc venu puisse le comprendre et s'y intéresser. Qui ne le pourrait serait du reste bien à plaindre. Car il revit dans cette histoire non pas des théories, mais des activités, et qui ont toutes la figure humaine, des visages, du pathétique, du dramatique autant que de la poésie.

Or, le dramatique de cette histoire arrive à son comble lorsque Port-Royal entre en scène (1), de même que le pittoresque avait atteint son plus haut degré dans l'étude de l'humanisme dévot. Marcher près des traces de Sainte-Beuve, mais non point les pas dans ses pas, refaire l'histoire du jansénisme français sans toucher aux affaires ni à la politique, le dessein était périlleux. Car c'est dessein de pur psychologue. Mais M. Brémond l'a rempli, avec d'autant plus de justice qu'il n'y était point guidé par l'amour. Il n'aime pas excessivement les jansénistes. Il ne tient pas Port-Royal pour une école spirituelle de premier ordre. « Il y manque, dit-il dans une page admirable, cette jeunesse, cet élan, cette vie spontanée et débordante qui font les grands courants mystiques. Ces lents ruisseaux timides, compassés, ne promettent pas un fleuve, mais un petit lac. Plus tard une mare. » Et parlant des solitaires, il remarque avec une finesse cruelle, n'apportant pas à les voir la passion d'un Rapin, mais non plus le dilettantisme d'un Sainte-Beuve : « Un villageois, qui n'aurait appris le français qu'à l'école des anciens classiques, parlerait [aujourd'hui], écrirait fort mal. Exclusivement formés par des morts lointains, les solitaires feront plus ou moins la même figure. Leurs mots, leurs termes seront d'Augustin ou de Grégoire, et cependant ils ne parleront pas catholique. Ils sentiront l'étranger. Ils le savent, du reste ; ils le veulent et ils en sont fiers. Par là s'explique cette humilité panachée d'orgueil que nous avons remarquée chez eux... Il leur est bon de n'avoir pas les faveurs d'une Église décadente. Aussi réduisent-ils au-

(1) Tome IV. Ce tome, ainsi que le Ier, devrait figurer dans la bibliothèque de tout ami des lettres.

tant que possible leur communion intime avec le catholicisme de leur temps, le seul néanmoins en qui survive l'Église d'autrefois, le seul qui garde le bénéfice des promesses et du long travail des siècles... Ils ont abandonné la source jaillissante, ancienne toujours et toujours nouvelle ; ils se sont creusé des citernes dans les bas-fonds de leur désert, des citernes qui ne tiennent pas l'eau, *cisternas dissipatas.* » Un tel jugement, auquel Sainte-Beuve ne se risque, faute d'étudier les textes proprement religieux, empêche de ranger aucun des jansénistes, sauf Pascal bien entendu, dans les « grands spirituels » de leur temps, pas même M. Hamon qui fut, disait le critique de Lausanne, le seul saint parmi tous ces justes. Et le jansénisme, considéré en lui-même, et non comme une coloration de l'intelligence, n'apparaît que comme une facette menue et presque terne de ce diamant taillé que fut la religion au siècle de Louis ; siècle ici très improprement nommé. Sans sortir accablé de l'étude intrinsèque que fait de lui M. Brémond, il reprend du moins sa juste place dans un ensemble ; il ne fut pas seul vivant de tant de germes, et surtout, il fut le moins viable. On ne le sait pas assez, surtout auprès des historiens qui, par profession, considèrent volontiers le domaine laïque et temporel comme leur seul fief.

Aussi n'est-ce pas, je crois, sans un secret plaisir que M. Brémond a consacré tout un volume à la tradition mystique dans la Compagnie de Jésus : savoir plus généralement à toute l'action spécialement religieuse et dévote de ceux qu'on imagine d'ordinaire les fourriers politiques de la foi. A vrai dire, les grands jésuites mystiques, Lallemant, Rigoleuc, sont à peu près de l'âge de Cornil Janssen ; ils meurent avant 1640. Le célèbre P. Surin, que nous retrouverons, naquit juste avec le siècle. Tous, en y ajoutant le P. Crasset, le P. Guilloré (1), ont été à la fois les dompteurs du mysticisme et des mystiques accomplis : seulement plus difficiles et plus défiants que tous autres à l'égard de l'illuminisme et des déviations individuelles. Même le P. Surin a subi un temps la prudence de l'*Index*, par soupçon de molinosisme ; il fut aussi suspect à beaucoup de sa Compagnie, des intellectualistes, des raisonneurs, des persifleurs même. Il n'en reste pas moins que toute une école, dont il est, issue

(1) Tome V, p. 351.

du P. Lallemant, a transmis chez les loyolites, en plein siècle de combats et de polémiques, une doctrine mystique, que M. Brémond avoue un peu passive ou négative, et qui tendait plutôt à l'ascèse personnelle qu'à l'exercice pratique et efficient des vertus... Cela est paradoxal ; cela est vrai. Il ne faudrait pas ignorer cette école-là pour juger sereinement les Jésuites qui pourchassèrent si fort, à cette époque, les libertaires ou les anarchistes de la dévotion ; après la folle vie persécutée d'Antoinette Bourignon, il serait utile de lire la vie sublime et sage, exquise et austère de M. et de Mme Hélyot (1), ménage de saints évidents qui, tout quiétisme à part, connurent l' « anéantissement », le « pur amour », et dont précisément le biographe est un Jésuite. Cela remet au point bien des idées et des simplifications hâtives. Il fut gallican, ce siècle, et janséniste? Il fut rationaliste et cartésien? Il fut libertin et violent, sous un voile de politesse? Il fut tout renoncement et tout illumination? Je ne dis pas qu'on ait fini de disputer sur toutes ces formules également vraies, également fausses ; mais l'essentiel est qu'il faut les envisager tour à tour et, Dieu merci, l'histoire ne se fait plus décemment à la Michelet, bâtie sur « des histoires », ou des symboles philosophiques.

Précisément pour éclairer la notion même du mysticisme, d'après l'exemple vivant de mystiques français, le dernier tome de M. Brémond offre une étude bien précieuse : ceux qu'il appelle les « flamboyants », ceux qu'il définit les mystiques du silence, les inspirés ardents, les paisibles contemplatifs, les plus célèbres, les plus obscurs, tous ceux enfin qui peuplèrent ce pays dans la seconde moitié du siècle, il les dénombre par province, les décrit par catégories. On ne saurait sans doute expliquer sans eux, sur quel terrain germa le mouvement qu'on appelle en gros, *quiétisme*, et qui a su marquer dans l'histoire. M. Brémond n'est pas loin de considérer la plupart comme une foule, importante par son nombre plutôt que ses individus : *turba magna*, c'est le titre d'un de ses chapitres (2). On y voit des laïcs et des clercs, des hommes et des femmes, cette Antoinette Journel qui fut une Sévigné de couvent, cette Jeanne de Matel, chère à Hello, fondatrice du « Verbe incarné » et

(1) Tome V, p. 311.
(2) Tome VI, p. 229.

qui exprime avec bien de l'afféterie les derniers états de la spéculation théologique ; d'autres encore... On y voit surtout l'histoire étonnante de Mme Martin qui prit (comme Mme Acarie) le nom de Marie de l'Incarnation, et qui eut pour fils un insigne Bénédictin, Dom Claude, comme Mme Acarie eut pour fille une Carmélite remarquable. C'est Mme Martin, Ursuline, qui créa la mission de Québec et vécut trente ans au Canada. Il faudrait à ce propos noter le rôle éminent que tant de veuves illustres, ces veuves qu'au neuvième siècle on écartait volontiers comme impures des couvents, ont joué dans la vie religieuse : fondatrices d'ordres, écrivains mystiques, adonnées, souvent à la fois, aux affaires et à la contemplation, elles ont manifesté la dignité singulière qui est laissée aux femmes dans l'Église, bien qu'on leur interdise la prêtrise et la prédication. Elles appellent aussi une remarque plus générale et qui intéresse un problème connu :

On sait que les critiques du romantisme ont souvent essayé de trouver des présages de ce mouvement dans les sentiments et les doctrines antérieures au dix-neuvième siècle. M. Ernest Seillière, en particulier, considère une part du mysticisme comme responsable des erreurs affectives qui s'appelèrent plus tard « rousseauisme », et « belphégorisme », si l'on veut. Or les troubles délices de la sensibilité ne sont absentes d'aucune âme aussi évidemment que de l'âme vraiment mystique. Mme Martin (1) et Mme Guyon elle-même les estiment impures, et n'ont garde de vouloir y céder. Il ne faut pas être dupe des termes que les mystiques emploient non pas pour définir, mais pour éclairer leurs états ; il leur a bien fallu emprunter ces termes à un vocabulaire sentimental ; mais ils les corrigent sans cesse. Ils spécifient que leur esprit va se simplifiant, pour se dénuer de tout sentiment, pour surmonter tout sentiment, humainement entendu. Il n'y a là qu'opération dernière de l'intellect, inconcevable à l'esprit normal, mais sans ombre de féminité ou de romanesque. Du reste, on comprend la laïcisation du mot mysticisme, appliqué désormais à des philosophies quelconques, au Progrès, à la Démocratie, voire, comme chez Georges Sorel, à la Révolution et à la Force matérielle : M. Brémond, qui trouve pour sa part le Fénelon des *Lettres spirituelles*

(1) Tome VI, p. 47, et t. IV, p. 565.

le plus sec des mystiques, est assez disposé à faire remonter le faux-sens aux romantiques mêmes. En somme, ce n'est pas l' « affectivité débridée » qui se trouvait chez les mystiques religieux ; ce sont au contraire les Rousseau et les Sénancour qui ont attribué une valeur religieuse à leur affectivité personnelle. Les aspirations « belphégoriennes » de l'âme moderne existaient certes en germe chez les poètes de tous temps ; on pourrait les soupçonner dans les *sombres plaisirs du cœur mélancolique* que La Fontaine a chantés ; mais les mieux préservés en furent peut-être les mystiques orthodoxes ; ceux-là précisément qui ne se virent jamais tentés de faire un dieu de leur propre cœur et penchaient bien plutôt à l'anéantir.

Quant au terme de *quiétisme* qui, aux yeux de l'historien, tend trop aisément à recouvrir celui de mysticisme en général, il n'en est pas de plus impropre. Avoués ou non de l'Église, les prétendus *quiétistes* ont été des enragés d'activité ; ceux que l'on peut prendre pour des illuminés passifs, sont possédés d'une puissance écrivante, d'une graphomanie même, qui s'accorde mal avec leur paresse supposée. L'absurde demoiselle Bourignon a écrit presque autant que Voltaire. Et pour passer à l'opposite, les grands mystiques de la France que M. Brémond nous présente n'eurent guère moins d'occupations pratiques que sainte Thérèse. Il faut lire la vie de ces bourgeoises accablées de soucis et de famille, parfois soutiens d'un commerce important, ou de ces religieuses qui gouvernaient à main ferme des communautés difficiles à tenir. Quelle qu'ait été la prévention des jansénistes comme Nicole, ou des esprits positifs d'aujourd'hui contre la mystique, quelque inaccessible que celle-ci nous reste en général, il est de justice d'avouer que, loin d'instituer le règne du cœur, elle prétend à procurer un mode intuitif de connaissance, dont le platonisme, le thomisme et bien d'autres philosophies ont fait état, à des degrés divers. Mais ce mode de connaissance s'applique ici à l'objet supra-sensible, rendu sensible subitement. Ainsi se doit comprendre, historiquement et théologiquement, l'intérêt de cette dévotion au Sacré-Cœur qui fut en France une création de l'Oratoire (1). Cette dévotion a trop excité de sarcasmes chez des esprits grossiers

(1) Encore M. Brémond l'a-t-il découverte chez le puritain écossais Goodwin, un des chapelains de Cromwell.

et ignorants pour qu'il n'en faille pas marquer l'intellectualité foncière. On verra chez M. Brémond (tome III) un texte du P. Eudes, fondateur des Eudistes, et tenant de la tradition bérullienne. « Ce nom de Cœur donne à entendre cette partie suprême de l'âme que les théologiens appellent la pointe de l'esprit, par laquelle se fait la contemplation... sans discours ni raisonnement, ni multiplicité de pensée. » Nous y voilà précisément ; tout le problème est de transcrire, de travestir en un langage discursif cette intelligence qui ne l'est pas. C'est une gloire du mystique français d'avoir réussi dans cette tâche. Les textes de Marie de l'Incarnation que cite le tome VI de l'*Histoire littéraire*, sont d'une clarté et d'une beauté parfaites, classiques, raciniennes, cartésiennes, si l'on me permet cette espèce de catachrèse. Il n'y a pas ombre de défaillance dans la pensée, ni de galimatias (1). Et s'il y en avait, Dom Claude, le fils et biographe, qui est exactement le contraire d'un illuminé, ne les cacherait pas ; car il exerce parfois sa critique. Ces oraisons, ces descriptions, ces « épithalames » mêmes que Mme Martin a laissés, sont proprement des chefs-d'œuvre au sens littéraire ; des gageures de style bien tenues, des poèmes en prose où l'expression, toujours près de se briser, est toujours droite, sûre et ferme. Cela fait l'éloge d'un siècle où l'on écrivait si naturellement bien. Tous les psychologues peuvent envier ces témoignages poignants et paisibles, et qui entraînent la conviction. Ainsi parle M. Brémond qui ne s'en fait point accroire : « Toute âme, dit-il, après avoir cité son héroïne, a en effet une région de paix qui semble séparée de l'âme même, un centre plus ou moins refoulé ou obstrué, une zone vierge où pénètrent quelques rayons de lumière. » Mme Martin spécifie bien qu'elle n'a jamais connu l'extase ; et que les « emplois extérieurs n'interrompaient point l'union intérieure » ni inversement. Dans l'état actuel d'une science impartiale, il faut avouer la valeur de ces témoignages dispersés, en tout temps, en tout pays, et toujours concordants, même sans s'être confrontés ; il ne peut être question de traiter les mystiques en simulateurs ni en visionnaires. Et la raison ne les peut renier pas plus que l'Église les garantir (2). Mais ce qui intéresse surtout l'histoire, c'est de voir ce cou-

(1) V. p. 29 le Ravissement de la Trinité.
(2) V. t. II, *in fine*. Notes sur la Mystique.

rant de mysticisme inonder secrètement toute la vie religieuse du grand siècle, baigner les cloîtres et les âmes des dévots laïcs (cf. Jean de Bernières) et les grands monuments de l'époque, Bossuet plus encore que Fénelon. La querelle du quiétisme, les excès de quelques hérétiques déclarés, voilà sans doute ce qui fera retirer le flot. M. Brémond décrira cette régression dans la *Retraite des mystiques*, après avoir marqué l'apogée dans le *classicisme dévot*, qui n'est pas si rationaliste que l'on pense. Il poursuivra même — mais un seul volume suffira — la tradition mystique au cours du dix-huitième siècle. Et ainsi l'histoire de cette part méconnue de nos lettres n'aura été, fatalement, rien de moins que celle des facultés suprêmes et mystérieuses de l'esprit.

*
* *

Nous en avons assez dit pour marquer que c'est en même temps l'histoire de personnages singuliers et pittoresques, et dont l'action fut aussi profonde que celle des écrivains officiellement connus. Là réside, hors de toute autre considération, le puissant intérêt de ces études. L'*Histoire littéraire* offre aux yeux une galerie incomparable. Elle ne tourne jamais à la chronique, les biographies y sont presque éludées ; et pourtant les portraits y sont d'une vivacité et d'une précision sans pareille. Dans le camp de l'humanisme dévot, ce serait déjà une figure passionnante que François de Sales, même après les études de M. Strowski ; on y trouve aussi Louis Richeome, Provençal, qui appartient encore au seizième siècle, le plus aimable et le plus fleuri des Jésuites, le plus plastique des imaginatifs. Il devance de vingt-cinq ans le futur évêque de Genève. Puis le P. Binet, Bourguignon « coupable d'avoir reculé les frontières du bavardage pieux » et qui n'a pas moins de grossière truculence que le P. Garasse, grand chasseur des libertins sous Louis XIII. Puis l'évêque Camus, de Belley, dont les romans illisibles fournissent à ce magicien qu'est M. Brémond une fort belle anthologie ; très grand écrivain manqué, Edmond About en robe violette, « saint prélat au demeurant, et le plus spirituel Parisien qui ait passé le Pont-Neuf ». Puis tous les écrivains folâtres et gaillards qui tournèrent le pétrarquisme et le ronsardisme à la gloire de Dieu, et adoraient « la sapience divine, Minerve

des anciens, Verbe des chrétiens (1) »; et aussi, hélas! les grotesques, les tintamarresques, les niais de mauvais goût, « race morne et féconde, qui infestent les treilles du jardin sacré » et que M. Brémond traite avec la plus tendre ironie. Chez les uns, la confusion si humaine du Beau et du Bien; chez les autres, celle du Bien et du Ridicule. Nous les connaissons encore; ce sont les mauvais artistes de bonne volonté. Voilà pour l'esthétique... En morale, l'optimisme des humanistes dévots amena un libéralisme dont plus tard Bossuet devait rougir : celui du franciscain Bonal qui ne veut damner personne, païens, enfants ni pécheurs vulgaires (2), celui du capucin Yves de Paris, gentilhomme mondain devenu le plus doux et contemplatif des religieux, grand prosateur, voire petit prophète... La vie d'Ange de Joyeuse, ce courtisan qui prit aussi la robe brune, et deux fois! — celle du jésuite Coton, esprit libéral et écrivain rabelaisien, grand ami de Henri IV, conseiller de la pacification du royaume, à cette époque où l'on dit que les loyolites armaient Ravaillac! — celle de Benoît Canfeld, Anglais converti par la puissance esthétique de la vraie foi et qui voulut, sous Élisabeth, ramener son île à l'orthodoxie, — celle enfin du père Joseph, dont M. Fagniez est le biographe le plus connu et qui n'avait pas une âme de croisé seulement, ni de poète, ni de politique, mais de mystique accompli, toutes ces existences sont plus touchantes à l'esprit que celles de bien des grands hommes de dictionnaire. Pour Mme Acarie, qui eut, avant de devenir Carmélite, six enfants, des finances difficiles, un mari grognon et Ligueur de surcroît, et qui lisait les *Amadis* quand elle fut tournée en dévotion, c'est l'héroïne la plus humaine et la plus sublime du monde. Que dire de Jean de Quintanadoine, mécène pieux, grand voyageur, que sa volonté n'eût pas, à elle seule, rendu saint? Mais il traduisit sainte Thérèse et le voilà esclave de Dieu. Il ne saurait être question de découvrir saint Vincent de Paul ou le cardinal de Bérulle; du moins M. Brémond réforme bien des jugements à leur égard : la finesse, la distinction du paysan prétendu qu'est le premier, la grande prose du second qui, en tant qu'écrivain, ressortit au seizième siècle,

(1) Tome I, p. 196.

(2) « Ceux qui n'ont senti aucun plaisir de leur coulpe, ne sentiront aucun déplaisir de leur peine. »

voilà ce que M. Brémond découvre plus clairement qu'on n'a fait. Étudie-t-il M. Olier, le plus clairvoyant des mystiques, le mieux préservé des entraînements et égarements, il ne nous cache point ses névroses ; mais on ne saurait mieux distinguer la part du physique et du moral dans un caractère. C'est ce qui rend justement la psychologie de Saint-Cyran si plausible, encore que si sévère. M. Brémond le traite en demi-fou, qui portait tous les germes du dérèglement, de l'orgueil, bref de l'hérésie. Il ne ménage guère plus les solitaires de Port-Royal, leur fatuité dévote, leur sécheresse. Le grand Arnauld est pour lui « une machine à syllogismes, une mitrailleuse théologique au mouvement perpétuel », mais le seul qui porte le poids de la révolte, les autres portant seulement le poids d'une humeur inhumaine. Aussi les indulgences de l'historien sont-elles, à côté de ces duretés, sans doute des clairvoyances. La Mère Agnès, solide bourgeoise de Paris, et Nicole, janséniste malgré lui, ne l'irritent point, sont près de l'attendrir. Et pourtant le second est l'anti-mystique proprement dit ; au camp près, il guerroie contre eux comme un positiviste contre la métaphysique ; pourtant, c'est avec tant de bonne foi et de foi ! Nicole est, en somme, un de ceux qu'on traite avec liberté sans rien compromettre. Mais Pascal ! Il n'est justement pas possible de traiter ce grand génie avec plus de justice que ne fait M. Brémond. L'analyse de la fameuse « nuit », la critique de son *expérience* de la grâce par illumination personnelle, sont à ranger parmi les grandes pages de nos psychologues et de nos philosophes. Il s'en dégage fort bien cet élément que le jansénisme a en commun avec le calvinisme, et même le méthodisme wesleyen : savoir une désespérance générale du sort de tous les hommes, mais une espérance totale au salut de l'homme illuminé. L'orthodoxie répugne également à ce pessimisme général et à cet égoïste optimisme ; il lui déplaît même que le mystique favorisé se croie sûr de la grâce ; la tragique expérience de Pascal incline encore à cette hérésie-là ; et aussi sa prière. Mais il reste son apologétique, et la conduite qu'il tint dans ses dernières années, et dont on ne dispute pas si elle fut d'un vrai saint. S'il est des prières plus sûres que les siennes, de plus sublimes, « il n'en est pas de plus contagieuses ». Son *expérience* douteuse et périlleuse, son expérience à la William James, du moins elle ne l'a pas trompé. Le Rédempteur impuissant,

le conquérant incomplet qu'il tremble que ne soit le Christ, à l'exemple des huguenots, du moins il a racheté Pascal. Et sans doute le mystique, en celui-ci, a sauvé le doctrinaire.

La même liberté critique a permis à M. Brémond de traiter d'une façon, je crois, définitive, les problèmes les plus épineux du dix-septième siècle. Il va de soi que sa vigilance littéraire, en s'exerçant sur les textes respectables, mais inégaux, de plusieurs fondateurs ou fondatrices, lui a attiré de pieuses rancunes. Chaque Ordre soustrait volontiers son domaine à la critique, où pourtant règne toute licence, celle qui connaît de l'art... S'occupe-t-elle de psychologie pure, et des limites où la raison se confronte à la folie, la critique est bien plus dangereuse encore. L'affaire des Possédées de Loudun a été traitée cependant par M. Brémond avec la clarté et la sérénité la plus inattaquable. Il n'a pas craint de montrer à quels intérêts temporels obéissaient les exorcistes ordinaires de ce temps-là et par quelle insigne maladresse, prêtres et magistrats, voulant faire servir le Diable à l'apologétique, favorisaient, sans s'en douter, les simulateurs autant que les démoniaques. Aussi tient-il qu'il y eut chez Jeanne des Anges une part notable de vanité et de simulation, celle-ci peut-être involontaire, comme chez le *Sludge* de Robert Browning ; tandis qu'il admet chez le P. Surin, exorciste possédé à son tour, une possession véritable qui n'est pourtant pas exempte de folie et que ses chefs prirent justement pour telle. Ce conflit d'une charité héroïque et d'un organisme déficient, cette aventure d'un grand et pur mystique privé de sa raison pendant vingt années consécutives, cela formait pour des nosographes du genre commun une riche matière, pour un romancier un thème passionnant. Le plus fort est de l'avoir traité en historien respectueux, en croyant et en sage. Il ne fallait pas moins de prudence pour ressusciter cette sainte extraordinaire que fut Louise du Néant, bonne pour tenter les biographes de Lydwine de Schiedam. Fille d'alcoolique, dégénérée elle-même, encline à la névrose, à la folie, elle prit pour mortification de rester, guérie, parmi les folles, et de se torturer par cent artifices les plus affreux, même les plus sordides. Ceci à part, elle brilla par une humilité et une bonne humeur inexprimables ; et son garant n'est autre que le P. Guilloré, le directeur le plus méfiant que pût rencontrer une mystique : elle ne fut plus qu'une pieuse hospitalière,

thaumaturge sans l'avouer, et vénérée à contre-cœur. *Triomphe de la pauvreté ou des humiliations*, voilà le titre qu'on donna à la biographie de cette pieuse Angevine. Je ne sais s'il ne faudrait pas ajouter, à l'égard de ce qui nous occupe, *Triomphe de la raison et de la règle.*

L'héroïcité et l'orthodoxie de certains mérites se mesurent en effet, d'ordinaire, à l'orgueil qu'ils ont déterminé. Rien de plus tragique et de plus beau que de voir dans ce siècle, si riche pour l'hagiographie comme pour l'histoire nationale, des disciplines si inflexibles ajustées à des forces si mystérieuses. Que le cadre où se meut la pitié fût l'aimable décor fleuri de l'humanisme dévot, ou que le mysticisme le plus aventureux fût codifié et surveillé par l'Oratoire et les Jésuites, partout l'on surprend l'accord merveilleux des deux puissances contraires, et dont la stérilité est d'agir isolément. Jamais dans l'histoire de la France, à l'apogée de son génie, l'on ne trouve sans contrepoids l'acceptation mondaine ou le renoncement transcendant. Ni l'art ni la piété ne vivent en guerre ou ignorance mutuelle ; non plus l'intellect et le cœur ; non plus les servitudes humaines et les soins du salut. Il y eut là réalisés une harmonie et un équilibre uniques, dont M. Brémond n'a pu expliquer toute la genèse ; car il eût fallu remonter aux origines mêmes, soulever les deux questions, ici conjointes, de l'apostolicité catholique et de la constitution de l'esprit humain sous sa forme supérieure. De même, il n'a pu jusqu'ici qu'en faire présager la décadence, laquelle coïncide avec bien d'autres ; et peut-être, de façon plus générale, avec un fléchissement de l'esprit. Cela suffirait à persuader que cette décadence ne saurait être irrémédiable.

André Thérive.

La Reine évanouie

I

Le valet de chambre entra dans le salon et demanda à Edmée Thibernes s'il fallait, pour servir le déjeuner, attendre le retour de Monsieur.

— Quelle heure est-il?

— Il est une heure passée, répondit le domestique, et Virginie dit que les pommes de terre ne pourront pas attendre plus longtemps.

Edmée Thibernes n'hésita pas :

— Tant pis, Julien, les pommes de terre seront brûlées ; mais il faut attendre... Vous savez que Monsieur n'aime pas déjeuner seul.

Le domestique se dirigea vers la porte. Son dos hostile semblait dire : « Ah ! tout ce que Monsieur n'aime pas ! » Julien était mécontent ; il ne tenait pas à le dissimuler. Edmée, qui préférait que ses serviteurs ne fussent point des ennemis, mais qui redoutait la mauvaise humeur de son mari, ajouta d'un ton faussement négligent, tandis que le domestique s'éloignait :

— Monsieur part jeudi pour huit jours...

Le dos de Julien ne marqua pas plus de bienveillance. Edmée ajouta cependant qu'il fallait qu'Irma déjeunât sans tarder, afin que les enfants pussent partir pour le Bois à l'heure habituelle.

En entendant cet ordre, Julien se retourna et voulut bien avouer, avec la modestie agressive des bons serviteurs, qu'Irma était à table

depuis plus d'un quart d'heure. Mais il ne se retint pas de remarquer que, pour peu que Monsieur tardât encore, il était inutile de « faire manger » Irma plus tôt, car Monsieur, au dessert, appellerait certainement Mlle Lucienne et M. André. Madame, d'ailleurs, le savait bien.

Julien disparut, fort satisfait d'avoir suggéré à sa patronne la possibilité d'un certain nombre de petits embêtements, qu'on démesurerait à l'office, non, au surplus, tout à fait à tort, car on y savait que Madame se piquait d'avoir une maison « bien tenue ». Or, plus une maison est « bien tenue », plus les embêtements y prennent d'importance.

Edmée, restée seule dans le salon, s'en fut à l'une des fenêtres et regarda dehors. Geste machinal, mais qui occupait son attente et son désœuvrement. Du quatrième étage de la maison où demeuraient, avenue Victor-Hugo, M. et Mme René Thibernes, on ne pouvait voir, à moins de gagner le balcon, le trottoir qui longeait cette maison. Edmée regarda donc devant elle les hautes branches des arbres. La plupart étaient déjà dénudés. Quelques rares feuilles tremblaient encore au bout des rameaux, prêtes à mourir avec octobre finissant. Mais un pâle soleil brillait vaguement dans le ciel laiteux. Edmée se dit que les enfants, dehors, auraient beau temps ; cette remarque heureuse donna un peu moins d'importance aux soucis ménagers que Mme Thibernes refusait rarement d'accueillir. Néanmoins, si le retard de son mari devait se prolonger, l'état peu comestible du déjeuner augmenterait le mécontentement que René éprouvait toujours lorsqu'il n'était pas exact. Dans ces circonstances-là, la difficulté, pour Edmée, était qu'une chose insignifiante ne déclanchât pas une de ces scènes sans durée, mais fâcheuses, qui lui gâtaient tout le plaisir qu'elle éprouvait à voir rapidement son mari, avant que celui-ci, après un café vite avalé, ne repartît pour son bureau.

Edmée Thibernes, dans la vie quotidienne, sacrifiait sans y songer mille petits agréments personnels au bien-être de son mari. Thibernes, qui travaillait beaucoup, et qui donnait beaucoup d'importance, chez lui et dehors, à son travail, ne cherchait guère à dominer son irritabilité, sa brusquerie. Ces défauts n'étaient pas graves, mais toujours prêts à surgir. Le jeu conjugal d'Edmée consistait à atténuer, parfois à supprimer tout ce qui pouvait donner aux défauts de René l'occasion de se manifester. Comme elle était sage et d'humeur égale, elle y parvenait souvent. Cette occupation lui paraissait la plus naturelle du monde, et quand, de toute une journée, René Thibernes n'avait pas une seule fois haussé la voix,

ou frappé une porte, ou claqué des doigts, Edmée estimait sérieusement que cette journée avait été bonne.

Mais la porte d'entrée, dans l'antichambre, retentit avec violence, et l'on entendit la voix sonore du maître de la maison appeler impérieusement Julien. Celui-ci, exprès, tarda à paraître. René Thibernes entra dans le salon en affirmant que les domestiques d'aujourd'hui ne valaient pas la corde pour les pendre. Julien arriva sur ces entrefaites, affectant de mâcher une bouchée de nourriture pour bien montrer à Monsieur qu'à l'office on déjeunait déjà.

Thibernes, trop naturellement raisonnable pour ne pas savoir que les débats entre maîtres et serviteurs tournent le plus souvent à la confusion des premiers, baissa le ton, mais ce fut sans aménité qu'il demanda au valet de chambre, si, dans la matinée, un certain M. Collins n'avait pas téléphoné.

Julien répondit que la sonnerie du téléphone avait en effet retenti deux fois avant midi, mais que, l'une et l'autre fois, lorsqu'il avait voulu répondre, le concierge avait déjà donné la communication à un autre locataire. Puis il ajouta « Madame est servie » et ouvrit la porte vitrée qui séparait la salle à manger du salon.

En gagnant cette salle à manger, Thibernes jura une fois de plus qu'il s'abonnerait assurément avant la fin de l'année au téléphone, car dépendre du téléphone de l'immeuble dans une maison où logent quinze locataires procurait plus d'ennuis que de services ; et il raconta l'histoire d'un rendez-vous qu'il avait pris la veille avec ce Collins, banquier anglais, rendez-vous auquel Collins ne s'était pas trouvé, de sorte que toute la matinée de Thibernes avait été complètement « chamboulée ».

La jeune Mme Thibernes, avec un art de dérivation qui n'avait plus de secrets pour elle, s'intéressa beaucoup à ce récit ; elle demanda si ce Collins était l'homme de la fameuse « affaire de Liverpool ». Edmée ne comprenait pas grand'chose à cette affaire qui, dans peu de jours, obligerait Thibernes à quitter Paris pour une semaine ; mais elle savait qu'en offrant à René l'occasion de parler de « l'affaire de Liverpool », elle avait quelque chance de distraire son mari du repas, lequel était, hélas ! fâcheusement brûlé.

L'affaire de Liverpool ne produisit qu'à demi son effet, car, après avoir dit : « Si notre banque peut émettre en France de nouvelles actions de la Star Consolidaded, cela sera un énorme succès personnel pour votre mari », Thibernes ajouta presque aussitôt, en prenant un ton ironique qui inquiétait davantage Edmée qu'une protestation déclarée :

— Ces pommes de terre sont délicieuses !... Comment, vous n'en reprenez pas?

Les beaux yeux gris de Mme Thibernes se voilèrent une seconde ; elle jeta à son mari un regard suppliant et dit lâchement :

— Ce sont des pommes de terre duchesse, celles que vous aimez... Virginie les réussit généralement...

Mais Thibernes l'interrompit avec un rire qu'on appelait, dans la famille, son rire « grand seigneur » :

— Comment voulez-vous, Edmée, que ces pommes de terre duchesse soient bonnes? Voici près d'une heure qu'elles nous attendent !.... D'ailleurs, cela n'a aucune importance... quand une journée a mal commencé, il est rare qu'elle finisse bien.

Et pour montrer à sa femme combien il lui en voulait peu de tous ces ennuis, il lui fit un compliment :

— Votre coiffure est bien jolie aujourd'hui, Edmée.

Pourtant cette coiffure « comme il faut » et banale n'était guère dans le caractère et le style qui eussent convenu au visage qu'elle couronnait. Mme René Thibernes « suivait la mode » sans exagération et sans ostentation. Elle était élégante avec docilité, telle qu'il fallait l'être dans son monde de banquiers, d'agents de change et de notaires. Grande, mince, avec ses longues jambes, son buste court et a tête petite, elle eût aisément pu, dans un autre milieu, donner à sa silhouette une « allure artistique ». Mais elle n'y songeait pas. Les traits de son visage étaient empreints d'une mélancolie douce et distante. Un nez fin et légèrement allongé, une bouche peu charnue, des sourcils au dessin pur et des yeux d'un gris bleuâtre dans lesquels passaient parfois des irisations opalines donnaient à ce visage un caractère de distinction, de grâce à la fois fière et paisible qui faisaient dire autour de Mme René Thibernes qu'elle avait « beaucoup de cachet ». Ses cheveux lustrés et légers, qui étaient très exactement de la couleur des coques de noisettes, auraient pu jouer autour de son front comme une lumière vaporeuse ; mais Edmée avait été élevée par une mère sans fantaisie. Mme Segray avait répété pendant vingt ans à ses filles (Edmée avait deux sœurs): « Tenez-vous droites », et : « Je ne veux pas voir de mèches qui dépassent ». Les mèches de Mme Thibernes ne dépassaient jamais ; sa taille était fine et élancée comme un jet d'eau.

Devant elle, de l'autre côté de la table, René offrait une bonne image de satisfaction et d'équilibre. Un peu plus grand que sa femme, bien bâti, mis avec une grande correction, il parlait d'une voix brève et sûre, sans hésitation. Il disposait d'un vocabulaire suffisamment riche pour se faire comprendre dans la plupart des circons-

tances de la vie, mais toutefois un peu court peut-être pour exprimer des subtilités et des nuances de sentiments. Par bonheur, René Thibernes détestait le sentiment ; lorsqu'il se trouvait devant un acte, une pensée ou une opinion qui s'éloignait du monde positif et solide où il vivait, il écartait cette opinion, cette pensée ou cet acte en prononçant d'une manière péremptoire l'une de ces deux phrases : « Tout cela, c'est de la littérature ! » ou : « Méfiez-vous du romanesque ! » Cet excellent garçon avait le mérite de la franchise, une franchise un peu simple, trop spontanée pour dissimuler toujours un fond de vanité égoïste : la vanité de l'homme d'affaires qui réussit et qui gagne de l'argent.

Au dessert, comme Julien l'avait prévu, René Thibernes demanda qu'on fît venir les enfants. Edmée essaya de dire que ceux-ci étaient déjà prêts à sortir. René répliqua qu'il n'avait pas vu son fils et sa fille le matin, avant de quitter la maison, qu'il ne les verrait pas ce soir puisque Thibernes et sa femme dînaient dehors, et il ajouta :

— Il est naturel et convenable que ces petits viennent embrasser leur père.

La jeune Lucienne et le jeune André furent donc introduits, vêtus pour la promenade. La petite fille, laquelle était l'aînée, tenait par la main son frère, âgé de deux ans. C'étaient deux enfants bien élevés et bien portants que leur père, qu'ils voyaient vite et peu, impressionnait toujours. Thibernes leur offrit à chacun un biscuit, leur fit promettre d'être sages et leur recommanda de ne pas jouer, au Bois, avec n'importe qui.

Lucienne, dont le visage calme et pur rappelait le visage de sa mère, annonça gravement qu'elle jouerait avec Christiane. Et comme Quévilly, le père de cette Christiane, était le directeur d'une grosse maison de crédit, René Thibernes approuva :

— Très bien, joue avec Christiane Quévilly. C'est tout à fait une amie pour toi.

Les enfants partirent ; leur mère quitta la table et les accompagna dans l'antichambre, tandis que Thibernes allait au salon. Là, il alluma un cigare et se préparait à se verser une tasse de café lorsqu'il se souvint que sa femme aimait à lui verser ce café elle-même. Il reposa la cafetière sur le plateau et se sut gré d'avoir songé à ne pas priver Edmée de ce plaisir ; mais lorsque Edmée rentra, au lieu de s'occuper du café marital, elle alla à la fenêtre, l'ouvrit et gagna le balcon pour guetter ses enfants. René, non sans avoir eu, pour lui seul, un sourire ironique, reprit la cafetière, versa son café et vint rejoindre sa femme. Celle-ci se retourna, vit la tasse aux mains de son mari et s'écria :

— Oh ! j'ai oublié votre café !

Pour se faire pardonner, elle embrassa Thibernes et lui dit tendrement :

— Embrassez-moi aussi, mon chéri !

René essuya soigneusement ses moustaches, qu'il portait fort courtes, et donna de tout son cœur, à sa compagne, le baiser que celle-ci demandait.

La belle journée d'automne rendait René content. Il souriait maintenant d'une manière qui ravissait sa femme. Ils quittèrent tous deux le balcon. Thibernes regarda sa montre et annonça qu'il lui fallait repartir :

— Par ce beau temps, dit-il, j'espère que vous n'allez pas descendre dans Paris et faire d'interminables courses. Vous devriez passer chez Jeanine et aller au golf de Saint-Cloud, toutes les deux...

Mais Edmée assura que cela n'était point possible ; au surplus Jeanine ne serait certainement plus libre. Quant à elle, elle devait essayer une robe rue Saint-Honoré, faire quelques achats au Louvre, et retrouver ensuite sa mère, dans un thé, de ce côté-là.

A ce moment, Collins téléphona. Il était désolé d'un contre-temps dont il s'excusa. La conversation dura quelques instants ; lorsqu'elle eut pris fin, René Thibernes expliqua à sa femme que Collins proposait d'avancer un peu leur départ pour l'Angleterre :

— Si je m'en vais lundi au lieu de jeudi, je serai de retour trois jours plus tôt...

— Oui, mais il y a, mardi, ce dîner chez les Versier, que nous avons accepté.

— Vous pouvez très bien aller chez les Versier sans moi... Ou alors, si cela vous déplaît, envoyez-leur un pneu. Versier, qui bouge tout le temps, nous excusera certainement... Allons ! je file, il faut que je sois dans un quart d'heure rue Laffitte... Je saute dans un taxi. Je serai rentré à sept heures. Bien qu'on dîne peu exactement chez votre sœur Aulagnier, je tiens, en arrivant à l'heure, à montrer ce que je pense de leur vie désordonnée.

Restée seule, Edmée songea soudain : « Si je disais ce soir à René que j'ai envie d'aller avec lui en Angleterre?... » Mais il fallait laisser les enfants derrière soi, et cette Irma était si bête ! Et puis la perspective d'être tranquille avec Lucienne et André, sans soucis de maison, lui sembla vite engageante. Cependant Edmée aimait son mari : elle était heureuse près de lui ; mais elle serait heureuse aussi de n'avoir plus, pendant huit jours, à prévenir les petites difficultés

d'intérieur qui étaient une menace quotidienne, lorsque son mari était là.

Elle resterait donc ; toutefois elle n'irait pas, sans son mari, mardi, chez les Versier. Elle s'assit à son bureau et commença d'écrire sa lettre d'excuse, lorsque la sonnette électrique retentit à l'entrée.

Edmée songea: « C'est maman » ; car Mme Segray, qui demeurait avenue d'Eylau, venait parfois après le déjeuner prendre sa fille à l'improviste. Edmée alla au balcon. L'auto de Mme Segray n'était pas devant la maison. Peu après, Julien apporta une carte sur laquelle Mme Thibernes lut ce nom : « Mme veuve François Maréchal. »

Ce nom banal ne lui dit rien. La carte, peu élégante, avec cette mention de « veuve », la déroutait au lieu de la renseigner. Elle dit au valet de chambre :

— Je ne connais pas cette dame. Vous a-t-elle dit pourquoi elle venait?

Non, cette dame n'avait rien dit, mais lui, Julien, avait dit à la visiteuse qu'il ne savait pas si Madame était visible. Il ajouta :

— Si je me permets de l'indiquer à Madame, je crois que cette personne doit vouloir parler à Madame pour une œuvre ou, et il prit un air détaché, pour demander des renseignements sur une cuisinière ou sur une femme de chambre.

Julien était depuis trop longtemps dans la maison pour penser qu'on pût venir prendre, ici, des renseignements sur un valet de pied.

— C'est bien, dit Edmée, faites entrer...

II

Digne et correcte dans ses modestes vêtements noirs, une dame aux cheveux à peine grisonnants, encore belle, mais au visage comme usé et éraillé par la vie, pénétra dans le salon. Elle était intimidée, troublée ; elle s'appliquait à le cacher. Edmée la pria de s'asseoir et lui demanda le but de sa visite.

Mme Maréchal se tut quelques secondes. Elle serrait nerveusement dans ses mains gantées un sac d'où dépassait un mouchoir bordé de noir. Edmée songeait vaguement qu'elle avait déjà vu quelque part un visage pareil ; le regard de ces yeux sombres et brillants ne lui était point, peut-être, inconnu. Elle allait dire : « Ne nous sommes nous pas déjà rencontrées? » Elle fut prévenue par Mme Maréchal :

— Je suis, madame, une vieille amie de votre grand'tante Orland-Dalluel. Vous ne me connaissez pas ; mais j'ai bien souvent

entendu parler de vous par ma pauvre Louise, et surtout par mon fils Alain... Mon fils a été votre danseur, lorsque mon amie était encore de ce monde et qu'on dansait tant, chez elle, dans sa villa de Neuilly.

Le visage d'Edmée, d'abord fermé et circonspect, prit une expression rassurée. La vieille tante Orland-Dalluel! une délicieuse folle, peinte, repeinte, toute réparée, qui vivait à Neuilly, dans une propriété où elle élevait vingt races de lapins. Elle donnait là des matinées bizarres, mais si amusantes! L'on y voyait, au goût de Mme Segray, « des gens impossibles »; Edmée s'en souvenait bien. Mais elle ne parvenait pas à préciser dans sa mémoire l'aspect d'Alain Maréchal. Il était perdu dans la vague troupe des danseurs qu'on voyait chez cette tante, et que, depuis son mariage, Edmée n'avait plus jamais rencontrés.

L'expression confiante d'Edmée soulagea Mme Maréchal. Elle prit de l'assurance et poursuivit :

— Je vous parle d'un temps qui commence déjà à être lointain pour vous, madame, malgré votre jeunesse. Vous étiez la cadette des trois demoiselles Segray... Mais votre grande bonté était déjà célèbre...

Ce compliment un peu direct et un peu gros, maladroitement asséné par Mme Maréchal, donna de l'ombrage à la jeune femme. Elle pensa : « Cette dame si triste a eu des revers de fortune, et elle vient me demander de l'argent... » Elle dit assez froidement :

— Vous avez raison, madame, tout ceci est déjà lointain...

Cette froideur soudaine fit que Mme Maréchal se tut. Edmée, pour rompre le silence, dit sans curiosité :

— Monsieur votre fils se porte bien?

A cette question, posée avec une courtoisie qui cachait peu la plus complète indifférence, Edmée Thibernes vit non sans effroi les traits de Mme Maréchal se décomposer. Son visage devint blême, puis cramoisi. Mme Maréchal leva les bras, agita les lèvres pour parler. Elle fit toute une mimique imposée par des nerfs qu'elle ne dominait plus. Edmée commença de craindre que cette « tapeuse » ne fût une folle. Elle se leva, songeant à s'approcher de la sonnette. Mais, à peine fut-elle debout, Mme Maréchal eut de grands sanglots. Entre ces sanglots, Edmée l'entendait dire :

— Pardonnez-moi, madame... Jamais je n'aurais dû venir! Jamais je n'aurais pensé que cela serait si difficile!... Il faut avoir pitié de moi...

Comme l'avait dit Mme Maréchal, la réputation de bonté d'Edmée était célèbre; elle était aussi justifiée. La vue de cette vieille

dame qui pleurait comme une enfant désarmée, inspirait à Edmée un besoin physique, instinctif de rassurer, de consoler. Mais que pouvait-elle dire à une femme qu'elle voyait pour la première fois et dont elle ne savait rien?

A la fois apitoyée et ennuyée, mais point du tout intriguée, car Edmée Thibernes n'était pas curieuse, elle ne sut que répéter :

— Je vous en prie, madame... Ne parlez pas... reprenez votre calme... Attendez... Attendez...

Mais Mme Maréchal voulait parler ; elle s'excusait d'une scène impardonnable :

— Quand vous saurez pourquoi je suis venue, je suis certaine que vous trouverez que je ne pouvais pas ne pas venir... et vous me comprendrez, vous me pardonnerez...

Un grand effort de volonté lui permit de dominer ses larmes :

— Je vais essayer de vous avouer le but étrange, inattendu de ma visite... Mais, madame, je vous en prie, soyez assez bonne pour ne pas m'interrompre... Ne me défendez pas de continuer, quoi que vous entendiez. Souvenez-vous que c'est une mère qui vous parle... Songez que vous ne savez pas ce que vous serez obligée de faire, plus tard, quand vos enfants seront grands...

Edmée ne promit rien ; elle fit signe à Mme Maréchal qu'elle était prête à l'entendre.

— Je n'ai pas pu retenir mes larmes, tout à l'heure, madame, lorsque vous m'avez demandé si mon fils se portait bien. Alain est condamné depuis plus d'un an par le médecin !... Il est phtisique, comme l'était mon mari, comme l'était mon autre enfant que j'ai perdu... Je vous jure que je n'ai plus que lui au monde !... Pour lui, qui peut-être sera mort bientôt, je suis capable de tout. Lorsque vous vous êtes mariée, il y a six ans, Alain était déjà malade ; mais c'est seulement l'année suivante qu'il a commencé de se soigner... Nous sommes allés ensemble en Suisse, puis chez nous, dans le Midi... Tant qu'il avait l'espoir de guérir, il se laissait faire ; mais il a deviné, il a su qu'il ne guérirait pas. J'ai dû céder alors et revenir à Paris avec lui... Il est ici depuis deux mois, selon son vœu, mais il est chaque jour plus faible... Ah ! madame ! songez que je ne l'ai pas quitté depuis des années, que chaque heure, chaque minute, je suis près de lui... Vingt fois j'ai décidé, avant aujourd'hui, de venir vous trouver ; mais je n'osais pas, je n'avais pas la force. Pourtant, si mon fils meurt demain ! Ah ! s'il meurt demain !...

Mme Maréchal s'interrompit de nouveau. Edmée Thibernes ressentait un insupportable malaise. Elle ne comprenait pas pourquoi cette femme venait lui raconter ces choses ; cependant, elle craignait

de la questionner. En outre, cette dame en larmes, dans cet appartement où elle était seule avec les domestiques, l'inquiétait par sa possibilité de scandale. Jamais elle ne s'était trouvée dans une situation pareille. Elle aurait voulu inventer un moyen d'arrêter cette situation sur-le-champ.

Mais la compassion l'emporta .

— Madame, je vous l'avoue, je ne vous comprends pas...

La pauvre Mme Maréchal eut malgré elle et malgré tout un sourire résigné ; son débit devint saccadé, palpitant :

— Ah ! si vous pouviez me deviner !... Si je n'avais pas à vous dire ce que vous ne pouvez évidemment pas supposer... C'est une folie de malade ! Mon fils est la victime d'une idée fixe... Mais rassurez-vous, madame, cette idée n'a rien d'insultant pour vous... Pas une femme ne serait fière, touchée d'être placée si haut par un enfant qui vous a donné sa vie, par un enfant dont l'amour...

Edmée, à ces mots, se leva, dressée malgré elle. Puis elle rougit violemment. Mme Maréchal, restée assise, saisit des deux mains une main d'Edmée, qui essaya de dégager cette main. Il y eut un moment une sorte de lutte entre les deux femmes, tandis que l'une disait à l'autre :

— Écoutez-moi. Vous devez m'écouter avant de vous révolter, avant de vous séparer de moi !... Si l'amour que mon fils a pour vous n'était pas le plus pur, le plus noble et le plus beau des amours terrestres, croyez-vous que je serais ici à vous supplier?... Croyez-vous que je me serais enhardie à accomplir cette démarche que vous trouvez inconcevable?... Elle serait inconcevable, en effet, s'il ne s'agissait pas d'un mourant ; mais mon enfant ne doit pas mourir sans avoir obtenu cette seconde de joie, de surhumaine joie....

Le besoin de convaincre rendait à Mme Maréchal son assurance, sa volonté. Edmée pensait : « Je devrais l'interrompre, la mettre dehors. » Mais elle ne disait rien.

— Alain vous a vue peut-être dix fois pendant un hiver, au bal, il y a sept ans, lorsque vous étiez une jeune fille de dix-huit ans. Il en avait seize ; et s'il vous a aussitôt aimée, il n'a pas songé une minute à vous l'avouer jamais. L'été est venu. Pendant cet été-là, vous vous êtes fiancée, mariée... Bien portant comme un autre, Alain vous aurait probablement oubliée ; mais mon pauvre malade a fait de vous, dans sa solitude, dans sa fièvre, une créature irréelle, plus belle qu'une créature vivante... Il vous appelle « Sa Reine »... Il vous a donné tous ses rêves, ses rêves qui sont toute sa vie !... Un amour pareil n'a rien de coupable, rien d'offensant : il est tellement perdu dans l'idéal !... Vous êtes aimée comme une sainte, madame,

comme une madone !... C'est moi qui ai surpris l'amour insensé mais insurmontable de mon fils pour vous. Une mère seule pouvait trahir ce secret-là !... Il ne sait pas que je suis ici ; il ne doit pas le savoir jamais. Mais, madame, moi, je pouvais, je devais venir à vous !...

Edmée fit un geste, ne trouvant pas de mots pour répondre. Mme Maréchal la prévint :

— Non, à votre tour, ne me dites rien ! Vous êtes choquée, révoltée peut-être... Vous êtes mariée, vous êtes une épouse irréprochable et une mère heureuse, et moi, je viens vous parler de l'amour que quelqu'un d'autre a pour vous !... Oui, toutes les apparences vous donnent le droit de ne pas m'entendre... Dans un cas normal, une pareille chose serait monstrueuse, impossible... Je ne vous demande pas de sauver mon enfant... Il est perdu !... Il est perdu, vous dis-je !

Mme Maréchal répétait ces mots affreux avec une ténacité terrible, implacable : sa voix avait un accent de vérité qui faisait frissonner malgré elle Edmée, saisie comme quelqu'un que l'on plonge dans l'eau glacée par un jour d'été. Jamais, depuis qu'elle était au monde, elle n'avait vu à nu un sentiment comparable à celui qui se manifestait devant elle. A vrai dire, cet amour d'un mourant, elle ne le réalisait pas ; un pareil sentiment lui paraissait absurde et invraisemblable. L'idée qu'elle avait vaguement connu, jadis, cet Alain Maréchal n'agissait pas sur elle ; ce qui la frappait, c'était le spectacle de cette mère qui parlait de son fils pour dire, d'une voix et d'un ton tragiques : « Il est perdu, il est perdu !... »

Mme Maréchal reprit, presque à mi-voix, haletante, pressée de convaincre :

— Croyez-vous possible qu'une mère dise de son fils qu'il va mourir, si elle n'en est pas persuadée? Je vous le répète : mon mari, mon autre garçon sont morts de cette maladie-là, de la même manière... Alain non plus, je ne pourrai pas le sauver !... Jamais je ne l'ai quitté. S'il m'appelle on doit lui dire que je me repose ; mais je ne me repose jamais beaucoup près de lui, il le sait !

Mme Maréchal se leva :

— Il va donc falloir que je vous quitte... Je voudrais vous parler longtemps encore, pour vous convaincre, pour vous décider...

Edmée eut un mouvement qui pouvait signifier l'impatience, le désir d'en finir :

— Me décider à quoi, madame?... Enfin, de quoi s'agit-il?

Elle regarda Mme Maréchal bien en face, la bravant, presque comme une ennemie.

La mère d'Alain soutint ce regard. Elle répondit bravement à celle que son fils aimait :

— Je vous demande de venir, une fois, jusqu'au chevet d'Alain, tant qu'il sera de ce monde... Ah ! réfléchissez : je vous demande un devoir de charité élémentaire... Vous ne pouvez pas me le refuser.

Brusquement la voix fléchit, et, avec une tendresse irrépressible, la pauvre femme s'écria :

— Si vous saviez ce que j'éprouve à vous connaître enfin, moi à qui mon enfant vous préfère peut-être !...

Edmée crispa les poings. Elle était profondément remuée. Mais, en même temps, elle aurait voulu donner des coups à cette perturbatrice implacable. Elle dit deux fois, désarmée, divisée :

— Madame... Madame...

Elle avait envie d'ajouter : « Je ne viendrai certainement pas. Je ne viendrai jamais ! » Mais elle n'osait point.

Mme Maréchal se dirigeait vers la porte.

— Je m'en vais. Ne me répondez rien. En ce moment, si vous me répondiez, vous me diriez non ; et vous n'avez pas le droit humainement de me dire non. Je demeure 26, quai du Louvre, près du Pont-Neuf... Je ne viendrai plus vous voir. Je ne crois pas que je reviendrai. Mais je ne sors jamais... Vous me trouverez quand vous voudrez... Je vous attends. Mon fils, lui, ne vous attend pas, mais il vit tellement avec vous que votre présence ne peut pas lui faire plus de mal que sa chimère... Je suis sûre que vous viendrez... Ah ! vous ne pouvez pas ne pas venir ! Ne tardez pas trop, je vous en supplie !... Vous devez venir maintenant, madame, pour votre paix future...

Mme Maréchal avait ouvert la porte du salon qui donnait sur l'antichambre ; puis elle ouvrit celle de l'antichambre qui donnait sur le palier. Edmée Thibernes la suivit machinalement. Machinalement elle prit la main qu'on lui tendait. Avant de partir, Mme Maréchal dit encore, d'une voix triste et pénétrante :

— Ah ! madame, je souhaite que vous n'ayez rien de plus difficile, de plus dur à faire dans votre vie que ce que je suis venue vous demander de faire...

Elle commença de descendre l'escalier ; elle répéta :

— 26, quai du Louvre... L'adresse est au crayon, au dos de la carte... Mais vous ne l'oublierez pas...

Elle descendit encore quelques marches. Elle se retourna. Ses yeux rougis par les larmes eurent un regard interrogatif, à la fois plaintif et pressant :

— Vous ne me dites rien? murmura-t-elle.

Edmée secoua la tête, farouche, rétive :

— Ah! je vous en prie... Non, je ne dirai rien!

Puis elle cessa de remuer la tête, elle pencha le front, et, regardant par terre, elle ajouta très vite, tout à fait malgré elle :

— Je vous demande pardon...

III

Seule, elle céda d'abord à un sentiment de colère. Colère sans noblesse, bien impuissante, mais qu'un instinct de réaction lui imposait. Ses préjugés d'éducation, de milieu furent un instant plus forts que son cœur, que sa raison. Puérilement, presque sottement, elle s'attacha à trouver la démarche de « cette dame » incorrecte, inconcevable. Elle se dit vainement : « Ah ! si j'avais pu prévoir cela, je ne l'aurais certainement pas reçue ! »

Ce mouvement égoïste ne se dissipa pas tout de suite. Edmée vivait engourdie dans un paisible bonheur. Jusqu'à présent l'existence lui avait épargné toute surprise, tout accident. Sans grande volonté, sans grande personnalité, nullement encline aux coups de tête, aux imprudences, elle était docile aux décisions que l'on prenait, autour d'elle, pour elle. Elle avait adopté depuis son enfance la molle habitude de séparer les actions humaines en deux groupes : « celles qui se font » et « celles qui ne se font pas ». La visite de Mme Maréchal, le but de cette visite lui semblaient indiscutablement faire partie du second groupe. Comment! quelqu'un était venu lui dire, chez elle, qu'un homme l'aimait; on était venu lui demander, lui imposer presque de se rendre chez cet homme, de le voir, de lui parler!... Quelle audace et quelle folie!

Cependant, il y avait en Edmée Thibernes, sous une surface assez épaisse de conventions et de dogmes sociaux, un fond de bonté active. La vue directe d'une souffrance irrécusable agissait sur elle nerveusement. Elle était d'autant plus perméable au spectacle de la douleur d'autrui qu'elle n'avait jamais vécu avec des gens très éprouvés. Elle n'avait perdu ni parents, ni amis. Sa bonté naturelle était toute neuve, riche de toutes ses réserves, mais jamais cette bonté n'avait eu à s'exercer dans des circonstances exceptionnelles. Ce ne fut qu'après avoir songé : « Cette femme trouble ma vie » qu'Edmée abandonna cette pensée pour accepter celle-ci : « Comme cette femme est malheureuse ! » Cette pensée toutefois ne la domina pas du premier coup. Des moments de défense, de méfiance coupaient parfois ses sentiments charitables : « Ce garçon, se disait-elle, n'est peut-être pas du tout aussi malade que le croit, que le dit sa

mère. Si je vais là-bas et si Alain Maréchal, ensuite, guérit, je serai dans une situation agréable !... » Elle alla jusqu'à se dire : « Si cette maladie était une invention ? » Mais son cœur gardait l'écho de la douleur maternelle : non, Mme Maréchal ne pouvait pas mentir ; elle ne mentait pas !...

Une pendule sonna. Il était trois heures. A trois heures et demie, Mme Thibernes devait être chez la couturière. Ponctuelle, elle ne pensa pas une seconde à manquer ce rendez-vous. Elle termina le pneumatique qu'elle était en train d'écrire lorsque Mme Maréchal avait sonné. Puis elle mit rapidement son chapeau, jeta une fourrure sur ses épaules et, après avoir indiqué à la femme de chambre la robe qu'il fallait qu'on lui préparât pour le dîner, après lui avoir dit aussi à quelle heure elle s'habillerait, Edmée sortit.

Au bout de l'avenue, l'Arc de Triomphe apparaissait de biais dans une lumière vaporeuse. Les passants étaient nombreux, rendus contents par ce dernier sursaut de beau temps. Le chauffeur qu'elle héla ne cacha pas sa bonne humeur et fut, avec sa cliente, gentiment jovial. Ballottée dans la voiture, Mme Thibernes éprouva d'abord une sensation de sécurité, de repos. Puis elle dut céder au besoin de prendre, dans le porte-carte où elle l'avait glissée, la carte de Mme Maréchal. Elle lut, derrière cette carte : « 26, quai du Louvre. » Mme Maréchal avait dû griffonner cette adresse en hâte, fébrilement, car l'écriture était toute désordonnée. Edmée connaissait ce quai du Louvre. Elle y allait parfois, au printemps, acheter des « articles de pêche » pour son mari, grand pêcheur de truites... Elle s'imagina montant l'escalier d'une des vieilles maisons qui s'élèvent sur ce quai. Elle se vit sonnant ; la porte s'ouvrait devant elle. Ce serait sans doute Mme Maréchal elle-même qui ouvrirait cette porte... Et, brusquement, Edmée Thibernes, derrière Mme Maréchal, évoqua l'image de son fils Alain.

L'idée qu'un homme qui l'avait à peine vue, et six ans auparavant, pouvait l'aimer, lui parut une idée si absurde qu'elle fut un moment rassurée par cette absurdité même. Elle haussa les épaules.

Edmée s'était mariée très passivement. Des entrevues avaient été soigneusement ménagées par ses parents et par la tante de René Thibernes, orphelin. Lorsqu'un soir, cinq ans auparavant, après le dîner, dans un petit salon où l'on s'était concerté pour les laisser seuls, René, sans grande préparation, avait demandé à Edmée d'être sa femme, celle-ci n'avait pas été surprise et à peine troublée. En effet, le matin de ce jour, Mme Segray, sans ambages, avait dit à Edmée : « Ma fille, tu es demandée en mariage. Il s'agit de M. René Thibernes. Nous avons réfléchi, ton père et moi. Les parents Thi-

bernes étaient des gens parfaitement bien et du même milieu que nous ; l'avenir de leur fils est d'ores et déjà assuré. Il s'agit maintenant que ce garçon te plaise, et tes parents sont sûrs qu'il te plaira... »

Depuis son adolescence, Edmée entendait dire autour d'elle par ses sœurs, par ses cousines, par ses amies : « Oh ! Edmée, elle n'est pas romanesque ! » En effet, jamais Edmée n'avait éprouvé un sentiment qui ne fût pas né directement de la réalité. Les objets de ses grands penchants avaient toujours été assez dérisoires et peu nombreux : il s'agissait d'une institutrice anglaise qui avait facilement dominé son élève, et à laquelle cette élève continuait d'écrire régulièrement sans nullement souffrir, d'ailleurs, de ne plus la voir ; il s'agissait d'une amie de cours, aussi sage et égale d'humeur qu'elle ; il s'agissait d'un gros chien ; d'un petit garçon de jardinier, à la campagne, dont elle était la marraine... Elle écouta donc tranquillement René Thibernes lui demander d'être sa femme. Elle voulut le connaître. L'idée de l'épouser lui parut vite acceptable et naturelle. Trois semaines après, ils étaient fiancés. Elle s'attacha facilement à lui, ne se révoltant contre aucune des lois du mariage, soumise d'abord, puis bientôt conquise physiquement à ces lois... Elle eut vite un premier enfant ; deux ans après, un second. Elle les aima l'un et l'autre immédiatement beaucoup, mais ce fut sans transports, sans ivresse. Elle s'occupa de les nourrir, de les soigner, de les élever de son mieux.

L'amour romanesque, lorsque Edmée avait l'occasion d'en entendre parler, lui paraissait toujours soit inconvenant, soit un peu fol et dangereux. Quoique Edmée fût la cadette, sa seconde sœur, cette Mme Aulagnier chez laquelle elle devait dîner le soir même, s'était mariée après elle. Madeleine Segray s'était fiancée contre le gré de ses parents à un garçon qui, bien que fils de notaire, préférait l'art au notariat. Les parents Segray refusèrent pendant trois ans leur consentement. Mais Émile Aulagnier ayant obtenu le prix de Rome, cette consécration officielle eut raison de leur résistance, et Madeleine, l'année précédente, avait épousé, sans que ses parents en fussent fiers, un graveur en médailles de tout repos.

Chez la couturière, Edmée Thibernes, généralement si stricte, si minutieuse, fut distraite et pressée d'en finir. D'un ton correctement vexé, l'essayeuse lui demanda si elle n'était pas fatiguée ou souffrante. Edmée répondit qu'elle avait la migraine, et trouva que sa robe allait bien. Une fois dehors elle gagna les Tuileries par une petite rue transversale et s'y promena quelque temps nonchalamment ; puis elle eut envie de s'asseoir sur une chaise, pour réfléchir un peu.

Mais elle se souvint vite qu'une femme seule ne s'assied pas sur une chaise dans un jardin public ; et, pour n'avoir pas l'air, flânant ainsi, d'attendre quelqu'un, elle reprit un pas plus rapide. La pensée de Mme Maréchal et du fils Maréchal ne la quittait plus.

Cet Alain Maréchal, elle croyait maintenant s'en souvenir mieux. N'était-ce pas un garçon presque maladivement timide, auquel sa beauté et sa grâce natives valaient l'attention de quelques jeunes filles délurées? N'était-ce pas de lui que Madeleine s'était un moment toquée? Puis Edmée se demanda : « Ai-je soupçonné une seconde, à cette époque, que ce garçon pouvait m'aimer? » Certes non ! Elle avait dansé avec lui comme avec bien d'autres jeunes gens et ne voyant, dans un bal, pas autre chose qu'une occupation mondaine de la même espèce qu'une partie de tennis, qu'une conférence ou qu'une garden-party.

Avant d'avoir reçu cette fâcheuse visite, Edmée Thibernes eût été incapable de dire comment Alain Maréchal était fait. Mais la vue de Mme Maréchal avait réveillé de légers souvenirs endormis. Maintenant, Edmée croyait revoir le fils, grâce à sa ressemblance avec la mère. Une seconde, deux yeux noirs, brillants comme des gouttes de café, s'imposèrent à elle ; et, sans qu'elle s'en rendît compte, elle pressa le pas.

Elle ne pensait plus du tout, en marchant, qu'il lui faudrait prendre une décision. La perspective d'aller ou de ne pas aller quai du Louvre, pour l'instant, ne s'ouvrait point devant elle. Cette aventure lui paraissait tellement invraisemblable qu'il lui arrivait à tout moment de ne point croire à sa réalité. Tout cela était agencé comme ces histoires bizarres, à la fois pathétiques et burlesques, qui s'imposent à vous dans le sommeil. Mais ce qu'elle ne pouvait décidément pas chasser, c'était l'impression amère et brûlante laissée par les accents d'une mère qui supplie pour son fils mourant. Edmée se disait aussi : « Elle a déjà perdu son mari et un autre enfant ! »

Lorsqu'elle sortit du magasin du Louvre, après y avoir fait quelques achats en se laissant guider dans son choix, ce qui ne lui arrivait jamais, par le vendeur, Edmée Thibernes gagna, dans la rue de l'Échelle, le « thé » où elle avait rendez-vous avec sa mère. Mme Segray attendait sa fille depuis un bon quart d'heure. Elle ne le lui cacha pas.

Mme Segray était digne et importante. Sérieusement et confortablement vêtue, elle « faisait cossu ». Cette grosse dame, la meilleure personne du monde, avait le défaut d'attacher une importance exagérée, dans la vie, à tout ce qui rend cette vie monotone, ennuyeuse et convenue. Edmée qui, de ses trois filles, était la plus

habile à la manier, mit son retard sur le compte du départ de son mari. Elle annonça à sa mère que René, au lieu de partir jeudi, partirait dès lundi. Mme Segray s'écria d'abord sur un ton de vive compassion :

— Ma pauvre petite, tu vas être abandonnée toute une semaine !...

Mais elle ajouta aussitôt, laissant filer cette compassion comme un poisson qu'elle aurait tenu une seconde dans la main :

— Tu vas pouvoir faire des rangements, pendant ce temps-là !...

Ce qui fut dit d'un air gourmand. Ainsi Mme Segray coupait-elle habituellement une effusion de sentiments assez sommaire par une remarque d'ordre pratique à laquelle elle se tenait, ayant trouvé là son équilibre et sa sécurité.

Pendant que sa mère parlait, Edmée se demandait : « Vais-je raconter à maman la visite de Mme Maréchal? » Mais elle envisagea si clairement, et sur-le-champ, l'incompréhension, la stupeur, puis la colère d'une personne si fortement attachée depuis plus de soixante ans aux convenances, qu'elle décida vite de se taire. Au surplus, s'agissait-il de demander un conseil? Elle savait d'avance que Mme Segray n'hésiterait pas une seconde à dire qu'il fallait sans rémission fermer sa porte « à une folle de cette espèce ». Et Edmée sentit assez nettement qu'il lui serait désagréable d'entendre mal parler de Mme Maréchal.

Elle s'appliqua à ne pas laisser deviner à sa mère qu'elle était préoccupée. Elle parla posément de ses courses, de ses essayages, de ses achats. Mme Segray, qui avait toujours sur elle, dans un sac de chagrin noir presque aussi important qu'un sac de manucure, des catalogues, des listes d'adresses et des calepins qui composaient de vrais petits bottins, ouvrit ce sac et confia triomphalement à sa fille qu'elle venait de découvrir, près de l'église Notre-Dame-des-Victoires, une brodeuse qui faisait des broderies admirables à des prix dérisoires. Elle montra deux ou trois échantillons de ces broderies à Edmée, qui consentit immédiatement à les trouver de la plus grande beauté.

Ce fut en maniant ces chiffons que Mme Thibernes remarqua, dépitée comme une petite fille, qu'elle possédait dorénavant un secret. Jusqu'à présent elle n'avait jamais rien eu à cacher à personne, sinon quelque projet ou quelque combinaison d'ordre matériel et tout passager : une affaire de son mari, la petite filouterie d'une femme de chambre, ou le premier mensonge de sa fille. Maintenant, elle savait qu'il existait, sur cette terre, un homme qui l'aimait, un homme malheureux et mourant près d'une mère malheureuse ; elle savait que cette mère attendait d'elle une action qui,

malgré son apparence charitable, était à ses yeux une action défendue. Et elle était assise à côté de sa mère à elle, lui dissimulant pour la première fois des pensées qui, elles aussi, pour la première fois, s'imposaient en même temps à son cœur et à sa raison.

Edmée eut à cette découverte un mouvement de lassitude physique. Son incertitude, son désarroi lui causèrent dans les membres et dans les nerfs une brusque fatigue. Elle se souvint d'avoir éprouvé un étourdissement douloureux de cette nature, après un accident d'automobile d'où elle était sortie sans la moindre blessure, mais meurtrie intérieurement et comme rompue.

En constatant cet état, Edmée fut de nouveau prise d'un accès de colère. Mais elle était trop raisonnable pour ne pas remarquer qu'une pareille colère était tout à fait impuissante et inutile, et, sous un prétexte qui était un nouveau mensonge, elle quitta sa mère, dans l'intention de rentrer chez elle pour s'y reposer.

Elle n'était pourtant pas mécontente d'aller dîner chez sa sœur. Certes l'idée de confier quoi que ce soit à Madeleine Aulagnier ne l'effleura pas une minute. Mais Madeleine avait connu cet Alain Maréchal ; peut-être Edmée pourrait-elle, dans la conversation, parler des Maréchal et apprendre quelque chose sur ce garçon.

L'intimité qui existait entre les deux sœurs était plus apparente que profonde. Elles s'aimaient parce qu'elles avaient été élevées ensemble, mais cette amitié était celle du sang. Si la vie les eût fait naître étrangères l'une à l'autre et que les circonstances les eussent amenées ensuite à se rencontrer, elles ne se fussent sans doute ni rapprochées, ni choisies. Edmée, songeant à Madeleine, soupira ; elle se dit avec un égoïsme ingénu : « Quel dommage que cette aventure ne lui soit pas arrivée, à elle, plutôt qu'à moi ! » Puisque Madeleine était « la personne romanesque de la famille », n'aurait-il pas été juste que Madeleine eût à la fois la responsabilité et, en quelque sorte, le bénéfice de cet événement? Le jeune Alain Maréchal s'était trompé dans son élection. Edmée était comme quelqu'un à qui on tend un violon et qui se récuse en disant : « Que ne vous adressez-vous plutôt à ma voisine, c'est une violoniste de premier ordre ! »

Peu de temps après être rentrée chez elle, Edmée s'aperçut que sa fatigue était dissipée. Cela lui fit plaisir et lui donna courage. Elle prit dans son sac la carte de Mme Maréchal, constata qu'elle savait par cœur l'adresse écrite au dos de cette carte, la déchira en morceaux très petits qu'elle jeta dans le panier à papiers. Après avoir fait cela, elle se demanda pourquoi elle l'avait fait ; et, sans chercher à se répondre, se dit seulement : « Je suis stupide ! »

Pendant qu'elle était en train de s'habiller, son mari rentra, l'air fort content :

— Eh bien, c'est décidé, je pars lundi !

Il s'approcha d'Edmée, assise à sa table à coiffer ; il s'arrêta, debout derrière elle ; il attendit que la femme de chambre fût sortie, et, se penchant un peu, il donna avec ses deux mains deux petites tapes guillerettes sur les épaules nues d'Edmée. Puis il annonça, ravi :

— L'affaire est dans le sac, ma petite !... si tout marche comme cela doit marcher, voici la dot de Lucienne sérieusement arrondie...

Edmée trouva, pour féliciter René, une phrase gentille ; elle n'aurait jamais le courage de troubler, ce soir-là, la sérénité, l'allégresse, l'orgueil de l'homme d'affaires en scandalisant, par des confidences incroyables, toutes les opinions les plus établies de son mari.

Là encore, il était inutile de demander des conseils. La réponse de René, Edmée l'entendait d'avance, comme elle avait entendu celle de sa mère. Thibernes n'envisagerait pas un instant l'idée que sa femme pût aller là-bas. Et certes, Edmée n'éprouvait pas la moindre envie de se rendre quai du Louvre. Mais elle se répétait une phrase qu'elle avait entendue comme un refrain, depuis son enfance, dans la bouche de sa mère, de ses maîtres, de son confesseur : « Interrogez votre conscience. » Loyalement, lorsque Edmée obéissait à ce précepte moral, elle entendait bien que sa conscience ne lui disait point nettement, impérieusement, tout de go : « N'y va pas ! »

Les Thibernes se trouvèrent seuls, d'abord, dans le vaste atelier qui occupait presque tout entier, à Passy, un petit hôtel « très artiste » et où Aulagnier modelait, dans un coin, des médailles et des petites plaquettes. René constata avec une satisfaction irritée : « Ils ne sont même pas encore prêts ! » Edmée, qui savait combien, dans ce cas, il était vain de défendre sa sœur contre son mari, dit prudemment : « Je monte là-haut, je vais la presser un peu ! » Dans le cabinet de toilette, Madeleine Aulagnier était en jupon, au milieu d'un grand désordre. En apercevant Edmée, Madeleine dit en riant :

— Naturellement, vous voilà déjà !... Figure-toi qu'Émile vient seulement de rentrer... Ton mari doit faire une tête, en bas, tout seul !

Puis elle regarda sa sœur, et avec l'intuition que donne une longue vie en commun, elle s'écria :

— Mais toi aussi, tu n'as pas l'air bien disposée !... Ah ! ma petite Edmée, il ne faut pas imiter en tout son mari !

Mme Thibernes rassura Madeleine : elle raconta qu'elle s'était

sentie lasse toute la journée et elle demanda d'avance qu'on l'excusât si elle restait, ce soir, silencieuse.

Mme Aulagnier ressemblait physiquement à sa sœur. Elle était grande comme Edmée, mais plus souple et plus vive ; elle n'avait jamais au visage cette expression froide et un peu endormie, qui, pour certains, faisait l'attrait de distinction de Mme Thibernes. Par protestation contre sa famille et son milieu, Madeleine professait d'aimer tout ce qu'on n'aimait pas chez les Segray. Elle bravait avec application les conventions mondaines, s'habillait, au jugement de sa mère, « comme une actrice », et fréquentait des gens qui avaient l'air de « déguisés ». Son mari lui-même trouvait qu'elle exagérait ; il estimait, sans trop oser le dire, qu'il n'était peut-être pas nécessaire de se montrer à ce point « artiste » pour parvenir à forcer, plus tard, les portes de l'Institut.

Émile Aulagnier arborait, ce soir-là, pour la première fois, un smoking de la coupe la plus stricte et la plus régulière, mais en velours noir, ce qui étonna et choqua assez René Thibernes pour que celui-ci ne se retînt pas de demander :

— Quel sorte de vêtement portez-vous donc là, Aulagnier?

Aulagnier, piqué, répondit que les artistes de la bonne société, à Londres, ne portaient pas autre chose, dans les soirées restreintes. Il ne cacha pas qu'à son avis, on pouvait être « à la fois correct et personnel ».

Le dîner ne fut pas cordial, ni amusant.

Il y avait là le plus célèbre des sculpteurs officiels, le maître d'Aulagnier, Désiré Pérignay, lequel ressemblait très exactement à un vieux colonel en retraite, et qui bafoua colériquement des « indépendants » dont la plupart des convives n'avaient jamais entendu parler. Edmée était assise en face de cet homme arrivé ; elle le considérait avec plus d'indifférence que de déception. L'un des voisins de la jeune femme était Jacques Romelin, dit le « bon Jacquot », vieux garçon qu'on avait toujours vu dans la famille Segray, et qui racontait toujours les mêmes histoires dans le même ordre, de telle sorte que, depuis vingt ans, on ne l'écoutait plus. L'autre voisin s'appelait Lucien de Mézannes, jeune homme un peu défraîchi, très entiché de sa maigre noblesse. Sans le trouver, il cherchait obstinément un beau mariage dans les milieux financiers. Lorsqu'il se fut aperçu de la distraction de Mme Thibernes, il la laissa vite, pour se faire bien voir de son autre voisine, laquelle était la mère de deux filles à marier. Mme Thibernes permit donc au bon Jacquot de dévider son chapelet sans l'interrompre. Elle ne songeait plus à la scène de l'après-midi que d'une manière vague et confuse. Parfois,

dans ce vague, une image se précisait : elle voyait une femme assise près d'un lit, anxieuse, tourmentée, ou bien elle réentendait la voix de cette mère implorer sa pitié. Le bruit que l'on faisait autour d'elle, dans cette salle à manger, le mouvement des serviteurs, les lumières, l'odeur des plats, la saveur des vins, tout cela l'emplissait d'une mélancolie qu'elle ne savait pas définir et qu'elle ne s'était jamais connue. Une fois, en voyant sa sœur, animée et joyeuse, rire très haut en harcelant le vieux sculpteur, elle se demanda si elle ne se trompait pas en croyant se souvenir que Madeleine avait été entichée un moment de cet Alain Maréchal qui entrait maintenant, malgré elle, dans sa propre vie. « Sans doute Madeleine se rappelle-t-elle ce garçon mieux que moi... Il faudra que je sache par Madeleine quelque chose... » Puis elle se dit : « Pourquoi faudra-t-il que je sache cela?... Ai-je donc l'intention de faire ce que Mme Maréchal m'a demandé de faire?... » L'idée d'aller quai du Louvre assiégeait Mme Thibernes sans qu'elle s'en rendît compte. Parfois, brusquement, pendant une seconde, elle apercevait l'assaillant ; mais, vite, elle croyait à une vision et, ne le redoutant plus, ne faisait rien pour déjouer ses approches, pour le repousser.

Après le dîner, les femmes racontèrent avec passion mille histoires d'une grande insignifiance. En cette fin d'octobre, après la séparation de l'été, les potins étaient, sinon nouveaux, du moins régénérés, recrépits. La conversation ne chômait pas, mais Edmée n'y prenait guère part. Pour la première fois de sa vie, elle se demandait quel intérêt sa sœur et ses amies pouvaient trouver à bavarder ainsi.

Elle fut rendue soudain attentive par le mot « tuberculose », qui revint trois fois dans le récit d'une petite dame blonde au timbre de voix apitoyé. Servie par son calme naturel, Edmée trouva facilement l'occasion de se mêler à l'entretien. Ce fut avec un sang-froid parfait, et tel qu'il était impossible de discerner dans ses paroles la moindre arrière-pensée, que Mme Thibernes put dire que le plus affreux exemple de l'acharnement de cette maladie était, selon elle, donné par une famille dont on lui avait parlé récemment ; et, se tournant vers sa sœur, elle ajouta :

— Tu te souviens, peut-être, Madeleine, d'Alain Maréchal, qu'on voyait chez la tante Louise?... Il paraît qu'il est perdu ; son père, son frère sont morts avant lui, tous les deux de la poitrine, également...

Madeleine ne témoigna aucune surprise : elle se souvenait parfaitement du petit Maréchal ; il était noir et fin comme un Arabe :

— Je l'avais surnommé le dernier des Abencérages... Pauvre petit Maréchal ! Il n'avait pas l'air taillé pour réussir dans la vie !

Et comme deux dames avaient déjà repris la parole pour déclarer qu'elles aussi possédaient dans leurs relations de beaux cas de maladie, Madeleine cria de loin à sa sœur, sans le moindre attendrissement, comme on donne un renseignement, une indication :

— Il a été mon idéal pendant un mois...

Ce fut tout ; mais ce fut suffisant pour qu'Edmée Thibernes acquît deux certitudes. Premièrement : le penchant de sa sœur pour Alain Maréchal n'avait jamais été sérieux, et, deuxièmement, si, à cette époque, Alain Maréchal était déjà épris d'elle, personne, alors, ne s'en était aperçu.

Plus tard, dans sa songerie, elle se rendit compte qu'elle regrettait que Madeleine ne se fût pas écriée : « Le petit Maréchal, il était follement amoureux de toi ! » Mais elle ne s'inquiéta pas de ces regrets. Elle les attribua sincèrement et sans doute justement au besoin de confirmer, de « recouper » la nouvelle de cet amour, qui lui avait été donnée si brusquement et si singulièrement par la mère d'Alain Maréchal, dans l'après-midi.

IV

La nuit d'Edmée s'acheva par un rêve. Dans ce rêve, qui devint vite un cauchemar, elle gravissait une longue côte, sur une route toute encombrée de charrois. Des rouliers vêtus de larges capes marchaient à côté de voitures énormes. Lorsque Edmée dépassait l'un d'eux, ce roulier se tournait vers elle et elle reconnaisssait alors sous cette cape le visage de Mme Maréchal. Ces visages riaient d'une manière hideuse. Dès qu'elle apercevait ce rire, Edmée était contrainte par une force mystérieuse à se pencher pour ramasser des couteaux qu'elle voyait briller sur la route. Elle lançait ensuite ces couteaux en l'air ; ils ne retombaient pas. En haut de la côte, toutes les voitures disparurent. Les rouliers se transformèrent en grandes fumées noires qui montaient droit vers le ciel avec une force et une vélocité extraordinaires. Quant à Edmée elle-même, elle devint une gigantesque sphère de plomb qui, en roulant, redescendit la pente précédemment gravie. Cette monstrueuse boule menaçait d'écraser sur son passage un peuple d'enfants qui couvrait maintenant la route. En voyant la boule avancer sur eux, ces enfants se mirent à pousser des cris effroyables. Edmée reconnut certaines victimes. La boule de plomb écrasa ainsi trois enfants de Madeleine, laquelle était en réalité sans enfants. Parmi beaucoup d'autres, qui étaient

les enfants mensongers de personnages comme l'Anglais Collins, comme le sculpteur Pérignay, Edmée vit ses propres enfants : Lucienne et André. Au bas de la côte, toute une série de petits garçons se tenaient par la main, exactement pareils entre eux, semblables à ces silhouettes qu'on obtient en découpant un papier plusieurs fois plié. Ces petites silhouettes étaient sans traits, sans épaisseur ; mais une fois que la boule vertigineuse les eut écrasés, Edmée vit à leur place, sur la route, un corps interminable, inanimé, lequel n'était autre chose que le corps d'Alain Maréchal. Le sang qui coulait de ce grand corps venait se mêler au sang qui coulait du corps des enfants d'Edmée ; il naissait de ce sang une fleur qui croissait par saccades ; à chaque saccade, on entendait un coup de pistolet...

Par l'illusion d'entendre ce coup de pistolet, Edmée fut réveillée. Ce rêve la dominait : elle regarda vers le lit voisin. Son mari dormait encore profondément. Le petit jour, en passant au-dessus et au milieu des rideaux mal joints, permettait de distinguer assez nettement dans cette chambre à coucher les formes familières. Poussée par une frayeur irraisonnée, Edmée sauta à bas du lit, jeta un peignoir sur son dos et alla sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de ses enfants. Lucienne et André, comme René, dormaient. L'absurdité de son rêve commença seulement de lui apparaître. Mais l'impression de meurtre et de mort imposée par ce rêve ne cessa pas. Dirigée par la volonté mystérieuse d'un songe, elle tuait ses enfants, desquels le caprice du sommeil rapprochait Alain Maréchal, mort par elle, lui aussi !

Certes Edmée ne croyait pas aux rêves ; elle ne rêvait presque jamais. Elle ne pensait pas à se dire : ce rêve signifie telle ou telle chose précise. Mais la pensée de la mort subsistait en elle, comme, dans une pièce où l'on est forcé de se tenir, l'odeur particulière qui y règne et que l'on respire malgré soi.

Elle ne se recoucha pas. Lorsque René se réveilla, sa femme, assise à un petit bureau, essayait d'échapper à son malaise en contrôlant et en réglant un livre de comptes domestiques. Il la complimenta en riant.

Pendant la matinée, à deux reprises, tandis qu'elle s'occupait de ses enfants, Edmée crut avoir trouvé une solution au problème que le destin l'obligeait à résoudre. « Si je partais avec René pour Londres lundi, se dit-elle, mon départ m'excuserait ; et je pourrais tout naturellement, alors, ne pas aller quai du Louvre. » Mais, à l'heure actuelle, René avait déjà tout combiné : les places étaient retenues ; René ne voyageait pas seul, mais avec ce Collins ; René n'était pas un homme à beaucoup goûter qu'on revînt sur une chose arrangée.

Enfin, une pareille défaite, vis-à-vis de Mme Maréchal, ne concluait rien. A son retour, Edmée se trouverait dans la même situation. A moins que... Edmée retint sa pensée au bord de cette pente : il lui répugnait foncièrement d'envisager qu'elle pût devoir sa délivrance à la mort de quelqu'un.

La seconde solution, elle la trouva, tandis que sa fille, à côté d'elle, traçait péniblement de grosses lettres majuscules sur un papier réglé. Elle demanderait conseil à René ; elle lui avouerait tout : « Mon devoir n'est-il pas de ne rien cacher à mon mari? » La réponse de Thibernes étant prévue d'avance, Edmée hésitait à approuver une pareille consultation : elle semblait trop faite pour sa commodité personnelle. Elle trouva d'autres bonnes raisons pour ne rien dire à René : une insurmontable gêne à l'idée de lui apprendre qu'un autre homme était amoureux d'elle, le désir très sincère de ne pas troubler « avec cette histoire » d'autres personnes que celles que « cette histoire » troublait déjà. Enfin, il y avait à tenir compte, dans la circonstance, de certaines nuances de jugement auxquelles Edmée sentait obscurément que René, dans son culte aveugle pour les idées reçues, n'était pas du tout préparé.

Edmée poussa un long soupir. A ce soupir, Lucienne leva vers sa mère un visage muet, mais interrogateur et surpris. Un petit sourire maladroit se dessina sur les lèvres de Mme Thibernes ; elle se pencha, elle mit un baiser sur les cheveux bien lisses de sa fille et dit négligemment : « Je crois que j'ai déjà un peu faim... » Les grandes personnes passant leur vie à dire aux enfants des choses qui ne sont pas vraies, ce petit mensonge ne troubla pas une seconde Edmée, laquelle eût d'ailleurs été embarrassée pour s'avouer à elle-même la cause exacte du soupir qu'elle avait poussé.

Ce soupir était peut-être le point qui marquait le moment où Edmée avait cessé de poursuivre sa décision. On aurait pu comparer ce soupir à ces bornes que l'on place à l'altitude qui marque, dans une contrée élevée, la ligne de partage des eaux. Car s'étant finalement dit : « J'ai moins de chance de perdre mon repos en allant là-bas qu'en n'y allant point », Mme Thibernes avait cessé de tenir la balance penchée en faveur du refus ; déjà les balances n'étaient plus égales : le poids l'emportait désormais vers le quai du Louvre ; désormais la résolution d'aller quai du Louvre était virtuellement prise. Edmée Thibernes ne se l'avouait pas encore. Mais, depuis ce moment, elle s'abandonna à cette inertie de pensée qui est commune aux condamnés, aux candidats, aux amoureux, lorsque l'heure de la guillotine, de l'examen ou de l'aveu approche, et que l'on sait que cette heure sonnera inéluctablement.

Ce même jour, à cinq heures du soir, en quittant Mme Jacqueline Dormeaux, la sœur aînée de René Thibernes, laquelle demeurait au coin de la rue Bayard et du Cours la-Reine, Edmée, au lieu de tourner à droite, sur le Cours, comme elle l'eût dû faire pour regagner l'avenue Victor-Hugo, tourna à gauche et longea la Seine dans le sens contraire à celui où coule la rivière. Elle savait que son mari rentrerait à six heures et demie, et elle n'aimait point ne pas se trouver là quand son mari rentrait. Elle avait donc fort peu de temps pour s'acquitter de sa tâche. La perspective d'être contrainte par l'heure à ne séjourner que peu chez Mme Maréchal était faite pour l'encourager. Cependant la pauvre Edmée aurait voulu être à l'autre bout du monde. Elle pensa à prendre d'abord, au Grand Palais, le tramway qui conduit à l'Hôtel de Ville ; mais, peu brave, elle se dit : « J'ai bien le temps d'aller à pied. » Sa peur était comparable à celle qu'on éprouve sur le chemin qui va chez le dentiste, quand, malgré la souffrance, on ralentit parfois le pas. Mais elle se remettait bientôt à marcher plus vite, poussée par cette pensée sommaire : « Plus tôt fait, plus tôt fini. » L'espoir d'être délivrée, et même, plus vulgairement, d'être débarrassée de cette épreuve, tentait Edmée. Cet espoir la soulageait déjà.

Tandis qu'Edmée marchait sous les arbres du quai, dans l'obscurité vaguement phosphorescente qui flotte, par les soirs d'automne, sur les bords du fleuve, ses préoccupations, ses prévisions ne dépassaient pas ces buts : bien faire comprendre à Mme Maréchal qu'elle venait une fois pour toutes, et que le secret de cette visite devait être strictement gardé. Ayant l'imagination fort peu exercée, Mme Thibernes, qui ne possédait, d'autre part, aucune expérience, aucun goût pour se représenter par anticipation les conditions et les nécessités d'une situation romanesque, ne se trouvait nullement inquiète, nullement troublée à l'idée de connaître, de voir cet Alain Maréchal et d'être vue par lui. Elle ne se disait pas, elle n'aurait pas pu se dire : « Je suis aimée ; je vais donner une minute de joie à celui qui m'aime et qui va probablement mourir ». Elle allait seulement là-bas pour accomplir un devoir de charité. Et lorsque, quai du Louvre, elle aperçut, entre un marchand d'oiseaux et un petit bistrot, le n° 26 sur une porte dont un vantail était entre-bâillé, il faut bien dire que l'émotion qui lui fit battre le cœur n'était ni très noble ni très haute : l'action qu'elle accomplissait ne lui apparaissait pas comme une action hardie, généreuse, enviable, mais comme une action ennuyeuse, un peu risquée, un peu choquante, et qui pouvait, si elle n'y prenait garde, lui attirer une bonne série de désagréments.

Mme Thibernes entra dans la maison. Elle demandait à la con-

cierge où demeurait Mme Maréchal, lorsque celle-ci, presque sur les talons d'Edmée, franchit à son tour le seuil. En reconnaissant celle que son fils aimait, Mme Maréchal ne put réprimer un tremblement nerveux qu'Edmée n'eût point distingué, sous ce passage obscur, sans la tache claire faite dans l'ombre par un paquet enveloppé de papier blanc que Mme Maréchal tenait à la main, et qui tremblait avec cette main. Le sang-froid têtu dont Mme Maréchal, la veille, s'était munie longtemps à l'avance pour se rendre chez Mme Thibernes, avait disparu. Elle balbutiait, timide et craintive comme une pauvre honteuse qui demande l'aumône dans une rue dérobée :

— Je suis sortie vingt minutes... Je savais bien que je ne vous manquerais pas, si vous consentiez à venir... J'ai été chercher à la Madeleine du raisin pour Alain, un raisin muscat qu'il adore : on ne le trouve que là... Montons, madame, voulez-vous?...

Les deux femmes s'engagèrent dans un escalier froid et mal éclairé, peint d'une couleur chocolat et jaune, imitant le bois et le marbre. Avant de parvenir au premier palier, Mme Maréchal dit à Edmée d'une voix étouffée :

— Je ne sais pas, je n'ose pas vous remercier d'être venue...

Edmée l'interrompit. L'intonation était brusque, un peu désagréable :

— Ne me remerciez pas, madame, je vous en prie...

Et elle ajouta, avec un accent de reproche peu dissimulé :

— Après votre visite, n'étais-je pas obligée de venir?

Presque humble, Mme Maréchal répliqua :

— Ah! madame, vous devez bien comprendre que j'étais forcée de faire ce que j'ai fait...

Mue par une ferveur profonde, qui agit sur le cœur d'Edmée comme de l'eau chaude sur de la glace, elle dit encore :

— Que Dieu, madame, vous rende votre bonté pour moi sur la tête de vos enfants....

Par cette phrase qui unissait Lucienne et André à Alain Maréchal, Edmée fut ramenée à son rêve de la nuit ; elle songea : « J'ai bien fait de venir... »

— C'est au troisième, nous arrivons...

Edmée se décida à poser une question qui la préoccupait :

— Votre fils est seul?... J'aimerais, madame, que personne d'autre que vous, lui et moi ne sache que je suis venue !

Mme Maréchal la rassura :

— Je vous affirme que ma discrétion sera absolue...

Elle tourna la clef dans la serrure et s'excusa d'entrer la première dans l'antichambre. Elle donna de la lumière dans cette antichambre

en tirant, au bas d'un bec de gaz mis en veilleuse, une petite chaînette. Une servante paysanne toute gauche apparut derrière une portière précautionneusement soulevée. En voyant sa maîtresse avec une étrangère, le visage de cette rustaude marqua l'ahurissement, une sorte de crainte animale, et, avec un fort accent méridional, elle dit :

— Monsieur Alain dort à cette heure...

— Allumez au salon, Angèle, dit Mme Maréchal, qui fit entrer ensuite Edmée dans ce salon.

On sentait bien que personne ne s'y tenait jamais. On y voyait quelques meubles Louis-Philippe, et, aux murs, un grand nombre de ces photographies agrandies, molles et grises, celles que les survivants ne résistent pas à faire d'après de chers disparus et qui, par leur laide banalité, finissent par brouiller et par user les souvenirs qu'elles ont mission de prolonger.

Devant l'une de ces photographies qui montrait un visage d'enfant aux yeux tout ensemble tristes et ardents, Mme Thibernes demanda si c'était là un portrait d'Alain?

— Non, c'est mon fils aîné ; il est mort il y a dix ans, il ressemblait beaucoup à son frère... Il était beau, n'est-ce pas? Alain est beau aussi... il est beau malgré ses souffrances, sa faiblesse. Je suis sûre que vous le trouverez beau...

Edmée Thibernes était loin d'admettre des possibilités de cet ordre. Elle fit un geste indécis qui ne signifiait ni l'assentiment, ni la réprobation.

La servante entra pour tirer les rideaux devant les fenêtres.

— Angèle, lorsque M. Alain se réveillera, vous lui direz que je suis au salon avec une dame, et vous viendrez m'avertir.

— Oh ! il faudra du temps avant que M. Alain s'éveille...

Angèle s'en alla tandis que Mme Maréchal, après avoir haussé les épaules, affirmait à Edmée :

— Hélas, tant qu'il n'a pas pris son chloral, il ne dort jamais bien longtemps !

Edmée expliqua posément qu'il fallait qu'elle fût rentrée dans une heure. Elle se rappela à ce moment qu'elle avait entendu dire que les malades sont, le soir, généralement plus fiévreux et plus agités que dans la journée. N'aurait-elle pas plutôt dû venir le matin, ou au début de l'après-midi? Mme Maréchal soupira :

— Oh ! Alain est dans un tel état de faiblesse que son état ne dépend pas des différentes heures de la journée... Il sera certainement très remué en vous voyant, mais si heureux que je ne veux pas qu'il ait ensuite une mauvaise nuit. Le docteur m'a permis de

lui donner parfois un petit peu de morphine... Vous savez que lorsque les médecins autorisent la morphine, hélas ! c'est qu'ils n'ont plus beaucoup d'espoir...

Edmée dit qu'elle ne le savait pas. Son ignorance de la maladie, son ignorance de la passion faisaient que, à deux pas d'un garçon qui se mourait en pensant à elle, elle était là comme un enfant à côté d'une mèche allumée et qui ne se doute pas qu'une bombe peut éclater. Ce n'était pas une femme insensible ou sotte, mais une femme très peu façonnée par la vie, nullement exercée à se représenter les choses. Pour être touchée et animée, elle avait besoin de la réalité directe, comme, pour fonctionner, les automates ont besoin de leur clef.

Mme Maréchal, au contraire, vivant déjà par l'imagination la scène qui allait se passer, et inquiète maintenant de voir se réaliser ce qu'elle avait peut-être imprudemment souhaité, songeait au bouleversement de son fils lorsqu'il verrait Edmée devant lui :

— Je lui dirai que vous êtes venue pour me demander un renseignement concernant votre tante Orland-Dalluel ; que vous avez retrouvé des papiers où elle parle de nous... Voyez-vous un inconvénient à cela ?

— Aucun, dit sincèrement Edmée.

Une pendule sonna. Mme Maréchal devina l'impatience d'Edmée. Elle se leva :

— Je vais aller voir si Alain dort encore... Je ne voudrais pas le réveiller... Je pense qu'il n'est pas malheureux quand il dort...

Edmée s'était levée également :

— Ne le réveillez surtout pas, madame, je vous en prie... Je puis revenir, désormais...

Mme Maréchal la supplia de ne pas partir tout de suite :

— Accordez-moi un petit moment... Si Alain est réveillé, je vais lui dire doucement que vous êtes là ; mon explication est toute prête...

Elle aurait voulu se permettre d'ajouter une phrase sur le bonheur, le transport de bonheur que son fils allait éprouver devant Mme Thibernes ; mais cette grande femme si peu expansive la déroutait. Puisque Edmée était là, elle ne lui en voulait de rien ; toutefois elle trouvait cette froideur peu gentille. Elle ignorait qu'il était dans la nature de la femme que son fils aimait d'être froide ; elle admettait difficilement que cette femme ne fût pas telle qu'elle se l'était imaginé depuis tant de mois que, à travers les rêves d'Alain, elle aussi rêvait à elle. Elle ne dit rien et sortit.

Lorsque Edmée se trouva seule dans cette pièce sans intimité et

sans clarté, un mouvement se fit dans son esprit et dans son cœur. L'inquiétude y naquit : « Trouverai-je quelque chose à dire, lorsque je serai devant lui? » Edmée ne craignait point de n'être pas sûre d'elle. Par son calme, par son égalité d'humeur, elle se sentait munie pour la plupart des circonstances de la vie. Elle possédait naturellement cette aisance un peu hautaine qui est généralement l'apanage des gens qui se trouvent souvent en représentation. Sa sœur, parfois, pour se moquer d'elle, l'appelait «la grande duchesse». Si Edmée était soucieuse, ce n'était pas de l'attitude qu'elle aurait, elle, mais de l'attitude du malade, de l'amoureux qui lui apparaîtrait et auquel elle allait apparaître.

Mme Maréchal tardait à revenir. Quand elle revint, elle avait des larmes aux yeux, mais son visage n'exprimait plus le trouble fiévreux qu'on y lisait tout à l'heure : ces yeux brillants de larmes brillaient aussi d'un sentiment qui ressemblait à la colère:

— J'ose à peine vous avouer ce qui se passe, dit-elle d'une voix frémissante. Si je n'étais pas sortie pour chercher des fruits, rien de tout cela ne serait arrivé... Pendant que j'étais absente, Alain a demandé à ma bonne de lui verser son sirop de morphine ; ce sirop qu'il appelle son paradis. Je n'avais donné à Angèle aucune instruction contraire... Maintenant qu'il a pris ce sirop, il ne se réveillera pas avant deux ou trois heures au moins...

Edmée fut à la fois soulagée et déçue. Elle se dit : « Je serai rentrée à temps chez moi », puis : « Il faudra revenir ici ! » Quant à Mme Maréchal, pour la première fois de sa vie, elle regrettait presque que son fils se reposât. Mme Thibernes reviendrait-elle? Edmée la rassura posément :

— Je reviendrai, madame...

Edmée songea que c'était le lendemain dimanche, la veille du jour où son mari partait ; le dimanche, on déjeunait chez ses parents. Elle ne pensa pas une seconde qu'elle pourrait quitter René ce jour-là. Cette femme si prudente s'engagea malgré elle :

— Je viendrai lundi vers quatre heures. Puis elle tendit la main à Mme Maréchal pour prendre congé.

Les deux femmes étaient déjà dans l'antichambre lorsque Mme Maréchal, sans réfléchir, exprima tout haut l'idée qui venait de lui passer par la tête :

— Vous ne consentiriez pas à le voir une seconde, madame, du seuil de sa chambre, par la porte entre-bâillée?

Cette proposition offensa d'abord Edmée. Qu'allait-on lui demander encore? Mme Maréchal discerna cette impression ; pour l'effacer, elle trouva d'instinct un argument qui toucha la jeune femme :

— Alain a si mauvaise mine !... Peut-être serez-vous moins frappée, lundi, si vous le voyez un peu aujourd'hui, pendant son sommeil.

Edmée répéta :

— Peut-être, en effet ; et elle suivit l'exigeante mère.

Elles s'engagèrent dans un petit corridor étroit et nu, presque tout à fait obscur. A gauche, une porte était entr'ouverte. Mme Maréchal s'arrêta devant cette porte et regarda dans la chambre. Elle se retourna ensuite vers Edmée et lui dit tout bas : « Il dort ! » Le visage de la vieille dame était redevenu profondément triste, douloureux et tendre. Elle s'effaça pour laisser la place à Mme Thibernes. Les cœurs des deux femmes battaient à grands coups. Cette action clandestine et extraordinaire faisait éprouver à Edmée un pesant malaise. D'abord, soit à cause de ce malaise, soit à cause de la pénombre, elle ne vit rien dans la chambre. Puis, comme elle avait grande hâte de ne plus être là, elle fit un effort, elle s'appliqua : elle distingua, à la lueur d'une lampe baissée, posée sur le coin d'une cheminée, près de la tête du lit, un visage brun dans des oreillers. Ce visage était haché et creusé par de grandes ombres qui ne permettaient pas d'apercevoir le détail des traits, mais qui laissaient voir une expression de souffrance qui frappa Mme Thibernes comme si elle avait brusquement entendu la nuit, dans le silence, pousser un grand cri de détresse. Sans qu'elle s'en aperçût, elle se mordit les lèvres et crispa les poings. Puis, muette, et comme avalant son haleine, elle se pencha un peu davantage. Elle perçut alors la respiration saccadée du malade, une sorte de plainte, quelque chose qui essayait de s'élever avec effort, qui retombait brusquement, pour tenter de s'élever encore. Ce rythme inégal, obstiné, laborieux, atteignait Edmée comme une arme. Elle se souvint malgré elle d'un compteur d'eau, à la campagne, qui faisait un bruit irrégulier et tenace, la nuit, lorsqu'on remplissait le grand réservoir. « Il dort si bien », avait dit Mme Maréchal ! Edmée s'attendait à voir quelqu'un qui dormait comme dormait son mari, ou ses enfants, ou ses sœurs, tous les êtres vivants qu'elle avait vus dormant depuis qu'elle était au monde. Elle restait là, immobile, fascinée par ce masque ténébreux et misérable dont la vue agissait sur elle comme la face de Méduse.

Mais, dans ce sommeil pénible, Alain Maréchal fit un mouvement par lequel son visage vint dans la lumière. Edmée se rejeta en arrière. Cependant, une seconde avait suffi pour qu'elle reconnût son danseur d'autrefois. Une image mécaniquement enregistrée dans sa mémoire reprit vie. Cette image fit surgir aussi de l'oubli trois ou quatre

autres jeunes gens qu'Edmée voyait à cette époque chez sa tante et auxquels elle n'avait jamais repensé depuis. En même temps, elle revit le salon de cette tante et un certain sapin presque desséché, de l'autre côté d'une fenêtre, dans le jardin de Neuilly. Mais tout cela, elle le revit objectivement, pour ainsi dire. Elle ne pensa pas pas non plus : « Ce malade endormi est un homme qui m'aime. » La pitié, la compassion emportaient tout ; elle aurait voulu demander à Mme Maréchal : « Il ne dort jamais mieux? »

Elle s'éloigna de cette porte la tête baissée. Elle était entraînée dans un monde de sensations nouvelles qui se ramenaient à ceci : « On peut donc souffrir à ce point, et je ne le savais pas ! » Elle craignit pour ceux qu'elle aimait, pour son mari, pour ses enfants. Elle songea à son vieux grand-père qui, lorsqu'elle était encore une fillette, avait été longtemps malade avant de mourir, et qui ne voulait pas que ses petits-enfants. quand il ne vivrait plus, le vissent : « grand-papa a eu cet aspect-là ! » La peur se mêlait en elle à la pitié. Elle longea le couloir sans hâte apparente, mais animée cependant par un esprit de fuite. Elle ne regarda pas Mme Maréchal ; elle lui dit seulement :

— Je reviendrai... je reviendrai...

Elle essayait de parler bas, mais elle avait la gorge trop serrée pour maîtriser sa voix ; elle prononça ces deux mots sur un ton froid, dur, sans prolongement.

Mme Maréchal, en la regardant s'en aller, discernait ce trouble, ce désarroi ; à son tour elle eut envie de demander pardon à la jeune femme.

Dehors, Mme Thibernes héla une voiture qui passait. Elle y entra ; et, assise toute droite sur la banquette, sans s'appuyer au fond de la voiture, elle demeura là, inerte et accablée, presque hagarde, comme Pandore à côté du coffret ouvert.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'AVÈNEMENT DE LA DÉMOCRATIE PAYSANNE EN EUROPE

La guerre industrielle de 1914 a eu en politique et en économique des conséquences qui n'ont pas épuisé encore leurs ricochets, loin de là. L'une d'entre elles, la plus riche peut-être en contre-coups, fut l'avènement au pouvoir, par dizaines de millions à la fois, des électeurs paysans, dans l'Est européen surtout.

Le mécanisme de cette intronisation, s'il a eu un peu partout des effets analogues, s'il a procédé des mêmes principes et de la même cause, ne s'est pas affirmé en tous lieux par des procédés identiques. En France, modéré d'ailleurs dans ses formes, il résulte des lois économiques, il se rattache au problème de la rareté des denrées et de la vie chère, qui augmente la cohésion des « tranches » de producteurs. En Italie, il se trouve lié à la question démographique. Surpeuplés, les villages s'épanchent sur les *latifundia* et contraignent les propriétaires à leur céder l'exploitation parcellaire de leurs domaines. En Allemagne, pays d'imitation, on a voté des lois de colonisation intérieure plutôt platonique ; au surplus, pour adoucir les griefs communistes et hurler décemment avec les loups. En Russie le paroxysme des passions terriennes a dépassé la mesure et pour mieux assouvir les revendications paysannes on a exproprié tout le monde, au moins en peinture, car la simplicité soviétique a dû céder le pas aux complexités de la vie sociale, qui ne connaît qu'un

mode de propagation : la propriété privée légèrement médiate ou immédiate.

Au fond c'est dans les pays baltiques et danubiens (à l'exception de l'Autriche, où la révolution s'est bornée à quelques opérations cadastrales de redressement) que le phénomène, grâce à la subversion politique qui peuple les Parlements de députés paysans, apparaît à l'état le plus pur : Finlande, Esthonie, Lithuanie, Lettonie, Pologne, Tchéco-Slovaquie, Bulgarie, Yougo-Slavie ont adopté des lois dont le type peut être aisément dégagé sous la forme que voici : désormais la propriété foncière devient pour ainsi dire à la fois obligatoire et limitée. On s'arrange pour que tout le monde, au moins tout le monde paysan, possède de la terre et l'on veille en même temps à ce que chaque lot ne dépasse pas une quantité donnée.

En Bulgarie cette attitude est poussée à son maximum. La *loi de* 1921 *sur la propriété foncière basée sur le travail* dispose que tout citoyen bulgare doit être pourvu d'assez de terrain pour y construire sa maison. En même temps le droit d'appropriation du sol est limité en principe à 30 hectares par famille, le surplus devant être loti. Le célibataire n'a droit qu'à 10 hectares, et, s'il n'exploite pas lui-même, à 4 hectares. Des mesures assez tracassières sur le travail obligatoire, qui remplace l'ancienne conscription, interdite par le traité de Neuilly, complètent cet ensemble d'une impeccable logique.

En Yougoslavie, la réforme dut s'adapter à des conditions sociales extrêmement diverses. Dans ce pays, cloisonné encore par quatre ou cinq régimes fonciers, on trouvait de tout ; dans la Serbie proprement dite des paysans, petits propriétaires, radicaux, à la manière danoise (toute proportion gardée de confort et de civilisation), des tenanciers ou des travailleurs agricoles libres comme dans les immenses domaines croates de 30 à 40 000 hectares, enfin des serfs attachés à la glèbe comme les Kmètes bosniaques, tout cela panaché de coutumes, d'hypothèques, de redevances et de parts du combattant, où les commissions parlementaires se sont si bien emberlificotées qu'il en est résulté les gabegies les plus parfaites dont l'histoire contemporaine fasse mention. Il faudrait la muse du travail elle-même pour débrouiller ce chaos où trente Chérons servirent trente clientèles différentes. A la base chaque cultivateur reçut 10 *joch* de terre, un peu plus de 5 hectares et demi, minimum qui se trouve la plupart du temps dépassé.

En Tchécoslovaquie, le maximum permis fut de 150 ou 200 hectares, suivant les cas ; en Roumanie on se meut entre un minimum de 100 hectares et un maximum de 500, en Pologne ce maximum varie entre 180 et 400, en Lithuanie 8 à 150, en Lettonie à 100. En même

temps des *homesteads* sont créés avec le surplus pour les familles rurales, de 8, 10, 20, 30, 35 hectares. Un idéal commun oriente donc ces réformes.

Derrière le vernis des principes, c'est la même idée qui a prévalu en Russie, avec les excès sauvages que l'on connaît. En fait, les paysans russes se sont emparés, en 1917 et 1918, de toutes les propriétés foncières privées. On admet que, pour toute la Russie, 86 pour 100 de la terre et 80 pour 100 du matériel agricole se trouvant dans les anciens domaines sont passés dans les mains des paysans.

On se tromperait d'ailleurs beaucoup en imaginant le paysan russe d'avant-guerre comme un déshérité. Il l'était si peu, les réformes de 1861 et de 1905 avaient si bien entamé la part des propriétaires que, pour quelques provinces, les expropriations de 1917 et 1918 ont eu pour résultat de n'augmenter que d'un dixième d'hectare environ la part de chacun. En 1914, c'est à peine si les grands propriétaires possédaient encore 15 pour 100 du territoire.

La révolution bolcheviste n'a donc pas eu sur le cadastre *bourgeois* l'effet foudroyant et perturbateur que l'on imagine. Ce qu'elle a disloqué, c'est le régime foncier en lui-même. La nationalisation du sol a provoqué un chaos sans nom. Dans certaines régions, il fut décidé par exemple de procéder à un repartage complet de la terre dans un esprit d'égalitarisme absolu. Toutes les terres firent retour au *mir*, là où il y avait un *mir*. Le désir d'égaliser les lots a diminué encore la superficie de chaque bout de terrain, de sorte que la propriété paysanne est encore plus éparpillée qu'avant la guerre, augmentant la distance entre l'isba du moujik et ses diverses cultures. Dans d'autres endroits, les biens paysans furent exceptés du nouveau partage. On devine quel désordre a résulté de cet arbitraire : « Nos paysans, avouait Ossinski, le commissaire de l'agriculture, dans son rapport au neuvième congrès des soviets (1921), font partout des efforts colossaux pour mettre de la clarté dans leurs relations avec la terre et leurs voisins, dans l'espoir d'en finir avec la confusion que la révolution n'a pas diminuée, mais *accrue*, nos redistributions de 1918-19 n'ayant obéi à aucune règle précise. »

On pourrait d'ailleurs en dire autant de tous les pays *reformés* depuis 1918 et 19. Le cas de la Yougoslavie n'est pas unique. En Lettonie, en Tchécoslovaquie, le fouillis est également considérable. La Pologne a eu le bon esprit de ne soumettre jusqu'à présent au partage que les biens d'État ou d'étrangers, ce qui a limité le mal. Conçoit-on du reste que de pareils transferts de propriétés puissent s'accomplir sans une énorme déperdition de toutes les sortes de valeurs? Menacés dans leur fortune, les anciens possédants se sont,

dès la première heure, désintéressés de leurs exploitations. En Yougoslavie, certains d'entre eux, plus violents que les autres, mirent le feu à leurs récoltes, saccagèrent leur matériel et leurs bâtiments.

C'est que des passions folles se mêlent à cette gigantesque aventure ; passions de classe, passions de sang, passions de nationalité. Le paysan tchèque, forcé d'émigrer aux États-Unis parce que le grand propriétaire autrichien faisait venir de Silésie une main-d'œuvre moins coûteuse, le paysan roumain éloigné de sa terre par des intermédiaires qui ne mettaient pas toujours à leur exploitation le zèle ou la compétence qu'il eût fallu, ont saisi avec âpreté l'occasion par la chevelure et réduisent maintenant à l'exil leur propriétaire dépossédé. En Lettonie, la rivalité sociale se double ainsi d'une haine de race à l'égard des barons baltes. En Lituanie, c'est au grand seigneur polonais que l'on en veut, en Yougoslavie à l'Autrichien, en Transylvanie au Saxon ou au Hongrois, en Pologne au Russe, à l'Allemand. De là des modalités infinies, qui vont de la douceur ou de l'accommodement vis-à-vis des propriétaires compatriotes jusqu'à l'exclusive impitoyable à l'égard du dominateur étranger.

Les haines religieuses s'en mêlent, s'annulent, se superposent. En Pologne, les biens d'église, même catholiques, n'ont pas toujours trouvé grâce ; en Roumanie, en Yougoslavie, l'orthodoxe a su manœuvrer de telle sorte que les congrégations romaines, les biens épiscopaux catholiques ne représentent plus aujourd'hui qu'un pâle reflet de leur antique splendeur. Tel couvent de trappistes meurt littéralement de faim sur ses champs impitoyablement rognés. L'usurpation religieuse sert ici les intérêts nationaux et sociaux combinés. En Lithuanie, le capitalisme s'en mêle. En quête de matières premières, les gros trafiquants londoniens ont poussé le gouvernement de Kovno, qui n'attendait que ce signal et que cet appui, à exproprier les cultures de lin polonaises. On trouve à Londres qu'il est plus facile de traiter avec un seul vendeur qu'avec cent. La ploutocratie vient ici en aide aux pires instincts démagogiques...

Une foule de restrictions nuancent par ailleurs cette législation énorme et diffuse. On a tenu compte, ici de la rareté de la population, là du genre de culture. Prés et bois se voient en général appliquer un maximum supérieur à celui de la terre arable. Parfois les vignes ne sont pas expropriées du tout. L'indemnité varie de même sorte. En Russie, la dépossession s'est faite sans phrases comme sans recours. On poursuivait moins un rêve de répartition du sol — qui n'est pas *en soi* sans présenter quelques avantages — qu'un but de guerre. Il fallait détruire la bourgeoisie par idéologie brutale, par vengeance inepte, lui retirer sa substance.

Dans la plupart des cas, on a refusé toute indemnité à l'étranger, à l'ancien adversaire militaire ou politique, à l'usurpateur civil. Que de majorats russes, créés en biens polonais à la suite des répressions de 1831 ou de 1863, que de domaines allemands, fruit de rapines médiévales, que de *latifundia* roumains, plus ou moins légitimes, se sont vu annuler par les lois agraires ! Là où une indemnité est prévue, jamais elle ne s'élève jusqu'à égaler le cours normal ; tout au plus atteint-elle les deux tiers ou la moitié du prix du marché, et encore ! Très rarement est-elle payable en espèces. De savants, trop savants, systèmes de *bons*, plus ou moins remboursables par des banques foncières, s'entremettent entre l'acquéreur et l'exproprié pour faire semblant de donner une tournure légale à cette soustraction légèrement cynique. La face au moins est sauvée. D'ailleurs, il faudra des années et des années pour parcourir le cycle de remplois ou d'aménagements que prévoient les vastes systèmes de refonte territoriales votés de 1918 à 1923 (la loi Kallio, en Finlande, date d'hier) par les parlements de Riga, d'Helsingfors, de Varsovie, de Prague, de Belgrade, de Sofia, de Bucarest, de Kovno.

Néanmoins on peut déjà se faire une idée des résultats obtenus. Ils sont lamentables, au moins pour le moment, et en ce qui concerne la production. Certes, ne refusons pas notre adhésion à l'idéal, très pratique en même temps que très humain, qui consiste à enraciner vigoureusement chaque famille à la terre, à multiplier les travailleurs du sol, à favoriser l'homme des champs et à en fortifier l'espèce. Il est bon, juste et salutaire que chaque souche ait un foyer à soi. Cela est conforme aux aspirations de la justice comme aux demandes de la convenance. La civilisation urbaine, si nécessaire, mais si coûteuse, si équivoque, ne durerait pas un siècle si elle n'était soutenue par le solide et inépuisable appui des reins campagnards. S'il est exagéré de croire que la force d'une nation ne consiste que dans ses réserves rurales, il est inadmissible d'estimer que ces réserves-là ne sont pas les premières de toutes. Pour ces raisons et pour d'autres encore, qu'il est inutile de développer, le philosophe passera condamnation sur la désinvolture qui préside à cette immense opération de liquidation et de regroupement qui se poursuit encore sous nos yeux.

L'économiste montrera peut-être plus de sévérité, eu égard aux résultats. Événement paradoxal : de même que la mainmise ouvrière sur les usines tue la transformation des matières premières, l'accession paysanne à la propriété tarit la production agricole. C'est un fait indiscutable. En Russie, là où l'excès a été le plus grand, on a vu les récoltes diminuer de 10, de 20, de 50, de 60, 70 et 80 pour 100

dans certains cas. Dans les limites de la Russie actuelle, le troupeau chevalin tombait de 31 millions de têtes à 23, de 1916 à 1921. En Ukraine, la culture des betteraves à sucre passait de 520 000 à 135 000 de 1914 à 1921. J'ai sous les yeux des colonnes de chiffres divers qui accusent dans toutes les directions des phénomènes analogues.

Partout ailleurs le même spectacle se répète : « Les statistiques démontrent, dit le ministre roumain de l'agriculture, que le démembrement des grandes propriétés a amené une diminution substantielle de la surface cultivée. » Des pays comme la Lettonie, l'Estonie, qui étaient exportateurs de denrées agricoles, sont devenus importateurs. En Roumanie, cette exportation a baissé des deux tiers.

C'est que la culture parcellaire n'obéit nullement aux mêmes influences que la grande culture. C'est que la direction d'une compétence, soutenue par la richesse, aboutit à des résultats tout autres que ceux de l'ignorance pauvre et passionnée. C'est qu'il ne suffit pas de scinder en dix, en vingt ou même en deux ou trois, un grand ou moyen domaine pour réaliser une somme de mieux-être ; il convient encore de munir les nouvelles exploitations des bâtiments nécessaires, du cheptel mort ou vif indispensable, du fond de roulement minimum sans lequel la plus petite initiative devient impossible. Surtout il faut créer des routes et des centres de rassemblement nouveaux pour organiser le marché, la vente, l'exportation.

Le paysan petit propriétaire s'adonne plus à la culture maraîchère et à l'élevage qu'à la production des céréales. Celle-ci est le fait de producteurs capitalistes qui sont à même de suivre les grands mouvements mondiaux de l'alimentation et d'utiliser les dernières découvertes de la science. Dans son horizon borné, le tâcheron suit une routine sans avenir, et ne tient compte que de ses besoins. La malfaisance des réformes agraires peut se mesurer à ce fait qu'avant la guerre, le commerce mondial des cinq grandes céréales (blé, maïs, orge, avoine et seigle), donnait lieu à un mouvement de 40 millions de tonnes, et que depuis la guerre, de 1915 à 1921, en dépit de la surproduction américaine, on n'est pas même arrivé à échanger 30 millions de tonnes. Certaines cultures, savantes ou spéciales, sont ruinées. En Tchécoslovaquie, la betterave à sucre a reçu un coup mortel des lois démocratiques. En Russie, le lin, le coton disparaissent. Partout les céréales, destinées jadis à la nourriture des centres industriels allemands, belges, britanniques, sont en diminution.

L'origine des troubles commerciaux dont souffrent les États exportateurs, comme l'Angleterre, de produits ouvrés, doit être en grande partie cherchée de ce côté. Songez qu'avant la guerre la Russie exportait une moyenne de 4 millions et demi de tonnes de

blé, la Roumanie un million et demi. Cet excédent ayant disparu, les achats d'objets fabriqués que soldait son prix de vente se sont évanouis du même coup. D'où il résulte exactement que des hommes comme sir Arthur Buchanan, le dernier ambassadeur britannique à Petrograd, en favorisant l'arrivée au pouvoir de la séquelle de Kerensky, ont proprement ruiné leur pays. Le monde moderne est un ensemble délicat où les répercussions n'ont pas de fin et opèrent comme le boumerang, en revenant frapper leur point de départ. Aussi de nombreux économistes, avertis — un peu tard — par des contre-coups inattendus, se mettent-ils à découvrir qu'il est bon, pour un pays, d'avoir de nombreux petits propriétaires, mais qu'il est excellent de compter aussi une quantité raisonnable de gros, de très gros exploitants. On s'aperçoit un peu partout que la réforme a été excessive, que loin de s'exclure, dans une sage économie nationale, la grande et la minime propriété se complètent et que le dernier mot de la sagesse ne consiste pas toujours à tout chambarder.

Pour le moment, ces regrets sont superflus. Tout ce qu'on en peut attendre, c'est une certaine tolérance qui laissera de nouveau les champs s'agréger aux champs, pour produire en grande quantité la nourriture essentielle dont la population croissante de l'Europe a plus que jamais besoin.

René Johannet.

LES LETTRES

THÉODORE DE BANVILLE ET LES FANTAISISTES

Le centenaire de Théodore de Banville aura rallié l'admiration des talents les plus divers. De Paul Valéry, qui prit part à la célébration du poète, à Tristan Derème, qui appartient à la filiation spirituelle de l'auteur des *Poèmes funambulesques*, que de manières de comprendre la poésie ! Si Gasquet avait vécu, il n'eût pas été un des moins enthousiastes à célébrer celui qu'il considérait comme un de ses maîtres. Jean Pellerin se fût joint aussi à ce groupe, puisque Francis Carco nous a dit l'admiration de son ami pour le poète des *Stalactites*. Le centenaire de Théodore de Banville est donc tombé à point. Son influence que l'on aurait pu croire un peu diminuée, il y a quelque quinze ans encore, mérite d'être reconnue. Quant à l'élégant génie de Théodore de Banville, rapide, délicieux, ailé, il est plaisant à évoquer quand les soirs augmentent de durée, lorsque, dans le cœur des hommes, malgré les tristesses, renaît je ne sais quel rayonnement. La fantaisie du poète est légère comme le printemps, quand les marronniers fleurissent dans ce Paris qu'il a tant aimé et dans ce Luxembourg où l'ont célébré des admirations fidèles. Il est enfin heureux de pouvoir dire, quand on commémore un maître du lyrisme, que le jeune lyrisme est vivant. Si nous pleurons Jean Pellerin, nous nous réjouissons de l'éclosion du talent de l'auteur du *Poème de la Rose et du Baiser*. Théodore de Banville eût, je crois, aimé la poésie d'un Philippe Chabaneix. L'ombre de Théodore de Banville ne peut donc qu'être heureuse dans les

Champs Élysées où elle se complaît, devant quelque paysage aussi divin qu'une terrasse française, ornée d'aubépines. Voici venus les jeunes poètes à qui l'auteur du *Sang sur la Coupe* s'était adressé :

Et vous, poètes pleins comme moi de tendresse
Qui relirez mes vers
Sur l'herbe, en regardant votre jeune maîtresse
Et les feuillages verts.

Théodore de Banville a été poète et n'a été qu'un poète. Il a passé sa vie comme un magnifique lyrique ; et tout en lui résonnait pour donner un aliment à cette lyre qu'il a tenue adolescent et qu'il n'a laissé tomber qu'à sa mort. Quand tant de chants s'étaient tus, le sien ne devait s'éteindre qu'avec le dernier battement de son cœur. Il a pu dire avec un juste orgueil :

Les autres sont partis; Muse, je suis resté.

Pour cet amour absolu de la poésie, et aussi parce qu'il nous a transmis beaucoup de vers et d'œuvres exquises, il sera beaucoup pardonné à divers défauts qu'eut Théodore de Banville, et qu'il devait à son temps. Ses défauts mêmes donnent de la valeur à la pure qualité de son esprit. Quand Théodore de Banville crut que la prosodie du dix-septième siècle a été foncièrement mauvaise, que celle du dix-neuvième siècle est bonne de tout point, que l'alexandrin a atteint toute sa beauté avec Hugo, on doit penser qu'il se trompa. Pareillement quand il affirma que « *l'imagination de la rime est la qualité qui constitue le poète,* » et que l'on « *n'entend dans un vers que le mot qui est à la rime et que c'est le son de la rime qui éveille les idées.* » D'ailleurs Banville pouvait-il ainsi penser : de cette prosodie si dangereuse, il sut tirer des effets, mais pas toujours une pure beauté ; poussée jusqu'à la limite, elle produisit des parodies dont Banville amusa, s'amusa, fit un feu d'artifice délicieux. Et son culte d'Hugo? Il lui dut d'écrire des vers bien pénibles dans *les Exilés* (qu'il prit pour son meilleur livre) et d'autres exquis, quand il fit une caricature délicate de la manière d'Hugo. Il admirait, mais il savait n'être pas dupe toujours, s'il le fut souvent.

Nul d'ailleurs, dans cette assez détestable époque du second romantisme, ne goûta autant les bons auteurs que Théodore de Banville. Il fut toujours français dans ses admirations. Lisez ses *Eloges* de La Fontaine et de Ronsard. Il loue comme incomparable cette jolie pièce lyrique de La Fontaine, *Climène*, qui contient des vers exquis. Quant à Ronsard, le plus grand ouvrier de rythmes que la poésie

ait connu, comme on comprend l'admiration que Banville eut pour lui ; Banville admirait, en effet, les rythmes, les mouvements de la poésie, en elle-même, hors de tout sujet, la poésie pure, et la pure poésie de France dont il étudia toutes les formes. Ne reprit-il pas la forme de la ballade, de La Fontaine remontant à Marot? On se demande comment il pouvait goûter celui qui mit « *un bonnet rouge au vieux dictionnaire* ». Le talent a plus d'une contradiction ! J'aime me répéter ces phrases de Banville : « *J'accepte dans son intégrité la succession de mes aïeux. Je désire appartenir au présent et au passé* » (préface du *Sang de la coupe*), et encore : « *Obstinément attaché à restituer les anciennes formes poétiques et à tenter d'en créer de nouvelles* (*ce qui est tout un*). » Croit-on qu'un des plus purs poètes de notre temps, un Jean-Marc Bernard, ait parlé bien différemment? Français fut Banville, comme le seront nos fantaisistes. Il aimait la tradition et la vie.

On a justement parlé de l'impassibilité des Parnassiens. Le Banville des *Princesses* sacrifia à cette formule. Il y a heureusement toute une œuvre qui contre-balance ces parties périmées. Si nous ne connaissons rien du cœur du poète des *Trophées* qui prit à Banville ce qu'il eut de périssable, comme le génie intime de Banville gagne à être pénétré ! Il était d'une sensibilité exquise. Il n'aimait que ce qui était pur et noble ; il se plaisait à la lumière ; il fuyait le mensonge. Peut-être avait-il pesé les paroles de Lamartine : « *La vie est un chant... Oublie tout art pour atteindre à la nature.* » Il avait répondu : « *On n'est jamais bon ouvrier lorsqu'on écrit sous l'impression d'un sentiment vrai, au moment même où on l'éprouve.* » Il lui fallait interposer, entre le sentiment et la réalisation, le jeu de son art. Il s'amusait souvent, parce qu'il était très sensible et qu'il était capable d'éprouver de grands attachements. On est très ému par ces deux pièces annuelles que le poète adressait le même jour de novembre et de février, à sa mère, et qu'il adressa régulièrement, à la même date, à celle qui fut une ombre vivante et toujours plus réelle. Aussi trouve-t-on une émotion plus directe, de celle dont se défend le poète, dans cette ode à la *Font-George* que Sainte-Beuve, pour le mouvement, comparait à la *Fontaine Bellerie* de Ronsard ou à la pièce pour l'*Election de son Sépulchre.* Pour le mouvement seul, car la sensibilité est justement lamartinienne :

Maison blanche où la vigne
Tordait en longue ligne
Son feuillage qui boit
Les pleurs du toit!

Il faut cependant reconnaître que ces mouvements de l'âme ne sont pas les plus nombreux. D'ailleurs, en ce temps-là, Lamartine et les lamartiniens en avaient un peu abusé ; et le sentimentalisme était insupportable. Il est bon de savoir que Banville souffrait. Ainsi ses jeux et son lyrisme qu'il veut serein, qui le devient, offrent tout leur pathétique. Comme l'on comprend mieux cette affection que, toute sa vie, Banville a eue pour la figure du clown qui devient l'image de la souffrance et la grandeur du poète. Relisons ces vers :

Enfin de son vil échafaud
Le clown sauta si haut, si haut,
Qu'il creva le plafond de toiles,
Au son du cor et du tambour
Et, le cœur déchiré d'amour,
Alla rouler jusqu'aux étoiles.

Un des hommes qui a le mieux pénétré le talent de Théodore de Banville, c'est bien Baudelaire, et comment s'étonner quand on connaît la prodigieuse intelligence de Baudelaire, critique aussi bien des choses d'art que des choses littéraires. Après les pages sur Delacroix, on lit l'étude sur Théodore de Banville. Baudelaire loue et critique les *Cariatides*. Il s'étonne et se plaint avec raison de la merveilleuse abondance, de la limpide facilité de ces vers. Il se plaint encore de l'influence de Musset (Baudelaire exécrait Musset). Il trouve que les qualités de Banville ont acquis plus de rigueur dans *les Stalactites* dont ce vers revient à ma mémoire :

Viens, sur tes cheveux noirs jette un chapeau de paille;

et Baudelaire va tout droit à la grande qualité de Banville. « *C'est le pur lyrique,* » dit-il. Il évoque « *les belles heures de la vie, où l'on se sent heureux de respirer... Il exprime ce qui est grand, joyeux, rythmique... Tout a un air de fête et d'innocence, même la volupté... Il est classique.* » Et cet air doux à respirer, Baudelaire n'a pas dû le respirer bien souvent !

Si l'art de Baudelaire fait songer aussitôt à celui de Delacroix, celui de Banville, qui est un moins grand poète que Baudelaire, fait songer à celui des délicieux petits maîtres du dix-huitième siècle. Quelquefois, il est vrai, il fait songer à Watteau, à son admirable Gilles, qui porte sa mélancolie ; mais le plus souvent à d'autres maîtres un peu moins profonds. Il est gai, en apparence, comme une fête sous les arbres d'un parc :

Tapez, pierrots et masques,
Sur vos tambours de basques.

De là dérive tout le Verlaine des *Fêtes galantes*. Verlaine a plus de mystère. Un joli air de France, plus spirituel, anime Banville. Dans ces vers je trouve aussi un ton dix-huitième siècle :

Les baisers, la défaite et les charmants refus.

Mais j'arrive au Banville fantaisiste qui cacha ses sentiments sous le plus divertissant badinage. Comme un Derème aime la pipe, il aima la cigarette qui fait passer tant d'ennuis. « *O cigarette, je ferai une ode sur toi, lorsque je retrouverai mon dictionnaire de rimes.* » C'est Derème qui se promène dans une voiture tirée par un escargot, et Banville voyageait déjà

Dans un coupé de nacre attelé d'un Dauphin.

C'est bien ce sens exquis de la délicieuse fantaisie qui est le mérite de Banville. Il est vif, leste, tout rire, tout charme. Je ne parle pas de son lyrisme théâtral ; mais que *les Fourberies de Nérine* contiennent de jolis vers, et comme dans d'autres pièces le poète atteignit presque à son rêve, qui eût été de faire parler les oiseaux comme Aristophane l'avait fait ! Il est vrai qu'hélas, ceci nous amena Rostand, mais est-ce la faute de Banville? Rostand a été le mauvais élève de Banville, au lieu que les fantaisistes ont ressuscité quelques-unes de ses qualités et son esprit, parce qu'ils ont aussi été chercher d'autres maîtres plus anciens.

Dans cette comparaison que j'ai entreprise de Banville et de nos plus modernes poètes, on reconnaîtra que nos novateurs n'ont pas été sans utiliser ses trouvailles :

Il marche sur les fiers sommets
Ou sur la corde ignoble, mais
Au-dessus des fronts de la foule.

Banville a trouvé cet accent de caricature qui peut atteindre au grand art et il le dit lui-même : « *J'ai rêvé de faire avec la poésie qui contient tous les arts et qui a la ressource de tous les arts, ce que se propose la caricature... en cherchant dans la rime elle-même les principaux moyens comiques.* » Mais que le rire de Banville est léger à côté de celui de nos fantaisistes ! Douleur de Jean-Marc Bernard, tristesse de Derème, inquiétude profonde de Carco, comme vous êtes loin de Banville, et comme en est loin aussi celui qui l'admirait, ce Jean Pellerin, dont l'accent est si âpre ! Et cependant, ces poètes sont de la lignée de celui qui voulait créer *cette chose surnaturelle et divine, le rire.* Il est vrai que notre époque est moins gaie que celle qui se

plaisait aux opérettes d'Offenbach. Et Banville est bien un homme du second Empire, et plus de son temps qu'il ne le crut.

Quand il évoque quelque figure, Banville le fait à la manière de Carpeaux ; et son exotisme est bien parisien :

La Chinoise rêveuse assise dans sa jonque.

Parisien, ce Banville né dans cette jolie ville de Moulins, dont il s'est si souvent souvenu, Parisien, Banville l'est, et il a un sens exquis de la vie de son temps. Qui sait si ce joli parisianisme ne donnera pas de la vie à son art? Tout poète où l'on ne sent pas respirer son époque n'existe pas. Au travers de Banville, je vois le second Empire. J'imagine le poète au *Divan le Peletier*, dans cette cour plantée d'arbres, non loin de l'ancien Opéra, rencontrant Alfred de Musset, et j'entends leurs causeries. Il se promène dans les jardins de ce temps :

Et dans le Luxembourg, ce paradis du monde.

Veut-on regarder de jolies peintures, en vers, du Bois, à cette époque brillante des équipages dont Constantin Guys a laissé de si magnifiques évocations, on n'a qu'à lire ces vers de Banville où passe la vie contemporaine :

Au milieu d'un éclat de parure et de voix
Un essaim de péris, au bord d'une calèche,
Parmi les feuillaisons, dans un nuage, au Bois...

et ces vers enchanteurs :

Rendez à ces zéphyrs que voilà revenus
Les légers mantelets, avec les robes blanches,
Et, dans un mois d'ici, vous sortirez bras nus.

Quelle élégance et quel charme ! quels jolis yeux pour peindre ainsi devait avoir Théodore de Banville. Comme on comprend qu'il ait goûté Renoir qui fit son portrait que j'ai été revoir, rempli de malice, avec ce regard aigu. Quand Banville parle d'une Parisienne de ce temps dont *les grands yeux bleus semblent avoir des étonnements ingénus*, ne parle-t-il pas des premiers modèles de Renoir?

Voici dans le gazon les corolles ouvertes,
Le parfum de la sève embaumera les soirs
Et, devant les cafés, des rangs de tables vertes
Ont par enchantement poussé sur les trottoirs.

Quel joli soir, fixé à jamais, avec la vision de Théodore de Banville, et ce sentiment d'une heure qui durera toujours !

*
* *

Fixer une heure de votre vie, la fixer toute, tant nous avons peur de la mort, voilà ce qui crée le poète. Tristan Derème l'a dit plus d'une fois et il l'a redit encore dans une amusante conférence, au *Caméléon*, où j'aurais bien voulu assister à la présentation de Mme de Noailles et de la patronne de l'établissement. Heureux ceux qui virent ce spectacle, trois fois heureux ! Et cette conférence est bien venue qui m'offre le plaisir de reparler de l'auteur de la *Verdure dorée*.

Derème est un des plus curieux pêcheurs d'images, de trouvailles que la poésie française ait connus depuis longtemps. Si, de ce groupe étonnant de poètes, unis par l'art et l'amitié, qui a compris Jean-Marc Bernard, Francis Carco, Jean Pellerin, Léon Vérane, l'un mérite surtout le nom de fantaisiste, c'est Derème. Il a la facilité et la recherche, la rouerie et la malice. Se moque-t-il de nous? Se paie-t-il notre tête? Est-il sérieux? Souffre-t-il ou rit-il? On sent tout cela à la fois. Au fond, c'est toujours la même poésie que Derème recommence, mais, tour de force étourdissant, sur un ton différent ; et, chose étonnante, on ne se lasse pas de cette musique gamine, douloureuse, narquoise. Au début, je l'avoue, je craignais pour la réunion des premières plaquettes de Derème. Ne se lasserait-on pas? On ne s'est pas lassé. Il y a chez lui un accent inimitable. D'où vient-il? De son génie et de quelqu'un qui a aimé Jules Laforgue, Toulet, et peut-être aussi, remontant plus haut, ces exquis poètes du début du dix-septième siècle, ce Saint-Amant et ce Théophile que l'on a remis à leur place, et qui savaient dire la vie de leur époque et leur sensibilité fine et directe, sans rien de guindé. Beau temps où la fantaisie éclaira si joliment la poésie, comme elle le fit chez Banville, chez Derème et chez ses amis.

Si Théodore de Banville fut avec Verlaine, Baudelaire un des maîtres de Jean Pellerin, il faut aussi compter J.-P. Toulet dont l'influence aura été si considérable sur nos plus récents poètes. Nous avons dit ici même quel joli poète a été Toulet. Ce qu'il faut admirer chez Jean Pellerin, c'est d'en avoir subi l'influence et aussi de s'en être dégagé. On dira plus tard : Toulet, Derème, Pellerin, Léon Vérane, comme on dit : Baïf, Magny ; tous du même temps, tous un peu semblables, mais différents. Ainsi est le poète du *Bouquet inutile*, dont le livre fort beau est un des plus émouvants que j'aie lus depuis longtemps.

Par la préface de Francis Carco, je crois avoir connu la figure de son ami. Je l'ai vu vivre. Je le connais discret, aimant ses amis et plein de désenchantement, « *mais de ce désenchantement, il ne souffrait jamais qu'on prît au tragique les allusions voilées d'un amère ironie. Cela lui était odieux. Il n'en voulait pas entendre parler et sa fierté, qui était grande, se regimbait sitôt qu'on la voulait forcer ou approcher pour la percer à jour.* » De la préface encore de Carco qui éclaire bien des choses, et par de précieux renseignements, et par ce ton douloureux qui est entre les lignes, nous savons que Pellerin a admiré, avec Toulet, ce qui est l'évidence même, Moréas. Il a aimé et les *Contrerimes* et les *Stances*, et cela répond victorieusement à ceux qui ont cru que l'influence de Moréas était stérilisante. Oui, pour ceux qui n'imitent que des formules, non pour ceux qui, par le grand Maître, sont remontés aux sources de la poésie française. Est-il bien sûr qu'un Maynard, dont les épigrammes sont si belles, ait été lu avant que Moréas donnât, par sa causerie et son art, le goût de repuiser aux plus belles sources? et aux belles sources de France, il y a souvent la fantaisie, et aussi souvent la tristesse.

Toujours avec la lyesse
La tristesse
Se mêle secrètement,

a dit Ronsard.

A l'école de Toulet, sous cet ingénieux arrangement de vers de huit et de six syllabes, Pellerin apprit l'avantage d'une forme étroite, et la nécessité d'enfermer une pensée dans peu de mots, toujours remis sur le métier, jamais au point, pour dire l'ironie, l'âpreté, la douleur secrète. La sûreté rythmique donne, quand toute trace de travail a disparu, une sensation extrême de liberté. Faut-il démontrer la sûreté qui réside dans des strophes comme celle-ci :

Où serez-vous? Dans le jardin
Où je devrai descendre?
Que serez-vous? charme, dédain,
Douce chair ou bien cendre?

Mais, comme Théodore de Banville, le poète retrouve la consolation dans la sûreté de son lyrisme :

Poète, tu t'en vas ainsi
Lorsque le souffle passe
Par l'air et le monde affranchi
Du temps et de l'espace.

Affranchi du temps et de l'espace, volant avec leur fantaisie, sont tous les vrais poètes de ce groupe poétique que l'on a vu apparaître, il y a douze ans, collaborant à la revue *les Guêpes*. Il faudra que j'étudie en détail cette belle figure de Jean-Marc Bernard qui est, à mon goût, la plus haute de ceux que nous pleurons, et qui a si bien illustré ce vers de La Fontaine :

Tout se suit ici-bas, le plaisir et la peine.

Je devrai encore montrer Francis Carco poète et Léon Vérane. L'occasion m'en sera donnée ; mais comme Philippe Chabaneix vient de publier ce livre exquis qui s'appelle *le Poème de la Rose et du Baiser*, c'est sur lui que je finirai.

On n'a pas été peu surpris, l'an dernier, par l'extrême perfection qui présidait aux premiers vers de ce jeune poète. Il apportait dans ses *Tendres amours* une musique d'une douceur et d'une volupté naissante qui parfois s'apparente à celle de Toulet, mais surtout à celle de Chénier. Je songe toujours à ces vers des *Elégies* de Chénier, quand je lis ceux de Chabaneix :

Et la belle Amélie est aussi de la fête.

Hélène, Marguerite, Simone, c'est toute une suite de figures charmantes, évoquées dans de courts vers qui sentent les roses naissantes. A peine de légers contours, à peine de la musique, et tout un charme exquis s'élève de ces vers. Ainsi Chérubin devait écrire des vers. Peu de poètes ont rendu la jeunesse, car la jeunesse ne sait pas toujours écrire, et quand on sait écrire, on est si loin de ces beaux jours !

Et je regrette aussi la grâce de Manon
Dont l'étreinte sauvage et le savant délire
M'attiraient autrefois, comme aujourd'hui m'attire,
Virginal au milieu d'un paysage d'eaux,
Un visage d'enfant couronné de bandeaux.

Quand on lit des vers aussi parfaits, d'un tout jeune auteur déjà très admiré de tous les connaisseurs, on peut penser qu'Apollon lui-même se trompait quand La Fontaine, dans *Climène*, lui fait dire :

Je prévois par mon art un temps où l'univers
Ne se souciera plus ni d'Auteurs, ni de Vers.

Marc Lafargue.

LES BEAUX-ARTS

A LA RECHERCHE DU SALON UNIQUE

Les critiques et les amateurs ont coutume de déplorer la multiplicité des expositions. Ce sont là doléances sans danger. Il n'en va pas de même des protestations des exposants. Lorsque vous entendrez dire qu'un groupe de peintres ou de sculpteurs est en train de se former, tenez pour assuré que leur premier geste sera pour dénoncer les expositions trop fréquentes ou trop nombreuses, et le second pour annoncer la création d'une prochaine exposition. Je n'exagère rien : comme tous mes confrères, je reçois, de temps à autre, une circulaire annonçant la formation d'un nouveau Salon, en termes d'une naïveté sans artifice : « Trop d'expositions plus ou moins significatives sollicitent l'attention du public... C'est pourquoi nous avons pris l'initiative d'en organiser une dont l'intérêt... etc. » Suivent toutes les bonnes raisons qu'on imagine aisément et qui tendent à prouver que l'entreprise en question vient « combler une lacune ».

On n'ignore pas les incidents qui ont marqué tout dernièrement les assemblées de nos deux plus anciennes sociétés. Tandis qu'aux *Artistes français* un groupe nombreux et agissant veut imposer une réforme du jury et mettre fin au scandale ridicule de ces professeurs distribuant médailles et mentions à leurs élèves et disposant des cimaises au gré d'un favoritisme intéressé, la *Société nationale* laisse échapper les éléments jeunes qu'elle avait pu attirer et se révèle décidément incapable de tout rajeunissement. Je n'ai jamais très bien compris, pour ma part, quel genre de consécration des artistes

comme MM. Charles Guérin et Ch. Dufrêne, pour ne nommer que ceux-là, espéraient trouver auprès des portraitistes mondains de la Nationale. Ceux de nos lecteurs qui auraient la curiosité de se reporter à l'article consacré ici même au Salon de cette société, l'an dernier, verront pour quels motifs on pouvait prédire à coup sûr l'échec de ce timide essai de régénération.

Rien de plus légitime que ce désir de former un faisceau brillant de toutes les forces les plus vives de l'art contemporain. Rien de plus séduisant et de plus simple à réaliser à première vue. En fait, avec beaucoup de peine et beaucoup de temps, on arriverait peut-être à faire une *décennale* convenable, mais un salon annuel ! Les artistes, même lorsqu'ils envisagent les Salons comme des entreprises de publicité, sont fort sensibles à l'*atmosphère* et au côté *spectacle*. Loin d'être aussi individualistes qu'on veut bien le dire, ils sentent plus ou moins confusément que leur succès personnel dépend, de plusieurs manières, de la bonne tenue de l'ensemble.

L'une des raisons de la faveur rencontrée par le Salon d'automne est le souci de la bonne présentation, l'art de mettre les œuvres en valeur, qui distingua, dès l'origine, les expositions de la société que préside M. Frantz Jourdain de cette foire désordonnée qu'est le Salon des Artistes français. Les mêmes tableaux qui faisaient rire le public du dimanche, au Cours la Reine ou aux Tuileries, dans les frustes baraquements des Indépendants, les plus grandes audaces de M. Matisse empruntèrent à l'ambiance du Grand-Palais un vague air de sérieux et de respectabilité. Tout de même, les passants qui s'esclaffent à la devanture de Bernheim, se disent, à la réflexion, que ces choses-là se vendent, puisque le marchand peut s'offrir le luxe d'un loyer au point central du Paris moderne. Il s'en indigne parfois, mais il en conçoit en même temps une certaine considération.

On s'explique dès lors les influences mises en jeu de divers côtés pour que les *Indépendants* soient exilés du Grand-Palais, élevé par la République « à la gloire de l'art français ». Leur heureuse fortune leur attire ce surcroît d'animosité. Ce n'est un secret pour personne qu'au lendemain de la guerre, les *Indépendants* étaient dans une situation financière assez fâcheuse. Grâce à l'impartiale fermeté de M. Signac, grâce au dévouement de quelques artistes, pour la plupart anciens combattants, qui ont apporté au comité un esprit de méthode et une activité nouvelle, la Société connaît des jours prospères. Le nombre des visiteurs est de plus en plus considérable, et malheureusement les sociétés rivales ne voient pas d'un bon œil un développement si brillant.

Voilà pourquoi l'idée du Salon unique a rencontré des partisans

intéressés. Chacun sait que la Société des artistes indépendants est fondée sur la suppression des jurys d'admission et des récompenses. Elle ne saurait donc adhérer à une exposition commune sans contrevenir aux principes qui font sa raison d'être. Et comme, d'autre part, le ministre a déclaré vouloir attribuer le Grand-Palais à un organisme fédéral où les différentes Sociétés seraient représentées, le Salon des Indépendants se verrait renvoyé à ses baraquements. On serait presque tenté de souhaiter qu'il le fût, si l'on ignorait quelle énorme dépense entraîne, à l'heure actuelle, l'édification de baraques.

Mais, supposons le projet de Salon unique réalisé. Ou bien les trois autres sociétés occuperaient chacune un emplacement distinct, ou bien elles exposeront séparément dans chacune des grandes sections. On ne voit pas du tout le bénéfice qu'en retirerait le public, qui, en définitive, ne semble pas se plaindre d'être dérangé trop souvent, et risquerait, au contraire, d'être rebuté par un ensemble trop copieux. En revanche, on voit très bien ce qu'y perdraient tous les métiers et industries d'art que les Salons continuent à faire vivre : les revues d'art et les publications documentaires, un élément d'actualité, les photographes, graveurs, éditeurs, libraires, une source de profits ; sans parler des étrangers qui viennent soit en mission plus ou moins officielle, soit à titre privé, comme amateurs ou simples curieux. Soucis purement matériels, dira-t-on? — soit, mais il en est d'autres.

Un des maux dont souffre l'art contemporain est l'absence d'enseignement et la carence des maîtres véritables. Cependant, il s'est formé dans l'atmosphère de chaque Salon des courants d'influence. Rodin, à la Nationale ; Cézanne, au Salon d'automne, le cubisme aux Indépendants, qui ont fourni aux jeunes artistes, sinon des guides éprouvés, du moins des excitants intellectuels. Que ces tendances soient confrontées de temps à autre, en la personne de leurs meilleurs protagonistes, rien de mieux, et le public en pourra tirer la leçon. Mais, à vouloir être complet, le Salon unique risque d'être confus et d'augmenter encore le désordre où les artistes ont tant de peine à retrouver leur chemin.

Vous allez dire qu'on pourra faire un choix. Fort bien ! Mais alors, c'est la question du jury qui se pose. Qui donc, fût-ce le plus subtil surintendant des Beaux-Arts et le mieux intentionné, prendra la responsabilité de la trancher, et forçant des maîtres indignes à résigner leurs privilèges, instituera en leur lieu et place un Bourdelle, un Despiau, un Maurice Denis, un Bonnard, un Matisse, un Segonzac, voire un Georges Braque? Il ne s'agit pas de fonder une orthodoxie nouvelle, mais simplement de consacrer des situations de fait, que, seuls,

les gens de mauvaise foi attribuent à des manœuvres commerciales. Car si le succès personnel peut être forcé, l'influence ne s'acquiert pas d'autant et quelque opinion que l'on puisse avoir sur chacun des artistes cités plus haut, comment nier leur emprise sur un certain nombre d'esprits? Il n'est besoin d'exclure personne. Ceux qui perdront leurs élèves en même temps que leurs prérogatives injustifiées s'excluront d'eux-mêmes.

Ménager un rond-point, d'où partiraient des avenues, c'est déjà faire de l'ordre, éclairer la forêt et la rendre praticable. Il ne faut pas espérer changer en un tournemain un état d'esprit routinier ou faussement audacieux. Sauront subsister les *Artistes français* avec un jury restauré et un règlement amendé, et les *Indépendants*, avec leur organisation libérale, puisque nous sommes en présence de deux éléments concrets, de deux principes consacrés dans les faits ; puis le *Salon d'automne*, en raison de son caractère complet, des services qu'il a rendus et de ceux qu'il aurait pu rendre à la renaissance de nos arts appliqués. Quant à la *Nationale* et à la société nouvelle qui aspire à prendre sa place et celle du Salon d'automne, on n'aperçoit pas le besoin spécial auquel elles répondent. Tant mieux, si ce n'est pas seulement pour satisfaire quelques ambitions particulières. Mais si, par aventure, les intérêts du public des artistes, et ceux de l'art français s'y trouvaient subordonnés, on aime à penser que l'appui officiel leur ferait justement défaut.

En définitive, il semble que le vœu d'un Salon unique, en ce qu'il contient de raisonnable et de légitime, serait satisfait par une organisation nouvelle, sur des bases plus larges et dans un esprit plus ouvert que la *Triennale*. Cent, deux cents toiles, une trentaine de sculptures, des gravures, quelques meubles, si l'on y tient absolument ; un résumé véridique, impartial, complet de l'activité artistique pendant trois années.

Mais, de toute manière, il serait aussi injuste qu'inopportun d'entreprendre sur des droits acquis pour favoriser, sous prétexte de coordination des efforts, un nouveau Salon aux dépens de ceux qui ont affirmé leur vitalité et leur raison d'être. Et surtout qu'on n'oublie pas que les *Indépendants* ont été la pépinière de l'art français depuis vingt ans.

ROGER ALLARD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

SARAH BERNHARDT

Sans doute il est trop tard pour parler encore d'elle.
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours ont passé...

Ainsi Musset, dans les célèbres stances à la Malibran, évoqua la fragilité de la gloire éclatante des comédiens. De leur vivant, ils sont les idoles de la foule. L'encens qu'ils reçoivent n'est peut-être pas très délicat, mais il est enivrant. Leur célébrité est matérielle, immédiate et viagère. Le mot de Balzac : la gloire est le soleil des morts, *n'est pas pour eux. Le génie méconnu peut espérer les revanches de l'avenir. Pour le comédien, le génie se confond avec la réussite. Ces noms sur les affiches en lettres flamboyantes, la publicité, les ovations, et ce peuple candide qui se presse, à une heure du matin, pour attendre les acteurs illustres à la « sortie des artistes », ce sont les hochets de la vanité : quand l'âge a sonné, ils ne valent pas quatre vers qui chantent dans la mémoire des hommes. La tristesse d'Ovide exilé nous touche après deux mille ans, tandis que la gloire de Roscius n'est pour nous qu'un bruit indiscernable. Toutes ces fumées ne laissent dans les airs que quelques noms à demi évanouis, la Champmeslé, Lekain, Talma, Rachel. Celui de Sarah Bernhardt vient s'inscrire parmi les très rares qui conservent le privilège d'éveiller encore un écho dans la mémoire des générations qui n'ont pas éprouvé le prestige de ces royautés éphémères.*

La Malibran mourait à vingt-huit ans, consumée par ce feu sacré

que Musset a immortalisé. Rachel disparut à trente-huit ans, épuisée par sa course à la gloire à travers les deux mondes. Mme Sarah Bernhardt, qui se dépensa et qui brûla autant qu'elles, s'éteint chargée de jours, d'hommages et de travaux. Pendant un demi-siècle elle a régné sur la scène française. On peut contester que son influence ait été bienfaisante, nuancer même l'admiration due à la tragédienne, il faut d'abord lui rendre hommage sur deux points : elle a été d'une prodigieuse activité; elle a représenté avec un éclat extraordinaire l'art dramatique français aux yeux de l'univers.

Victorien Sardou, son auteur préféré, disait : « Il y a quelque chose de plus beau que de la voir jouer, c'est de la voir vivre. » Oublions ses excentricités de femme gâtée par la fortune, les lions dans un hôtel du boulevard Péreire, les mille racontars ramassés jadis dans le livre à scandale de Marie Colombier. Négligeons encore les côtés fébriles d'une activité qui se dépensait parfois au hasard : elle fit de la peinture, de la sculpture, des romans et jusqu'à des pièces qui n'étaient pas fameuses. Disons simplement que ces multiples ambitions, chez une femme, s'accordent assez bien avec une destinée extraordinaire. Il reste qu'elle fut une grande travailleuse. Elle possédait le privilège des grands actifs, entre deux efforts, elle maîtrisait ses nerfs et dormait n'importe où, cinq minutes, sur la chaise d'une loge de théâtre. Ce simple trait aide à comprendre pourquoi elle ne fut pas dévorée comme une Malibran.

Qu'on le veuille ou non, pendant un demi-siècle, elle a porté avec elle le renom, le prestige de notre scène. Dans les capitales d'Europe et d'Amérique, quand on dételait les chevaux de sa voiture, c'était à une figure de la France que le peuple décernait ces triomphes.

Ce que fut son prestige, les jeunes gens d'aujourd'hui peuvent difficilement l'imaginer. La plupart d'entre nous ne l'ont connue qu'amoindrie, s'obstinant à prolonger sa carrière au delà des bornes raisonnables. Nous n'avons perçu que l'écho amorti de ses triomphes. Pourtant, il était une circonstance où l'on pouvait mesurer l'extraordinaire sentiment qu'elle inspirait : c'était un soir de répétition générale, quand elle paraissait devant le public des spécialistes du théâtre, et chacun sentait que c'était pour les dernières fois. La salle entière se levait, l'acclamation roulait si longue, si profonde, que c'était à la fois touchant et ridicule. Pour ces gens de métier, elle était une idole, un fétiche, un drapeau vivant. Ajoutons, parce qu'il le faut, que, pour ceux de sa race, elle était un signe visible de victoire. Dans ce monde où ils sont les maîtres, elle était reine. On ne pouvait voir ce spectacle, entendre cette clameur, sans songer au cri d'orgueil de Mardochée :

Esther a triomphé des filles des Persans.

Sa carrière a été tant de fois retracée qu'il suffit d'en rappeler les grands traits : un père qui polissait des verres de lunettes, comme Spinoza, sur un quai du ghetto d'Amsterdam ; élevée au couvent, élève au Conservatoire où elle n'eut pas le prix, débuts obscurs au Théâtre Français, succès soudain et éclatant dans le rôle travesti de Zanetto du Passant, *un petit acte en vers de Coppée. Quelques années extrêmement brillantes dans la maison de Molière, sa rivalité avec Mme Agar* (arcades ambo...), *son brusque départ, un procès tapageur, une amende qui, en ce temps-là, parut énorme : cent mille francs. Elle va courir le monde, revient régner au boulevard, actrice et directrice, n'acceptant plus ni rivales, ni contrainte : la première elle eut un théâtre à elle, fit faire des pièces pour elle. Il est donc juste de la tenir pour responsable de tant d'abus qui ont suivi. Son influence, sous ce rapport, n'aura sans doute pas été bonne. Il faut dire qu'elle n'a pas été bonne non plus sur un terrain autrement élevé et important.*

Actrice, on ne saurait la tenir pour responsable des rôles qu'elle a joués, même s'ils avaient été écrits pour elle. Mais elle a été directrice, inspiratrice : on est bien forcé d'écrire qu'elle n'a rien inspiré de bon. Son auteur a été Victorien Sardou. Elle a créé les deux plus mauvaises pièces d'Edmond Rostand, la Princesse lointaine *et* la Samaritaine. *Les deux meilleures,* les Romanesques *et* Cyrano, *ne lui doivent rien. On a dit que son théâtre avait été, pendant le triomphe du naturalisme, le refuge de la poésie : quelle poésie! Lui reprocher de n'avoir pas suscité un chef-d'œuvre serait de l'enfantillage. Des ouvrages qu'elle a défendus, fait régner chez nous et présenté à l'étranger, la justice oblige à dire que leur niveau fut assez bas. Elle a fini par M. Maurice Rostand et par M. Verneuil. Les lettres françaises, il faut le dire, ne lui doivent rien.*

Pas davantage la technique, la mise en scène, le permanent de l'art dramatique. A l'heure où M. Antoine cherchait à renouveler cet art jusque dans ses fondements, elle a joué les derniers romantiques sans en chercher plus long. Tout son souci était de ne point paraître dans Théodora *avec des bijoux faux, par amour de la couleur locale plutôt que de la vérité. Elle a été actrice, uniquement, la plus grande actrice qui ait paru depuis Rachel. Toute sa gloire est là.*

Ici, elle reprend tous ses avantages. Sa renommée éclipse même celle d'un Mounet-Sully, qui la surpassait par tant de points : les connaissances, la plastique, la dignité de la vie et le sérieux de l'esprit. A la fin de ses jours, naturellement, elle avait surtout conservé ses défauts. Nous la vîmes dans l'Aiglon, *il y a déjà vingt-trois ans, galoper une tirade qui devenait inintelligible, pour finir par un effet de ralentisse-*

ment sur le dernier vers, qu'elle psalmodiait, les bras en croix, en traînant toutes les syllabes :

Et puisque mon costume est blanc comme une hostie...

Dans ses meilleurs rôles même elle avait des défauts : dans Phèdre, *elle ajoutait par des chapelets d'oh! oh! oh! d'innombrables syllabes supplémentaires aux alexandrins de Racine. Mais, à l'inverse, on pouvait dire que, dans le plus méchant rôle, elle faisait oublier pendant quelques minutes l'auteur le plus médiocre ou le plus exécrable. Il y avait dans* la Tosca *une scène où elle allume des cierges, autour d'un cadavre : quand on l'avait vue là dedans, on comprenait le délire des foules et toutes les hyperboles.*

Admirable interprète, capable de prêter un semblant de vie à de méchantes pièces et d'animer des poupées fragiles ou folles, c'est dans les grands rôles qu'elle donnait véritablement sa mesure. Elle joua trop souvent la Tosca *et* la Dame aux Camélias, *trop peu* Phèdre. *Il n'y eut personne pour le lui dire, personne que Lemaître, le clairvoyant. Lui seul répéta,* vox in deserto, *qu'elle était digne de figurer les héroïnes, les vraies femmes, Phèdre, Roxane, Monime, Athalie. Elle aurait pu ressusciter la tragédie. Du moins elle a laissé à tous ceux qui l'ont vue un souvenir vraiment grand. Elle seule n'était pas inégale au sublime des vers de* Phèdre. *Elle seule savait chanter* Ariane ma sœur, *et quand elle invoquait son père fabuleux :*

Et toi, sacré soleil d'où je suis descendue,

elle avait la majesté d'une fille du soleil.

Au penchant de ses jours, à soixante-dix-huit ans, elle aborda pour la première fois le rôle d'Athalie. On l'apportait sur une litière, et elle tendait au petit Joas tous les pièges qui, entre la séduction et la violence, peuvent être dissimulés sous les nuances. Vraiment, ici, ce n'était plus l'instinct de la femme ni de la comédienne qui la guidait. Elle comprenait et elle était terrible. Elle était tour à tour douce comme une aïeule, impérieuse comme une reine, subtile comme une politique, farouche comme une furie. On ne peut pas oublier l'inflexion avec laquelle elle chantonnait, les yeux au ciel et dodelinant la tête sur le mot irréparable :

Pour réparer... des ans, l'irréparable outrage !

Pendant cinquante ans, elle a été louée sans mesure, un chœur délirant a monté sur ses pas. Vers 1895, *les poètes rivalisèrent en un tournoi d'hyperboles où le jeune Edmond Rostand, au dire de Lemaître*

que ces excès faisaient sourire, « vainquit don Gormaz Hérédia et le sarrasinois Haraucourt. » Dieu sait cependant si le fameux sonnet offensait la langue française aussi bien que le goût :

Et quand Phèdre paraît, nous sommes tous incestes.

Edmond Rostand proclamait que l'idéal, vers 1895, *s'était réfugié tout entier en Mme Sarah Bernhardt :*

En ce temps sans beauté, seule encore tu nous restes.

Chaque époque met son idéal où il peut; tant pis pour 1895. *Mais rappelons-nous qu'un sage antique a dit qu'il fallait avoir égard à la tendresse humaine et ne point s'attaquer à ceux qui ont su se faire aimer.*

***

Le Huon de Bordeaux de M. Arnoux.

Quand M. André Dumas refait *Esther*, quand M. du Bois refait *Bérénice*, quand M. Saint-Georges de Bouhélier tente de rajeunir au goût du jour les amours de Tristan et Yseult, on ne manque pas de leur dire qu'ils feraient bien mieux, eux, hommes du vingtième siècle, de traiter des sujets un peu moins rebattus et plus capables de toucher ce qu'il est convenu d'appeler la sensibilité moderne. « Qu'espérez-vous? leur dit-on. Ces matières-là sont épuisées. On en a tiré tout le suc. Vous vous exposez sans profit à être écrasés par un trop grand souvenir. » Je n'ai jamais laissé passer une occasion de soutenir le contraire. Nous ne prétendons pas qu'un auteur doive passer sa vie à remettre sur le chantier *Polyeucte* et *Athalie*. Nous prétendons que tous les sujets sont bons, encore qu'il y ait certainement entre eux une hiérarchie. Le *Bœuf écorché* de Rembrandt est un morceau de peinture aussi étonnant que les *Pèlerins d'Emmaüs*, et il y a un monde entre les deux tableaux. Rembrandt avait en lui les mêmes dons le jour où il peignait l'un que le jour où il peignait l'autre ; seulement, ces dons, il les a appliqués une fois à un sujet vulgaire, une fois à un sujet sublime. Nous nedisons pas non plus que les meilleurs sujets soient ceux qui ont été le plus enrichis et portés par le génie au point de perfection. Nous pensons au contraire que les meilleurs sujets sont ceux qui ont déjà été traités, preuve qu'ils intéressent, qui ont été dégrossis et qui n'ont pas encore produit le chef-d'œuvre, leur fleur suprême. Les éléments sont là, il n'y a plus qu'à mettre la dernière main et à serrer les moissons : c'est Shakespeare recevant la légende de Macbeth, c'est Corneille héritant celle du Cid, lentement préparée, élaborée, mûrie par l'Espagne, amenée à l'instant où la fleur va s'ouvrir. Ces bonheurs-là, ne les rencontre pas qui veut. Le génie n'est peut-être qu'une de ces

rencontres, un secret bonheur, un accord mystérieux : on arrive juste à temps pour ramasser les forces vives et les offrir en faisceau à tout un peuple qui, sans le savoir, les attendait, et qui est touché en plein cœur.

A défaut de ces bonheurs exceptionnels, nous soutenons que les sujets qui ont déjà enfanté des chefs-d'œuvre sont excellents. L'arbre a porté des fruits, il est éprouvé. Bien loin que le génie stérilise le sujet qu'il touche, il le fertilise. Il lui confère un prodigieux pouvoir d'émotion : sitôt que nous entendons nommer les héros des plus belles légendes humaines, notre imagination s'ébranle, un cortège d'images nous assaille. Déjà l'auteur est sur le chemin de nos cœurs, il a fait la moitié de la route. Malheur à lui s'il se montre inégal aux visions et aux souvenirs qu'il éveille ! Sans doute, mais comme, de toutes parts, il est aidé et soutenu ! Tout de même, comme les maîtres qui se contentaient d'imiter leurs devanciers étaient sages ! Comme la plupart des vieux sujets sont riches, féconds, lourds de trésors où il n'y a qu'à plonger ! J'en trouve une preuve nouvelle dans la réussite de M. Alexandre Arnoux qui vient de transposer à la scène une chanson de geste et qui a su faire jaillir, d'un sujet vieux de huit siècles, des gerbes de beautés nouvelles.

L'invention, c'est chose entendue, ne lui appartient pas. Et l'invention dans *Huon de Bordeaux* est admirable. Nous sommes déjà en plein courant de la littérature française : une imagination aussi riche de poésie que n'importe laquelle, mais qui ne se perd jamais : voilà le trait essentiel, rien n'est forcé, tout reste humain. Partout la marque, qui est bien décidément la dominante du génie français, mieux, son essence même : la vérité des sentiments. Quand on lit quelque histoire de géant des peuples du Nord, cela amuse, on sourit, mais quelque chose au fond de nous proteste et murmure : « Ce n'est pas possible. » Quand on déroule le fil des récits étourdissants d'un conteur oriental, on y prend plaisir, certes, mais un plaisir que bornent deux sentiments très forts : les héros manquent de délicatesse, les faits manquent, je ne dis pas de vraisemblance, mais de logique dans l'invraisemblable. Un petit garçon de chez nous accepte très bien le merveilleux. Mais il lui faut un merveilleux qui ne soit pas gratuit. Les contes de fées l'enchantent parce que, si la magicienne transforme, d'un coup de baguette, Riquet ou Cendrillon, il n'y a que le fait d'étonnant, et un fait peut toujours être étonnant, pourvu que les sentiments soient possibles, conformes à la nature humaine telle que la conçoit la raison. Un petit garçon affiné par vingt siècles de délicatesse et d'analyse morale sent cela en venant au monde. Les histoires extravagantes des contes arabes, ces imaginations trop grandes et insuffisamment motivées, il ne les goûte que remises à sa portée par une tête de chez nous, telles les *Mille et une Nuits* de Galland. Sinon, il rira et fermera le livre en déclarant qu'il n'aime pas qu'on se moque de lui. Ce n'est que longtemps après

qu'il saura découvrir les beautés poétiques de l'œuvre originale. Au premier contact, elles ne sont pas à son échelle.

Dieu sait pourtant si les aventures de *Huon de Bordeaux* sont dépourvues de fantaisie : Huon, fils du duc Séguin, vient voir Charlemagne à Paris (à l'époque où l'on inventa la légende, il n'y avait déjà plus d'autre capitale que Paris). Un traître excite contre lui Karlot, le fils de l'empereur. Karlot provoque et attaque Huon qui, en état de légitime défense, le tue sans le connaître. L'empereur entre en une colère si véhémente qu'il ordonne qu'on exécute Huon sans jugement. Mais déjà, au royaume de France, les juges n'étaient pas des bourreaux : le vieux duc Naimes, le sage conseiller, tient tête à l'empereur : « Si l'on touche Huon, dit-il, nous partons tous, car aucun de nous n'est plus en sûreté. » Trait important, qui peint d'un coup les rapports politiques dans la société féodale, et la qualité morale de cette société, où les notions du juste et de l'utile font ainsi corps avec la sagesse. Charlemagne cède, mais, à titre expiatoire, il charge Huon d'une étonnante commission : le jeune homicide ira à Babylone ; il entrera dans le palais de l'émir Gaudise ; il soufflettera l'homme qui est assis à la gauche de l'émir, embrassera trois fois sa fille Esclarmonde qui se tient à sa droite, et rapportera, de gré ou de force, les quatre dents mâchelières et les tresses de la barbe du souverain de Babylone. Huon accepte cette pénitence et l'accomplit. C'est cette folle aventure qu'un conteur français du douzième siècle a su rendre si vraie, si touchante et si humaine qu'il a suffi à M. Arnoux de l'adapter aux nuances de notre goût pour nous émouvoir profondément.

Il importe de le remarquer, M. Arnoux nous a touchés parce qu'il nous a parlé notre langue. La légende était devant lui, il taillait à son gré : on n'a pas de peine à imaginer ce qu'elle serait devenue aux mains d'un troubadour de 1820, d'un symboliste de 1890. M. Arnoux l'a habillée à la mode de 1923 ; plus noblement, il l'a accordée à notre sensibilité. Au fond, les maîtres, quand ils reprennent un sujet comme *Macbeth*, ou comme *le Cid*, ou comme *Andromaque*, ne font pas autre chose, et les chances de durée de leur œuvre sont en proportion de l'art avec lequel ils ont su fixer ce goût qui passait, et de ce qu'il y a dans ce goût de positif et de durable, d'accordé au fond commun de tous les temps. On sait de reste que les chansons de geste sont longues, diffuses, mal composées : M. Arnoux y a remis de l'ordre, des avenues et des plans. Une des premières qualités qui nous frappent est la concision. M. Arnoux dit en trois mots ce que M. de Bouhélier eût délayé en un tableau languissant. Quand Charlemagne veut condamner Huon sans l'entendre, Naimes se lève et salue l'empereur :

Que Dieu te garde.

CHARLEMAGNE

Où vas-tu?

NAIMES

Quand le roi perd le sens, les conseillers sortent.

Quand Huon arrive chez l'émir, on lui demande d'où il vient : *Je viens de France, la terre douce.* Cette forte simplicité se retrouve partout. C'est elle qui nourrit le talent poétique de M. Arnoux, dont il faut dire qu'il est une révélation. Saluons le poète grave et fort qui, dès les premières paroles, sait nous saisir par la majesté de cette invocation à la terre :

Terre profonde et sourde, terre
Où dorment le cuivre et la pierre,
Mère du métal et de l'orge,
Pain qu'on mange, pointe qu'on forge,
Cœur d'où jaillissent les fontaines...

Au cours de son voyage, Huon pénètre dans la forêt enchantée que garde Aubéron. Il y rencontre un croisé en exil, un compatriote qui va devenir son serviteur, Gériaume, et la scène où ils se rendent compte qu'ils sont Français l'un et l'autre est déjà une merveille de grâce délicate. Après les avoir éprouvés, Aubéron les prend en affection et leur offre à manger. Gériaume demande du pain et du vin, dont il est privé depuis trente ans : du pain, dit-il, *qui chante sous le couteau.* On les lui apporte, il se baisse pour boire :

Saint Andoche, du vin de France !

HUON

Gériaume, que fais-tu?

GÉRIAUME

Voyez :
Je mangeais, les genoux ployés,
L'humble pain ; mais ce vin de gloire,
Je me prosterne pour le boire.

C'est tout et c'est la fin de l'acte. Un mot de plus, c'était trop. Voilà la poésie qui nous fait battre le cœur.

Il faut citer encore le chant des mariniers sur la galère qui ramène Huon et Esclarmonde. Ici, je songe à tous les faux ornements prodigués sur un sujet semblable par Edmond Rostand dans *la Princesse lointaine*, et je reconnais M. Arnoux pour un homme de mon temps, qui comprend et pratique la poésie comme les meilleurs d'entre nous :

A nous, rameurs de la galée,
Les étoiles nous ont parlé.
Oh ! Hé ! Oh !

« Nagez ferme », a chanté le Cygne,
« Soyez fidèle », dit le Chien ;
Oh ! Hé ! Oh !
Les Gémeaux nous ont fait un signe,
Le Lion rugit : « Gardez-la bien. »
Oh ! Hé ! Oh !

Nous sommes ici plus près du Mistral de *la Reine Jeanne* que du Hugo des *Aventuriers de la mer* ou de *la Galère capitane.* D'autant que M. Arnoux a soin de mettre toujours la sagesse à côté de la poésie : Esclarmonde demande : *Disent-ils vrai? Peuvent-ils entendre les étoiles?* Huon répond : *On dit que les petits enfants les entendent, quand ils rient, dans leur sommeil.*

ESCLARMONDE

Les entendez-vous?

HUON

Je suis vieux déjà, et j'ai commis des péchés.

On trouve à chaque instant des dialogues conduits avec ce subtil bon sens, par exemple l'admirable scène de la prison : Huon, en péril, adresse une prière à son protecteur Aubéron. Mais il commence par s'adresser à Dieu. Esclarmonde demande :

Pourquoi a-t-il prié son Dieu avant son ami?

GÉRIAUME

Parce qu'il est plus puissant...

ESCLARMONDE

Pourquoi Huon ne demeure-t-il pas agenouillé?

GÉRIAUME

Aubéron est une créature de chair et de cendre.

ESCLARMONDE

Christ n'est pas si puissant, puisqu'il s'est laissé crucifier.

GÉRIAUME

Il l'a voulu...

La belle convertie se fait expliquer le mystère, le péché, Dieu, la loi ; puis le dialogue tourne court, et un rapide rebondissement nous ramène à l'action :

Une fille peut-elle quitter son père pour suivre un homme, d'après la loi?

GÉRIAUME *(il hésite)*

Je ne sais pas.

ESCLARMONDE *(elle rit.)*

Moi, je sais, Gériaume, moi, je sais...

Poésie et sagesse, le mérite n'est pas mince. M. Arnoux est dans le fil de la meilleure tradition française. Une œuvre comme *Huon de Bordeaux* donne à espérer non seulement en l'avenir de son auteur, mais en l'avenir tout court. Il est significatif que M. Arnoux, qui semblait hésiter jusqu'ici entre plusieurs genres inégaux, s'engage dans la bonne voie, celle où il n'y a que vérité, une poésie simple et pure sur un fond de passions telles que l'homme reconnaît son cœur. Passions immuables, elles étaient vraies quand l'auteur du douzième siècle inventait la fable, elles le sont quand M. Arnoux la reprend aujourd'hui. Et que la terre tourne comme elle voudra, elles le seront encore dans dix et dans vingt siècles : vraies, profondes, délicates et fraîches comme si elles étaient d'hier. Huon, ce héros, ce n'est point un fier-à-bras. Il partage nos sentiments, nos faiblesses. C'est par là qu'il est touchant et qu'il est vrai, comme les héros de l'*Iliade*. Dans la forêt enchantée, quand Aubéron lui offre à festoyer après de longues privations, il résiste de son mieux, par prudence, et puis il succombe : ce jeune corps a besoin de manger. Loin de lui coûter, c'est cette humaine faiblesse qui le rend cher à Aubéron. Le nain bienveillant lui donne un anneau magique, et lui recommande de n'en faire usage qu'en cas d'extrême péril. Le jeune fou entasse sottises sur imprudences : les premiers dangers surmontés, il en attribue le mérite à son seul courage, et, par bravade, il jette l'anneau au loin. Puis il invoque inutilement son protecteur, pour rien, par curiosité, par défi. Aubéron se fâche et veut l'abandonner. Mais il a près de lui son serviteur, son sage conseiller Malabrun, qui plaide la cause de Huon avec la plus noble et la plus clairvoyante générosité : « C'est vrai, dit-il. Huon est léger, imprudent, un peu fou. Mais on doit tout lui pardonner parce qu'il est jeune et parce qu'il est brave. » Que c'est vrai, que c'est touchant. Pour tout dire, que c'est beau ! Quelle preuve de l'unité, de la continuité admirables d'un génie national, puisque de tels traits, si délicats et si forts, datent de nos origines. Comment ne pas l'aimer, ce jeune garçon de chez nous, si franc, si droit, un peu léger, insoucieux, brave devant le péril, faible devant les tentations de son cœur — un vrai cœur d'homme. Il entre chez l'émir, et soufflette l'homme qui est assis à sa gauche — deux fois, pour être sûr que le compte y est, puis il embrasse trois fois Esclarmonde, sans trop la regarder, il n'a pas le temps. Mais la belle fille, d'un coup, sent son cœur se fondre : un si hardi, si brave et si beau cavalier ! Et si gentil en son insouciance ! Tout à l'heure, dans la prison, en attendant la mort, il dormira comme un enfant :

Le plus sage s'endort sur la foi des étoiles.

Aussi, quand l'émir, confiant dans l'esprit de sa fille, fait jouer par Esclarmonde sa propre liberté contre le salut de Huon, elle s'arrange de manière à perdre : les auteurs du douzième siècle connaissaient aussi bien les femmes que les hommes.

Quand Shakespeare a repris, dans un de ses chefs-d'œuvre, le personnage d'Obéron, il a mis auprès de lui Pück, l'esprit ailé, merveille de poésie, l'âme des eaux, des airs, des bois, des sortilèges de la nature. Auprès de l'Aubéron de notre légende, le génie français a mis Malabrun, le fidèle serviteur. Il n'est pas moins poétique que Pück, mais il l'est d'une autre manière : toute sa poésie est en lui. C'est celle d'une âme juste, loyale, tendre, dévouée jusqu'au sacrifice. C'est celle de la bonté. C'est la poésie du cœur humain. Il faut remercier M. Arnoux de nous avoir rappelé que, depuis tantôt dix siècles, on invente chez nous de tels personnages, et de nous avoir montré quels accents jeunes et neufs on en peut tirer quand on a la tête et le cœur bien placés.

LUCIEN DUBECH.

M. Lucien Guitry et les deux Tartufe.

M. Lucien Guitry a fait courir tout Paris en proférant, sur la scène du Vaudeville :

Laurent, cherrez ma haire avec ma dichipline.

Que M. Guitry, après avoir joué Alceste, s'essayât dans Tartufe, voilà qui ne pouvait laisser personne indifférent. Mais la création d'un Tartufe auvergnat ajoutait à l'affaire un piquant imprévu. Elle a généralement surpris et souvent scandalisé. Les plus indulgents l'ont prise pour une audacieuse fantaisie de l'illustre comédien. L'audace n'est peut-être pas si grande qu'on croit, et M. Guitry n'a sans doute fait qu'accentuer les traits d'un Tartufe que nous connaissons déjà. Est-ce le vrai Tartufe? C'est une autre question. Elle n'est pas neuve et l'on n'a pas fini d'en discuter. Voilà trente ans que Jules Lemaître l'a déclarée insoluble.

« Il y a dans la comédie de Molière, écrivait Lemaître en termes qu'il faut reprendre, deux Tartufes d'aspect notablement différent. Il dut dessiner d'abord le premier en haine des cagots. Puis les nécessités ou les vraisemblances de sa fable l'ont sans doute amené insensiblement à concevoir le second. »

Le premier Tartufe est une espèce de grossier bedeau, de rat d'église, aux façons vulgaires et basses. Pétant de santé avec cela :

Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri.

C'est un goinfre. Il mange tout seul, à son souper, « deux perdrix, avec une moitié de gigot en hachis ». Il « rote » à table. Il est laid, il est physiquement ignoble et répugnant ». C'est le « beau museau » que raille Dorine, mari d'un tel modèle qu'il ne peut manquer d'être trompé. Quant à sa dévotion, ajoute Lemaître, « c'est plutôt momerie machinale et grimaces d'habitude qu'hypocrisie profonde

et perverse ». Son hypocrisie, si elle existe, est quelque peu imbécile, tant elle est grossière, quand il dit, par exemple : « Laurent, serrez ma haire... » , ou quand il se confesse d'avoir tué une puce avec trop de colère. Une telle affectation est plus grotesque que dangereuse.

C'est là le Tartufe de la première moitié de la comédie, des deux premiers actes et d'une partie du troisième. Voici l'autre maintenant. Celui-ci est le séducteur d'Elmire. Sa déclaration nous le montre homme du monde, délicat, intelligent et souple. C'est cet homme à qui Orgon se propose de donner sa fille. Il ne l'aurait pas accordée au truand crasseux dont on nous parlait tout à l'heure. Car Lemaître remarque finement que ce n'est pas un effet très ordinaire de la dévotion que de détourner les bourgeois opulents du souci de marier richement leurs enfants. Le prétendant à la main de Marianne aura donc un valet et tiendra dans sa province un rang honorable. Bien plus, dans les deux derniers actes, ce Tartufe-là prend une envergure de grand aventurier, d'escroc de haut vol. Il réalise un coup de maître dans la maison d'Orgon ; il intrigue jusqu'auprès du prince. Nous voilà loin du sacristain qui tuait ses puces. Mais ce sacristain n'est-il pas le vrai Tartufe, celui que Molière a voulu donner en risée aux spectateurs? Jules Lemaître inclinait à le penser. Il en avait de fortes raisons.

Un Tartufe intelligent et méchant ne serait point « le dévot », il ne serait qu'un « dévot », ou mieux, un intrigant qui fait servir la dévotion à ses desseins. Son hypocrisie s'exprimerait avec une sorte de discrétion et de distinction, et non plus par d'épaisses momeries d'un caractère trivial et lourd. Il pourrait faire rire de ses dupes, mais non de lui-même. Or, Tartufe est ridicule. Et ce qu'il y a de risible dans Tartufe, c'est ce que Molière a voulu bafouer : certaines formes naïves et exagérées de la dévotion, — considérées en dehors des âmes qui les emploient, et toute question de sincérité écartée. C'est si vrai que Molière s'est plu à compléter, à côté de Tartufe, sa galerie de dévots ridicules en nous donnant Orgon et Mme Pernelle. Ceux-là ne sont ni hypocrites, ni imposteurs, mais de braves et honnêtes gens dont le seul crime est la sottise. Molière les représente aussi grotesques que Tartufe. (Et les comédiens ne s'y trompent pas. Nous avons vu, l'autre soir encore, Mme Pernelle vêtue d'une guimpe blanche et d'une mante noire, à la manière d'une béguine. Pour Orgon, on avait pensé nous le montrer plus dévot qu'il n'est permis, en le faisant paraître, avec une barbiche et une fraise, sous l'aspect d'un huguenot de la plus farouche époque.) Enfin, prolongeant son tableau au dehors de la scène, Molière a inséré dans son dialogue quelques portraits de personnes vivantes, dont il raillait ainsi une vertu qu'il trouvait sans doute excessive. Les allusions firent scandale. Sous les traits d'Orante, « prude à son corps défendant », la cour reconnut la duchesse de Navailles, qui, ayant la garde des filles d'honneur, fit murer la porte par où le roi s'introduisait dans leur appartement.

Quant à Daphné, « notre voisine », c'était Mme de Soissons, qu'on accusait d'avoir éventé et calomnié les « entretiens » de Louis XIV avec Mlle de La Vallière. Ce sont donc de très réelles vertus que Molière a tournées en dérision, en ridiculisant l'appareil de la véritable piété.

Faut-il ajouter que, de la part du gassendiste et, comme dit Brunetière, du champion de la nature contre les docteurs de la grâce, cette attaque est beaucoup plus vraisemblable que les prétendus services rendus à la vraie dévotion, dont il s'est targué pour faire admettre *Tartufe*.

Mais que vient faire alors le second aspect du personnage? Pourquoi Molière s'en est-il embarrassé? D'abord pour faire une pièce. Il pouvait difficilement nouer une intrigue avec le benêt des premières scènes. Dans la version primitive en trois actes, qui forment encore un tout très complet, il n'avait réussi — cherchait-il autre chose d'ailleurs? — qu'à dresser un tableau scénique très bien venu, dans le genre du *Bourgeois gentilhomme*, mais sans aucun ressort dramatique. Avec la désinvolture que nous lui connaissons, il invente la plus invraisemblable des intrigues moliéresques et il imagine l'abracadabrante histoire de la donation et de la cassette. Au reste, cette intrigue n'était pas destinée seulement à compléter le drame, elle devait surtout faire accepter l'audacieuse caricature des trois premiers actes, ce qui fut fort difficile.

L'Imposteur ne trompa personne. Le roi lui-même, qui, peu dévot à cette époque, protégeait énergiquement Molière, dut reconnaître les téméraires intentions du comédien. La chronique nous rapporte qu'après la première représentation, — il s'agit de la version en trois actes qui ne fut jouée que devant Louis XIV, — « le roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel et ceux qu'une vaine ostentation de bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises que (...) il défendit cette comédie pour le public, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement achevée et examinée par les personnes capables d'en juger ». A plus forte raison, les défenseurs de la religion purent-ils se sentir touchés. « On conçoit, dit Sainte-Beuve, le cri d'alarme des chrétiens vigilants. » On se souvient de la riposte de Bourdaloue. On sait que, durant cinq ans, de 1664 à 1669, Molière fut tenu en échec par l'archevêque Péréfixe et le président Lamoignon. Il retoucha à plusieurs reprises, pour les atténuer, quelques traits qui forçaient encore la caricature du dévot. Et quand il parvint enfin à jouer publiquement sa pièce, ce fut à la faveur de l'équivoque, — dirons-nous de la tartuferie? — qui lui permettait de présenter son héros comme l'extraordinaire aventurier des deux derniers actes. Mais, par la nécessité où il fut ainsi poussé, il nous a laissé dans Tartufe un personnage dont les deux aspects sont mal compatibles.

Jules Lemaître assure qu'aucun acteur n'a jamais réussi à les

fondre. Il avait vu Frédéric Febvre jouer le fourbe élégant et Coquelin faire le bedeau grotesque. Il nous restait à voir M. Lucien Guitry en Auvergnat.

M. Guitry a conté lui-même comment l'idée lui est venue de ce nouveau Tartufe. Il voyageait l'été dernier dans le centre de la France. Un jour, dans une auberge, un ecclésiastique, peu soigné dans sa tenue, s'est mis à table en face de lui, et, après avoir commandé, en chuintant, à chaque syllabe, force saucissons et hachis, les a engloutis voracement. Alors, M. Guitry, illuminé, s'est écrié en lui-même : « Voilà Tartufe ! »

N'insistons pas sur cette révélation, qui fait assez peu d'honneur au goût de M. Guitry. Nous avons peine à croire qu'il lui ait fallu une soutane crasseuse pour découvrir Tartufe. Le plus remarquable est que cela lui ait suffi. Les dehors vulgaires du pauvre homme — sans allusion ironique — cachaient peut-être un saint, à tout le moins une âme sincèrement pieuse et capable d'une humble vertu. Rien ne permettait de le croire hypocrite. M. Guitry ne s'en est pas soucié. Le bonhomme était goinfre et son accent ridicule à l'oreille d'un Parisien : « Voilà Tartufe ! »

L'inquiétant de l'affaire est que l'impression choquante qui a fait tomber M. Guitry dans le mauvais goût ne semble pas d'effet contraire aux intentions de Molière, telles que nous avons cru les démêler. Elle ne fait que les ressortir à l'excès. Molière non plus, c'est Lemaître qui le dit, « n'a pas fait attention que telle pauvre vieille fille, de vie vraiment sainte et héroïque, a pourtant l'extérieur et le langage d'une bigote et n'en saurait avoir d'autres ». Et bien avant que M. Guitry n'appuyât outre mesure sur une raillerie injuste et méchante, la délicatesse du grand critique la sentait, pour en souffrir. Il avait « peur » que Coquelin ne fût dans le vrai — Coquelin dont M. Guitry ne fait sans doute qu'exagérer la tradition. Il reprochait à Molière de blesser non seulement les croyants, mais « les personnes qui ont l'âme douce et timide ».

Ainsi M. Guitry aurait trop bien servi Molière, dont il a, comme la plupart des comédiens, le sens instinctif. Ajoutons, pour être équitable, qu'à la scène son personnage ne nous a pas déplu. Même il nous a fait rire, ce qui le justifie, en même temps que, du point de vue religieux, cela le condamne, lui et son auteur. Les excès de l'inspiration tempérés et stylisés par le talent n'étaient pas en désaccord avec les passages les plus audacieux du texte. Si, à partir d'un certain moment, il a cessé d'être comique pour tomber dans l'invraisemblance, nous savons que le meilleur acteur n'y peut rien et que la comédie de *Tartufe*, élaborée dans les conditions que nous avons dites, constitue, en dépit de ses plus grandes beautés, une pièce imparfaite et difficilement jouable.

André Rousseaux.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'OCCUPATION DE LA RUHR. — *L'on dément la nouvelle d'après laquelle le cabinet britannique songerait à intervenir auprès de l'Allemagne. M. Bonar Law ne paraît pas désireux, pour le moment, de modifier son attitude de neutralité bienveillante envers la France* (17 *mars*).

(*Il faut toutefois enregistrer deux nouveaux crimes allemands : A Cologne, M. Smeets, chef du parti séparatiste rhénan, est grièvement blessé d'un coup de revolver, tandis que son beau-frère est tué* (18 *mars*).

— *Le contrôle militaire de l'Allemagne, suspendu depuis l'occupation de la Ruhr, sera repris d'accord entre les gouvernements français et anglais* (20 *mars*).

— *Par une décision unanime, la commission des réparations fait connaître au gouvernement allemand qu'il n'a pas le droit de procéder à l'emprunt-or, projeté par M. Cuno dans son plan de résistance* (28 *mars*).

— *L'emprunt-or allemand échoue* (29 *mars*).

— *A Essen, échauffourée sanglante : un faible détachement français, neuf hommes venus pour procéder à une réquisition dans les usines Krupp, est menacé par une foule d'ouvriers ils doivent faire usage de leurs armes pour se dégager. Plusieurs ouvriers allemands sont tués, d'autres blessés* (31 *mars*).

FRANCE. — *A la Chambre, les communistes essayent de poser la question de l'occupation de la Ruhr. M. André Berthon, député de Paris, outrage M. Poincaré et est obligé ensuite de formuler des excuses* (23 *mars*).

— *L'enquête menée sur les rapports de M. Philippe Berthelot et de la Banque industrielle de Chine est terminée. On annonce que M. André Berthelot, frère de l'ancien secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, serait poursuivi pour corruption de fonctionnaire* (23 *mars*).

LES AFFAIRES D'ORIENT. — *Les experts alliés se réunissent à Londres pour examiner les contre-propositions des Turcs* (21 *mars*). *Ils achèvent leurs travaux le* 26 *mars*.

ALLEMAGNE. — *Des perquisitions opérées à Berlin révèlent l'existence d'un complot nationaliste contre la République et contre le gouvernement prussien* (23 *mars*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29248.